

Edition999 présente ce manuscrit gratuitement

# SOUS LA TUTELLE DES IMMORTELS



Teddy Gérard  
Ebook gratuit Edition999 - Tous droits réservés

# **Sous la tutelle des immortels**

**Teddy Gérard**

**Sous la tutelle  
des immortels**

**Roman**



Dépôt légal en cours  
Publié en août 2019  
Impression numérique, Ile de La Réunion  
Tous droits réservés pour tous pays  
Illustration : Teddy Gérard

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art; L122-4).

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

## Avant-propos

Salut à toi, lectrice ou lecteur.

C'est le troisième ebook que je partage. Quelques éléments factuels pour t'aider à choisir de commencer ou pas la lecture de ce roman.

Le décor. La folie des hommes a déclenché le Déluge de Feu. L'apocalypse a fait de la Terre un immense no man's land. La Réunion a été miraculeusement épargnée. Rebaptisée Mascar, l'île a été remodelée par les envoyés du Ciel, les Shenti. Elle est l'unique terre d'asile des survivants... depuis des siècles et des siècles.

Les personnages. Sous la tutelle des immortels, les chaînes de l'esprit sont bien cadenassées. Et quand la souffrance engendre chez certains un sentiment d'injustice, tout est prévu par le système pour tuer dans l'œuf les rêves de révolte. La plupart des personnages mortels sont des gens ordinaires. Ils subissent docilement l'ordre établi.

Les autres personnages ? Le héros ? Un peu de suspense...

Le texte. La narration est en français et les dialogues sont en créole réunionnais (avec en dessous la traduction entre parenthèses). Je parle du futur au présent. Le texte reste imparfait malgré tout le temps que j'ai passé à le composer. Si par moments il y a autant de détails, c'est parce qu'il était impératif de décrire l'essentiel du fonctionnement de Mascar. À titre indicatif, la vie quotidienne, le travail, Térin Élixa, la boutique Falèn, les institutions, le système scolaire, la religion.

La foi. « Au commencement était le Verbe... ». J'ai conjugué tant bien que mal science-fiction et religion. Il serait évidemment présomptueux de ma part de penser que ma plume, à certains passages, puisse égratigner tes convictions. À cet égard, je te prie de croire que je me considère comme un cancre comparé à ceux qui sont passés maîtres dans l'art de chambouler les esprits.

Voilà. Si tu décides d'entamer la lecture de cette histoire...

Bonne lecture.

## 1 / La case TM

Frapper. Frapper encore et encore. Frapper le métal rouge entre le marteau et l'enclume pour lui donner la forme voulue. En l'occurrence celle d'une hache.

La main gauche tient fermement la tige de métal d'une quarantaine de centimètres, au bout de laquelle se trouve la hache en devenir. Les muscles qui se tendent. Le bras droit animé d'un mouvement ascendant, la main tenant fermement le manche du marteau. L'œil expert qui guide la main. Le marteau qui s'abat précisément et puissamment sur le métal rouge feu. À l'impact, le bruit et le jaillissement de quelques étincelles. Le battement métallique fait s'estomper peu à peu la différence entre l'acier doux, qui constitue le corps de l'outil, et l'acier plus dur de son âme, de son tranchant.

Une grande abnégation. De la détermination, du sérieux dans ses yeux marron. Romin, est grand et large d'épaules. Il a le teint basané, les cheveux courts grisonnants. Une lanière autour de la nuque soutient le tablier de cuir hors d'âge qui le protège du buste jusqu'aux genoux. Les manches courtes et la partie haute de sa chemise beige sont visibles. Mouillée de sueur, elle moule des muscles façonnés par des années de dur labeur. Le col en V, dont le lacet est usé, révèle un foisonnement de poils. Son pantalon gris n'est plus tout neuf. Ici et là la toile épaisse est cousue et rapiécée. Ses chaussures sont en cuir, avec sur les côtés quelques petits trous d'aération en forme de losange et une partie métallique apparente à l'avant.

Les outils sont bien rangés au dessus de l'établi en bois. Un établi simple et massif, à l'image du bâtiment. Une grosse poutre de sept ou huit mètres, qui fait toute la longueur la bâtisse, sert de faîte. Les poutres transversales du toit à double pente soutiennent des planches épaisses en cryptoméria. Elles sont chevillées à d'autres pièces, obliques, horizontales ou verticales. L'ensemble formant une solide charpente.

Il fait chaud et relativement sombre dans la forge. Deux des quatre fenêtres sont fermées. Une porte donne sur un espace aménagé à l'avant pour ferrer les bœufs et les chevaux. L'autre porte, à l'arrière, permet d'accéder à la cour de l'habitation affectée au forgeron et à sa famille. Le sol est gris. Chaque dalle de basalte fait précisément cinquante centimètres de côté. Les

joints sont réguliers. Quelques millimètres d'épaisseur. Certains carreaux sont abîmés. Des fissures et des trous bouchés avec un mélange de résine et de sable noir.

La cloche de l'église retentit. Il est midi. Romin reste concentré sur sa tâche. Il continue à battre le fer.

Li di son garçon – Atann pa mwin.

(– Ne m'attendez pas, dit-t-il à son fils.)

Kilyan est aussi grand et aussi baraqué que son père. Il porte les chaussures réglementaires, un pantalon gris, un tablier quasiment neuf sur son tricot vert. Debout devant cette cheminée conçue pour mettre le brasier à hauteur d'homme, il regarde attentivement la lame d'une quarantaine de centimètres reposant dans les braises ardentes.

À gauche, se trouve un énorme soufflet. Un système de levier permet de le faire fonctionner sans trop se fatiguer. Il y a plusieurs espaces de travail à proximité du foyer. On peut voir trois enclumes posées sur des billots. Pour les deux plus gros, les énormes tronçons en bois de tamarin des Hauts sont cerclés de deux grosses lames de métal.

Toma, l'apprenti, continue à lever et baisser le levier du soufflet. L'air passe au travers du jambage gauche de la cheminée, grâce à un tuyau de métal. À chaque compression, pour un bref instant, les braises rougeoient plus intensément. Le souffle attise efficacement le brasier, en libérant des étincelles aussi brillantes qu'éphémères.

Toma est de taille moyenne, mince et musclé. Il a quelques millimètres de cheveux sur son crâne. Des yeux marrons clairs. Des sourcils épais, le plus souvent froncés, lui donnent un air sérieux qui ne s'efface que lorsqu'il plaisante. Ce qu'il ne manque pas de faire quand l'occasion se présente. Il est habillé d'un tricot bleu clair et d'un pantalon marron. Les vieilles chaussures de sécurité qu'il porte, prêtées par le forgeron, sont visiblement trop grandes pour lui.

Concentré, Kilyan considère la lame, attendant que le métal ait la bonne couleur.

Li di Toma – Lé bon. Arèt.

(– C'est bon. Arrête, dit-il à Toma.)

À l'aide d'une grande pince, il retire la lame du brasier. Il prend une pince plus petite, pour se saisir de l'arrière de la future machette, au niveau des trois trous circulaires régulièrement espacés. Il approche le métal incandescent d'un baquet rempli d'eau. La lame en biais, le tranchant vers le bas.

Délicatement, il trempe d'abord la pointe, puis le reste du filet de la lame. Un peu de vapeur d'eau. De nouveau la pointe, puis le tranchant. Il répète le mouvement. Le métal brûlant se balance pendant quelques secondes, au rythme d'un geste assuré.

Les tintements de la cloche ont cessé. La plupart des gens se sont arrêtés de travailler. Dans les champs, les commerces, les ateliers, les écoles, les bureaux. C'est la pause de midi dans la Zone 2, comme dans toutes les Zones réservées aux mortels.

Kilyan pose la lame sur l'enclume. Il abandonne la pince sur l'établi, pour se saisir d'un petit morceau de tissu sablé. Il ouvre la fenêtre coulissante se trouvant à proximité, pour laisser entrer plus de lumière. Il gratte ce qui l'empêche de voir les couleurs que la trempe vient de donner à la lame. Il inspecte le tranchant. Des couleurs bleues. Il attend quelques instants. Puis il se saisit de la paire de tenailles pour prendre la machette et la plonger dans l'eau. Cette fois-ci entièrement. Il remue le métal chaud dans le liquide pendant quelques instants. À nouveau de la vapeur d'eau.

Le fils du forgeron inspecte maintenant la lame, des yeux et du bout des doigts. Il finit par la poser sur l'établi.

Il n'est pas question pour Toma d'arrêter de travailler avant Kilyan. Depuis qu'il a cessé d'attiser le brasier, il s'est remis à raboter. Il tient entre les mains une lame assez fine, avec un manche à chaque extrémité. Il passe le tranchant de l'outil sur le morceau de bois de goyavier d'environ un mètre, délicatement serré dans un étau. Il tire la plane vers lui, arrachant à chaque passage un peu de matière, dégrossissant ce qui deviendra dans l'après-midi un manche de pioche. Encore quelques passages, quelques copeaux...

Kilyan enlève son tablier et l'accroche au mur. Il sort de la forge. Il ne tarde pas à enlever son tricot mouillé de sueur.

Le gazon de la petite cour est bien vert. Le petit potager est bien entretenu. Dans les quatre mètres carrés réglementaires, trois touffes de thym, deux de persil, des oignons verts, des brèdes, de belles laitues. Quelques tuteurs pour les tomates. Deux pieds de piment martin.

Dans quelques instants, comme Kilyan, Toma sortira se débarbouiller un peu, avant de mettre un haut propre. S'il arrive à table avec les avant-bras ou le visage sales, madame va le fusiller des yeux. À coup sûr. Les rares fois où cela s'est produit, monsieur Romin n'a rien dit. Il s'est contenté de sourire. Korali, la maîtresse de maison, est intransigeante sur l'hygiène.

Des hennissements se font entendre, venant de l'avant de la forge. Deux

chevaux, confiés au forgeron dans matinée, se trouvent dans les boxes en attendant qu'on change leurs fers. Une tâche prévue pour l'après-midi. En comptant celle de Térin Élixa, la Zone 2 ne compte que trois forges. Le travail ne manque pas.

Entre l'atelier et la maison du forgeron, il y a un couloir d'environ deux mètres. On a placé là cinq récipients. Trois tonneaux et deux fûts en aluminium. Le couloir donne aussi sur un abri où sont entreposés plusieurs stères de bois de filaos. La toiture de la maison du forgeron, ainsi que celle de la forge, sont en bardeaux de tamarin. Des gouttières en bambou permettent de recueillir l'eau de pluie. Sur le toit de la case, les panneaux photovoltaïques montrent quelques signes de vétusté. L'électricité produite permet de recharger les batteries qui se trouvent à l'abri à l'intérieur.

À l'arrière de la maison, il y a un espace couvert. Cette véranda, située en face de la salle à manger, sert principalement de cuisine. Pour des raisons de sécurité, le foyer est situé à plus de trois mètres de la maison. Il est large et à la bonne hauteur. Sur les deux barres de fer carrées, une marmite noircie par la fumée. En dessous du foyer, il y a du bois fendu, des petits rondins, des brindilles et du papier journal.

La véranda est aussi équipée d'un évier, d'une cabine de douche et, un peu à l'écart, d'une roche à laver pour faire la lessive. La robinetterie est en cuivre, comme une bonne partie du système de canalisation allant du château d'eau aux habitations du village. La pierre et le métal ont vu défiler des générations d'occupants.

Que ce soit au niveau des équipements standards, du plan de la maison ou des superficies, la case du forgeron ressemble à tous les logements affectés aux TM, les travailleurs manuels. Une pièce principale qui sert de salon et de salle à manger. Quatre chambres, dont une réservée à l'accueil d'un étranger. Le plus souvent une personne âgée ou un stagiaire. En général le Bureau de Coordination envoie à la forge deux ou trois apprentis par an.

Jouxant l'abri pour le bois, la petite salle de bain est exiguë. Un peu moins de deux mètres carrés. Un lavabo et un bac à douche en basalte noir. Une porte battante bleue à double vantaux préserve l'intimité en ne laissant voir que le bas des jambes. Le chauffe-eau est à l'extérieur. L'éthanol servant à le faire fonctionner est hors de prix. Pour faire des économies, on préfère utiliser le bois pour chauffer l'eau. Un combustible meilleur marché.

Non loin du foyer, sur une table en bois, de la vaisselle propre dans un égouttoir en bambou. Des marmites, des casseroles, une grègue en

aluminium. Sur une vieille chaise en paille, repassés, pliés, superposés, trois tricots en coton.

L'évier sert aussi à se débarbouiller. Un pain de savon marron est posé sur une petite étagère en bois. Le buste penché en avant, le fils du forgeron se passe de l'eau sur le visage. Au niveau de la nuque, tatoués en noir, les dix chiffres de son numéro d'identification sont partiellement visibles. Une plaque en aluminium pend à la fine lanière de cuir qu'il a autour du cou. Sur deux lignes, des lettres et des chiffres emboutis. Kilyan-2-031, Z2-Térin Éliisa. Kilyan se redresse et tire vers l'arrière ses cheveux noirs légèrement frisés, mouillés de transpiration. Ils commencent vraiment à être trop longs à son goût. Passant une dernière fois sa main droite sur le savon, il se lave de nouveau les mains.

L'eau n'est pas gaspillée. Dirigée par un morceau de bambou se trouvant sous l'évier, elle tombe dans un petit canal en pierres sciées. Idem pour la douche et la roche à laver. Par gravité, l'eau du petit canal se déverse dans un canal plus grand. Au final, elle arrive dans un bassin de récupération. Après décantation, elle sert à irriguer les parcelles cultivées les plus proches.

En massant de sa main gauche les muscles de son épaule droite, Toma inspire profondément. Le stagiaire est sérieux au travail. Il fait de son mieux pour que le maître forgeron mette une bonne appréciation sur son livret d'apprentissages. Travailler à la forge, c'est pas de la tarte. Encore un mois à tenir.

Toma a seize ans. Il pense à son cycle de formation professionnelle, qui va bientôt se terminer. Dix-huit mois aux champs, douze à la menuiserie de Bomon. Ses stages se sont bien passés. Après ces huit mois à la forge, il ne lui restera qu'à valider le stage de transporteur... qui ne dure que trois mois. Et pour lui ce ne sera qu'une formalité. Son père a été affecté aux transports depuis de nombreuses années. Conduire un chariot, pour Toma ce n'est pas un problème. Il se dit que peut-être le Bureau des Qualifications décidera de le dispenser de ce stage. Il sait que ça se fait parfois, pour certains apprentis. Avec un peu de chance, peut-être qu'il n'aura qu'à passer l'épreuve pratique et répondre oralement à quelques questions. Si seulement il pouvait valider la quatrième qualification plus tôt. Cela lui permettrait d'avoir une chance de commencer à travailler cette année. En affectation provisoire, bien sûr, mais avec un salaire. Un salaire de célibataire... mais un salaire. En attendant le prochain remaniement. Et si Dieu le veut, il pourrait bénéficier d'une affectation durable dès le début de l'année prochaine. Toma se dit qu'il est

jeune, qu'il va sûrement changer de Zone...

Pendant que son optimisme continue à alléger son esprit, le jeune homme étire ses lombaires. Il a mal au dos. Vivement samedi, qu'il puisse se reposer. Travailler cinq jours, se reposer le sixième, le jour du Seigneur. Une pensée fugace lui vient à l'esprit. Les périodes de travail continu. Des périodes de plusieurs mois où le repos de fin de sizaine avait été réduit de moitié, ou totalement supprimé, sur décision des Shenti. La dernière fois c'était après le cyclone de l'an 798. Toma n'était qu'un gamin à l'époque.

Kilyan s'essuie le visage, le cou, les bras, les mains. Il s'approche de la vieille chaise en paille. Il prend un tricot blanc et l'enfile. Il entre dans de salle à manger. Pendant ce temps, Toma, torse nu, met ses mains sous l'eau. Une eau froide qui lui fait du bien.

Toma a faim. Il salive en pensant à ce qu'il y a au menu. Comme cette année le pain est très cher, c'est sûrement du riz. Peut-être qu'aujourd'hui madame a fait cuire le riz mélangé à des haricots. Oui... un zanbrokal. À travers les planches du bac à compost, situé au fond de la cour, il remarque des plumes rouges qui n'étaient pas là ce matin. Le poulet a été acheté vivant à la ferme d'État toute proche. Pour éviter une dépense inutile, madame l'a tué, plumé, vidé et découpé elle-même. Huum... ce midi ils vont mangé un bon cari poulet.

Un chat gris avance furtivement, contournant les toilettes. Derrière le petit abri servant à stocker la sciure de bois, Minèt s'arrête net en s'accroupissant. Les deux tourterelles striées qui picorent près du petit potager ne l'ont pas vue. Si elle est patiente... si elle attend le bon moment... elle aura quelque chose à se mettre sous la dent.

Korali traverse la salle à manger. Elle est grande et belle. Sa robe bleu indigo est munie d'une ceinture, confectionnée dans le même tissu, qui s'attache dans le dos. Un nœud qui embellit une robe sombre et austère, tout juste assez ample pour ne pas mouler une poitrine généreuse et des rondeurs harmonieuses. Ses longs cheveux frisés sont tressés en une natte unique, au bout de laquelle est noué un petit ruban bleu. Ses sourcils bien dessinés, parfaitement épilés, ajoutent un supplément de finesse à la beauté naturelle de son visage. Comme très souvent, un léger sourire masque tant bien que mal l'indicible et subtile tristesse noyée dans ses yeux verts.

Korali descend rapidement les deux marches situées entre la salle à manger et la véranda. Le premier bloc de pierre est fêlé, ce qui crée une petite différence de niveau. Assez important pour risquer de se tordre la cheville.

Elle n'y fait plus attention. Elle met son pied au bon endroit, par habitude. Le cari finit de mijoter à l'ardeur des braises. Sur l'un des murs du foyer sont posés deux torchons à carreaux. Korali en prend un dans chaque main. Elle soulève la marmite noire. Elle rentre dans la salle à manger, en ayant pris soin de s'essuyer les pieds sur le goni plié en deux. La toile de jute est toujours là, en haut des marches. Et comme le fait remarquer la maîtresse de maison, quand elle voit quelqu'un entrer sans s'essuyer les pieds, si le goni est posé là il y a bien une raison.

Une table en bois rectangulaire, une nappe beige en coton. Six chaises, solides et confortables. Au milieu de la table, dans un soliflore blanc, une gerbera rouge. Une marmite noire sur un carré de vacoa tressé. Le riz. À côté, un bol transparent rempli de lentilles brunes. Dans un petit bol blanc, le rougail tomates. Korali pose le cari poulet sur l'autre natte.

Kilyan est assis sur l'une des deux chaises adossées au mur, près de la fenêtre. Il se met toujours là.

Son moman i demann ali – Kosa out papa la di aou ?

(– Que t'a dit ton père ?, lui demande sa mère.)

– Li la di atann pa li.

(– Il a dit de ne pas l'attendre.)

Elle hoche la tête. Il n'est pas rare que Romin vienne manger bien après les autres. Parfois vers treize heures. Elle est habituée. Elle fera en sorte que son repas soit chaud. C'est la moindre des choses.

Une fillette est assise à côté de Kilyan. Kristèl. Elle a six ans. Une peau dorée. Des cheveux mi-longs, légèrement frisés, ramassés par un petit ruban rouge. Des yeux clairs qui suivant la lumière oscillent entre le marron clair et le vert. Elle a sur le visage deux minuscules taches de naissance. Une sur le front au dessus de l'œil droit, l'autre juste sous l'œil gauche. Elle porte une petite robe beige en coton, ceinturée par une cordelette qui fait un nœud dans son dos. Elle est là, tête baissée. Silencieuse.

Kristèl et sa mère, Lizmé, habitent dans la partie basse du village. Une case TM dont la toiture mériterait d'être refaite. Un logement situé au bout d'un chemin de terre, au bord d'une ravine. Lizmé est veuve... depuis un peu plus de six mois maintenant. Siril, son mari, a été emporté par la maladie. La lepto. Il croyait qu'il avait une simple grippe. Les premiers jours il a même continué à travailler aux champs. Mais les tisanes n'avaient pas réussi à soulager la fièvre. Le médecin s'était déplacé. Quand on avait transféré Siril à la clinique de Boséjour, il vomissait déjà du sang. C'était trop tard. Les

organes internes étaient touchés. À ce stade avait expliqué le médecin, même la magie des Shenti ne pouvait plus rien pour lui. Et malgré les nombreuses prières de sa femme et de sa fille pour qu'il guérisse, il avait succombé deux jours après. Lizmé avait beaucoup pleuré. Elle s'était habillée en noir pendant quarante jours.

Veuve et journalière. Avec une gamine à nourrir. Une situation guère enviable. Trois sizaines comme surveillante à l'école de Boséjour. Deux sizaines sur un métier à filer à Dupark. Des affectations provisoires. Lizmé est payée trois deniers la journée. Et quand il n'y a pas de travail, elle a un pincement au cœur quand elle va voir l'Inspectrice pour lui demander le denier de l'église. Un denier par jour. Le peu qu'elle gagne sert à acheter la nourriture. En ne prenant que les produits les moins chers, sa fille et elle arrivent le plus souvent à manger à leur faim. Le manque est son lot quotidien. À plusieurs reprises Korali l'a dépannée d'un peu de riz, de sucre, ou d'un morceau de savon. Heureusement, après le décès de Siril, Stési, l'Inspectrice du village, n'a pas tardé à traiter sa demande d'exonération partielle de loyer. Elle a aussi relancé une nouvelle fois le Bureau de Coordination concernant la demande de réfection de toiture. Ça fait trois ans que le toit fuit. La réparation... Lizmé n'y croit plus vraiment. Et à vrai dire c'est le cadet de ses soucis. Par contre, elle sollicite souvent l'Inspectrice pour sa demande d'autorisation de ramasser du bois mort. En attendant, chaque jour Lizmé franchit le grillage séparant sa cour du bord de la ravine. Oui elle vole du bois. Elle enfreint la loi. Elle n'a pas le choix. Le riz ou le fruit à pain, elle et sa fille ne vont pas le manger cru. Pour Lizmé, le remaniement c'est l'espoir de jours meilleurs.

Depuis quelques jours, Lizmé travaille aux champs. Elle remplace Jane, une employée agricole qui s'est blessée gravement. Une double fracture tibia et péroné. Lizmé le sait, grâce à la magie des Shenti, Jane va rapidement se rétablir. Avec les injections quotidiennes de fluide béni, les passes et les prières, Jane pourra reprendre le travail dans deux sizaines... trois tout au plus.

Quand sa mère travaille, Kristèl reste seule après l'école. Ce que redoute le plus Lizmé, c'est que le Commandeur décide de lui enlever sa fille. Elle fait tout pour que cela n'arrive pas. Elle travaille dur. Il lui arrive parfois de sauter un repas, pour que sa fille mange à sa faim. Et elle demande souvent à Kristèl de se tenir tranquille en son absence. De bien travailler à l'école. De ne pas traîner. Et surtout... surtout de ne pas se faire remarquer par les

Gardes ou par l'Inspectrice. Et chaque jour, oui... chaque jour Lizmé adresse les mêmes prières au Seigneur. Pour qu'elles restent en bonne santé. Pour qu'elle ait une affectation durable. Pour qu'elle puisse voir grandir sa fille.

Les règles sont strictes à ce sujet. Il revient à l'Inspectrice de vérifier que les enfants sont correctement nourris, scolarisés et qu'ils reçoivent une éducation morale adéquate. Les enfants qu'un Commandeur juge « délaissés » ou « livrés à eux-mêmes » sont placés. Généralement dans une famille habitant une autre Zone. Les rapports des Gardes et des Inspectrices font foi. C'est la loi.

Quatre mois auparavant, après en avoir discuté avec Romin, Korali avait proposé à Lizmé d'accueillir Kristèl en son absence.

« Lizmé, lès Kristèl nir la kaz apré lékol. É èl i pe manj isi le mèrkredi midi. Ou va pèy la kantine mwin shèr. Nou pe fèr konm sa... le tan out situasion i amélyor. »

(« Lizmé, laisse Kristèl venir chez nous après l'école. Et elle peut déjeuner ici le mercredi. Tu paieras moins pour la cantine. On peut faire comme ça... le temps que ta situation s'améliore. »)

Ce qui signifiait en fait, dans le cœur de Korali, sans limite dans le temps. Quand elle avait entendu ces mots, Lizmé avait fondu en larmes. Ce n'est qu'après, quand elle eut déversé le trop plein d'émotions, qu'elle l'avait remerciée. Se faisant, elle avait serré dans ses mains la main droite de Korali. Et elle n'avait pas oublié de louer le Seigneur.

Toma s'essuie les pieds sur le goni. Il vient ensuite s'asseoir en face de Kristèl. Korali s'assoit en bout de table, faisant face à la porte qui donne sur la véranda. Comme Kristèl, ils ont maintenant tous la tête baissée. La fillette est la première à unir ses mains, à quelques centimètres de son visage, les doigts tendus vers le ciel. Les autres font de même. Après un instant de recueillement, Korali prend la parole, en langue liturgique.

« Merci Seigneur pour le repas posé sur cette table. Humblement, nous Vous demandons Seigneur de bénir l'eau et la nourriture. »

Tous les quatre disent d'une même voix. « Amen. » Ils lèvent la tête. Ils savent tous ce que va dire la maîtresse de maison.

– In mèrsi bann Shenti, pou tout sak zot i fé pou nou. Inn pansé pou Romin ke lé ankor an trinn travay. Inn pansé pou nout fiy Sara.

(– Merci aux Shenti, pour les bienfaits dont ils nous dispensent. Une pensée pour Romin qui est toujours en train de travailler. Une pensée pour notre fille Sara.)

D'un mouvement de la tête, ponctué d'un large sourire, Korali demande à Kristèl de se servir. La fillette se lève en disant merci. Les enfants se servent les premiers, naturellement.

Aux yeux de Korali, Kristèl ressemble à Sara quand elle était encore une enfant. La mère de famille l'observe parfois du coin de l'œil. Voilà quelques semaines, la petite espiègle a demandé à Romin pourquoi il porte le nom de ceux qui ont crucifié le prophète Jésus. Le samedi précédent, le boulanger qui célébrait la messe avait lu un extrait du Second Testament.

Le plus souvent Kristèl sait se comporter à son avantage, aussi bien avec les enfants que parmi les adultes. Et Korali n'a trouvé rien à redire quand la fillette a commencé, quelques mois auparavant, à l'appeler tatie. D'une certaine manière, elle fait partie de la famille.

Kristèl aime le mercredi. Elle préfère être ici plutôt que de rester toute seule à la case. Tatie Korali est très gentille. Et ce qu'elle fait à manger est toujours très bon. Dans l'après-midi, quand elle revient de l'église après le catéchisme, il y a toujours une douceur qui l'attend. Gâteau manioc, gâteau patate, bonbon coco, confiture cambarre. Korali et Lizmé ont convenu ensemble du prix du repas. Mais à chaque fin de mois, Korali refuse obstinément les deux deniers cinquante que lui doit Lizmé.

Cet après-midi, Korali aide Kristèl à faire ses devoirs. D'abord la comptine d'éducation morale. La réciter. Mais aussi l'expliquer en quelques mots.

« Li a fé konm foujèr, li a menas son moman. Le ti kitsamèr la giny in bon bèzman. »

(Tout comme la fougère, il menaçait sa mère. Le petit chenapan s'en souviendra longtemps.)

Et puis, toute seule, Kristèl a recopié les quatre phrases sans faire de faute. Elle a encadré le groupe verbe. Le tout en moins d'une demi-heure. En fin de deuxième année, elle devra normalement connaître l'alphabet, déchiffrer des mots simples, nommer les jours de la semaine et compter jusqu'à cent. Elle est intelligente et débrouillarde cette petite.

– Na pwin pèrone ?... Na pwin pèrone ?

(– Il y a quelqu'un ?... Il y a quelqu'un ?)

Une femme menue, la trentaine, les cheveux mi-longs, attend devant le portail coulissant en aluminium. Elle est habillée d'une chemise et d'une salopette grises salies par une dure journée de travail. C'est Lizmé qui vient

chercher sa fille. Le carillon de dix-huit heures retentit pendant que Korali la fait entrer dans la cour. Comme d'habitude Lizmé veut savoir si tout s'est bien passé. Korali hoche la tête et lui dit : « Vyin war sa. » (« Viens voir ça. »).

Les deux femmes font le tour de la case. La fillette est derrière, près du foyer, sagement assise sur un petit banc en bois. Elle a entre les mains l'Hexa. Le visage en partie caché par ses boucles, elle ânonne un article concernant la réfection de la rue principale du Tanpon, la plus grande agglomération de la Zone 8. Lizmé et Korali éclatent de rire. Kristèl leur jette un bref regard, sans pour autant se laisser distraire. Lizmé parle un peu de sa journée de travail, tout en inspectant sa chemise grise, en enlevant ici et là les colle-colles qui ont adhéré au tissu dans les champs.

Kristèl lève la tête. Puisque sa mère regarde ailleurs, elle en profite pour faire un mouvement de sourcils à l'attention de tatie Korali. Et l'instant d'après, la fillette a de nouveau les yeux dans le journal. « a... ranj... la... rout... ».

Korali i di – Ah ! Wi. A s'ki paré ou na pu d'kafé.

(Ah ! Oui. À ce qu'il paraît tu n'as plus de café, dit Korali.)

Lizmé i regard Kristèl, i di – Out lang lé long, plu long gran shemin.

(– Tu as la langue bien pendue, dit Lizmé en regardant Kristèl.)

De nouveau la petite fille lève furtivement les yeux. Sa mère a dit ces mots avec le sourire. Un reproche pour la forme. Kristèl achève de lire la phrase qu'elle a commencée.

Ce soir là, après le repas, Korali et Romin sont dans le salon. Grâce à l'ampoule électrique, la pièce baigne dans une lumière orangée. Assis dans un fauteuil en bambou, en tricot bleu et caleçon noir, Romin lit l'Hexa. En chemise de nuit crème, ses cheveux frisés libres, Korali est assise à table. Le fusain noir danse sur la feuille blanche. Elle écrit à sa mère.

Elle a laissé une page vierge. Elle plie la feuille en deux et met deux points de colle de riz pour que ça tienne. Sur chaque face elle écrit la même chose. Au milieu, en gros caractères, « Emanuël-5-077, Kaz n° 19, F2-Lémak » et dans le coin en haut à droite, en petits caractères, « Korali-8-132, Kaz n° 64, Z2-Térin Éliisa ». Elle pose la lettre sur la table. Demain, de bonne heure, elle ira la glisser dans la boîte aux lettres collective, à l'entrée du village. On n'a droit qu'à un courrier par mois. La prochaine sera pour sa sœur Flora, qui habite à Brafuzi, dans la Zone 4.

Les lettres. C'est le seul lien qui unit les membres d'une même famille n'habitant pas la même Zone. C'est ainsi depuis des siècles, depuis que les mortels sont sous la tutelle des Shenti.

Un peu plus tard, Romin commence à évoquer des souvenirs. Leur vie d'avant. En général, tous les deux ils évitent d'aborder le sujet. Même plus de vingt ans après, c'est comme remuer le couteau dans la plaie. Surtout pour Romin. Contrairement à Korali, native de la Zone 8, il est né et il a passé toute son enfance au port Lémak, une des deux Zones Forestières.

La raison d'être des Zones Forestières, situées au cœur de Mascar, c'est évidemment le poisson. Grâce au lac Désirk, bénédiction des Shenti, des poissons qui avaient survécu au Déluge s'étaient multipliés. Les mortels ont pu continuer à pêcher. Le port Lésalaz, sur la rive nord, et le port Lémak, sur la rive sud, fournissent le poisson aux Mascars. Transportée par téléphérique, la marée arrive dans les Zones 3 et 7. L'acheminement en charrette vers les autres Zones se fait par des Gardes.

Romin se souvient. Son enfance. Le chalet. Une habitation plus chaleureuse qu'une maison en dur. Avec une cheminée. Les soirées près du feu. Son père, Batist, a été pêcheur quasiment toute sa vie. Cycle après cycle, pendant quarante ans. Quand on l'a affecté à la production de glace, Romin avait changé de Zone depuis longtemps.

Pour un instant... Romin est ailleurs. La nostalgie berce son esprit. La forêt... l'insouciance de l'enfance. Les pieds de mahot, les fanjans, les énormes pieds de tamarin des Hauts. Les éléphants qui charrient les troncs de cryptoméria. Les goyaviers. Noirs, glacés au petit matin, à la fois sucrés et acides, qui fondent dans la bouche. Le chant des merles. Celui des rossignols. La « prière » des oiseaux-verts. Son grand frère, Patrik, imitant à la perfection le chant du zwazo-la-Vierge. Là... du mouvement dans le sous-bois... une bande de petits tangués. Les petits museaux frénétiques fouillant l'humus. Le parfum des fleurs de longose. Pas les petites tiges qui poussent dans les Bas. Non... celles de la forêt. Celles qui sont plus grandes que les hommes.

Plongé dans ses souvenirs, Romin parle un peu du lac. Comme la plupart des jeunes gens des Zones Forestières, il a effectué le stage d'apprenti pêcheur.

Pêcheur. Quand le vent n'est pas assez fort pour gonfler la voile, il faut ramer sur des kilomètres vers les zones les plus poissonneuses. Jeter les filets... les remonter à la force des bras. Six mois de dur labeur. Mais Romin en garde quand même un très bon souvenir. L'essentiel du travail était

harassant et monotone. La pêche la nuit... c'était plus excitant. Les carpes, mais surtout les anguilles. Les « coups de bec » quand l'anguille hésite à gober l'hameçon enveloppé d'un vers de terre. Quelques anciens aimaient parler de cette anguille d'une vingtaine de kilos, qu'ils avaient pêchée par une nuit sans lune à la pointe sud de Pettil Mariane. Un îlot en forme de pyramide dans la partie nord du lac. Ils prétendaient qu'ils avaient dû se mettre à quatre pour sortir la bête de l'eau. Romin n'avait jamais su si c'était une histoire fantastique pour stagiaire crédule ou tout simplement la vérité. Romin se souvient des dauphins... leurs cris, leurs jeux... bondissant hors de l'eau. Parfois ils rabattaient les bancs de poissons vers les filets. Cette propension à aider les hommes l'avait fasciné.

Oui Romin a navigué sur le lac cinq jours sur six, pendant six mois. Le privilège des pêcheurs. Une chance... si l'on considère que la plupart des Mascars vivent sans jamais le voir. Le lac Désirk. C'est un autre monde. Romin est même monté une fois sur l'un des barrages à contreforts qui ici et là ceinturent la vaste étendue d'eau. Des ouvrages centenaires, bénédiction des Shenti. Perché à 1800 mètres d'altitude, il avait vu au loin les Zones du Nord et les Prismes des Zones 2 et 4. Un point de vue splendide. Un moment inoubliable.

Romin se souvient... du remaniement qui les a amenés Korali et lui à s'installer à Térin Élixa. Vingt-quatre ans. Déjà. Les jours ont filé tellement vite. Il parle des premières années... les plus dures. C'était avant la naissance de Sara. Quand ils se demandaient tous les deux si le Centre de Planification des Naissances allait enfin accepter leur demande de procréation. Romin, en se réveillant, avait l'impression d'habiter encore le chalet de ses parents. À l'époque, il disait souvent à Korali que son âme était restée là-bas. Dans le cœur de Mascar. Dans cet endroit magnifique, où il se sentait un peu plus libre. Même le bruit des rivières n'est pas le même. Et la nuit, après la pluie... la voûte céleste lavée... regarder les étoiles scintiller. Le chant des grillons. Une mélodie qui semble être en phase avec les astres. Des scintillements sonores sur fond de silence. Un silence... à vous remplir l'âme.

Romin se souvient... de la lettre de sa mère lui apprenant le décès de son père. Les mots mouillés de larmes. Une septicémie d'après le médecin. C'était il y a six ans, en fin d'année. Le 30 décembre. La veille des jours sans nom. Des jours numérotés. Cinq jours chômés. Cinq jours de fête, pour remercier les Shenti, pour glorifier Dieu. Et lui, l'âme ébréchée, le chagrin lacérait son cœur. La douleur faisait vaciller sa foi. À de nombreuses reprises

il avait maudit les Shenti. Bien sûr Korali l'avait soutenu du mieux qu'elle pouvait. Priant pour que son esprit soit à nouveau serein. Priant surtout pour qu'il ne dise pas du mal des Shenti en public.

Korali laisse Romin parler. Pour une fois qu'il confie ses sentiments. Puis, tous les deux, ils font silence. En se regardant dans les yeux. Romin, délicatement, caresse le visage de sa bien-aimée. Il sait ce qui engendre cette vague d'amertume, qui noie le cœur de sa femme et qu'il voit maintenant déferler dans ses yeux verts. Une idée hante jour après jour l'esprit de Korali. Le remaniement.

Tous les quatre ans, en fin d'année, ils subissent les réaffectations. Un nouveau logement, un nouveau travail... le plus souvent dans une autre Zone. Cela concerne principalement les TM. Les jeunes surtout. Les postes de Gardiens de la Cohésion sont plus stables. Le Conseil des Sages réunit les Commandeurs de Zone. Ça se passe en général fin octobre. Et début décembre, les courriers d'affectation arrivent dans les boîtes aux lettres individuelles. Ceux qui déménagent le font pendant les jours sans nom, au nombre de six les années de remaniement.

À priori, eux, ils ne bougeront pas de là. C'est presque certain. Mais il y a peu de chances pour que Kilyan et Sara restent dans la Zone 2. Les enfants vont probablement les quitter et vivre leur vie. La séparation. Dans quelques mois. Et ils ne les reverront plus.

Fatigué, Romin est allé s'allonger. Seule dans cette pièce vide, Korali referme l'Hexa qu'elle avait ouvert pour essayer de se changer les idées. Elle pose le journal sur la petite table en bambou du salon. Elle n'arrive pas à penser à autre chose. Elle se lève. Avant d'éteindre la lumière, elle regarde pendant de longues secondes les deux tableaux accrochés au mur. Des portraits en noir et blanc. Celui de Sara quand elle avait six ans. Et puis celui de Kilyan. Elle l'avait fait faire juste après la fin de son premier cycle d'apprentissages de base. Il avait huit ans. Korali sourit. Sara sera là vendredi. Elle va leur cuisiner un bon chop suey poisson. Tous les deux, ils adorent ça. Accompagné d'une bonne sauce citron bien pimentée. Avec du vin, ce sera encore mieux. Et pourquoi pas louer une charrette pour aller pique-niquer samedi après la messe. Six deniers pour la location de la charrette. Deux autres pour payer la table de pique-nique. Mais une journée à la cascade Niagara vaut bien ce sacrifice. Romin sera sûrement d'accord. Kilyan pourrait même inviter Liza, sa petite-amie. Et dans l'après-midi, prendre le temps d'aller flâner dans les magasins d'État de Bélèr, admirer ce

qu'ils ne peuvent pas se payer. Oui, il fallait profiter au maximum de la présence des enfants. Des enfants qui ont grandi trop vite. L'idée de ne plus les revoir plonge son cœur dans les abysses du désespoir. Une larme commence à perler sur sa joue gauche. Elle l'essuie. En souriant, elle appuie sur l'interrupteur.

À la lumière blafarde de la Lune, qui entre par la fenêtre entr'ouverte, Korali va rejoindre Romin dans leur lit. Elle ferme la porte, tire le verrou. Elle retire sa chemise de nuit. Elle s'allonge. Puis elle commence à caresser les épaules de son homme. Elle l'embrasse tendrement dans le cou. Bientôt son corps épouse le sien. C'est surtout dans ces moments où son âme est à la dérive, qu'elle a besoin de sentir que Romin l'aime. Là... elle a envie de vivre le moment présent, en oubliant l'avenir. Elle a envie... des plaisirs brûlants de la chair. Grâce à la fusion des corps, l'étau d'amertume qui enserre son cœur sera pour un temps sublimé.

## 2 / À coups de couteau

Le lendemain, Kilyan se lève à l'aurore. Le chant des coqs. Il y a de la brise ce matin. Ils n'ont que le bruit. Les alizés leur épargnent l'odeur. Les odeurs nauséabondes de la ferme d'État, qui se trouve à l'entrée du village. Des bâtiments où l'on élève des volailles, des lapins, des tangues, des porcs et des pécaris.

En caleçon noir, torse nu, Kilyan met sur les cendres d'abord du papier, puis des brindilles et enfin du petit bois. Il craque une allumette. Le feu prend rapidement, sans faire trop de fumée. Il remplit une casserole d'eau qu'il pose sur les barres du foyer. Le peu de café moulu qui reste au fond du bocal, il le transvase dans le filtre de la grègue en aluminium. En attendant que l'eau soit chaude, il va s'habiller. Un pantalon bleu indigo, un tricot vert, des sandales.

Il verse la première tasse d'eau frémissante sur la mouture, quand il entend un léger tintement de bouteilles à l'avant de la case. Le livreur de lait. Kilyan fait le tour de la case, prend la bouteille de lait, la ramène et la pose sur la table de la salle à manger. En début d'année, au moment de la révision des prix réglementés, Korali et Romin ont décidé de ne plus se faire livrer le pain chaque matin. Le prix a augmenté. Un denier vingt la baguette, au lieu de quatre-vingt centimes. La récolte de blé dans les Zones 3 et 4, là où se trouvent l'essentiel des terres dédiées à cette culture, n'a pas été bonne du tout. La faute à rouille brune.

Avec un nuage de lait et deux petites cuillères de sucre roux, il a devant lui son café parfait. Sa mère, sortant de la chambre en chemise de nuit, traverse la salle à manger.

Èl i di ali – Ou la lèv bonhèr.

(– Tu t'es levé tôt, lui dit-elle.)

– Mi sa kwafé.

(– Je vais chez le coiffeur.)

Dans la salle de bain, debout devant le lavabo de basalte noir, Korali se lave le visage. Elle tient à présent d'une main le bocal de dentifrice et de l'autre une petite spatule. Elle en prend un peu pour l'étaler sur sa brosse. Elle finit de se brosser les dents quand elle entend Romin s'adresser à Kilyan.

– Mwin la antandu. Ou sa kwafé. Tard pa. Si na tro d'monn avan ou, ou

koné koué i fo fèr.

(– J’ai entendu. Tu vas chez le coiffeur. Ne traîne pas. S’il y a trop de monde, tu sais ce que tu dois faire.)

Ce conseil n’est pas vraiment nécessaire. Son fils est sérieux. Il ne perdra pas trop de temps. Car perdre du temps c’est risquer d’être en retard sur les commandes du Bureau de Coordination. Et s’il n’y a pas de raison valable qui l’en empêche, Romin doit forger en temps et en heure les outils commandés. Sinon le Bureau des Dîmes peut lui infliger une pénalité pécuniaire. Et ça il faut absolument l’éviter.

Il n’y a pas que le prix du pain qui a augmenté. À quelques exceptions près, tout est plus cher cette année. Et pas qu’un peu. De plus, le Bureau des Salaires prélève sur la paie de Romin plus de cent deniers de quinqu-dîme. Les cinquante habituels et cinquante autres pour les études de Sara. Elle a obtenu un avis favorable des Gardiens des Savoirs pour suivre le cursus de formation supérieure. Une bonne chose pour elle, mais une dépense considérable pour la famille.

Depuis le dernier remaniement, les temps sont durs. Romin perçoit à peine plus de cent cinquante deniers par mois, au lieu des deux cents qu’il touchait avant. Korali a perdu son affectation de cantinière à l’école du village. Un travail qui rapportait quatre-vingt deniers. Les trente deniers de pension alimentaire que perçoit Romin pour le stagiaire couvrent à peine les dépenses pour la nourriture. Dieu soit loué, à la fin de l’année dernière Kilyan a validé sa quatrième qualification. Le Bureau de Coordination l’a affecté provisoirement à la forge de son père. Kilyan est célibataire, sans enfant. Il ne touche que soixante-dix deniers. Il donne la moitié à sa mère et met le reste de côté. Il économise. Il espère de tout son cœur que les réaffectations feront que Liza et lui vont se retrouver dans le même logement. Ce qui voudra dire que les Shenti bénissent leur union. Il est confiant. Cet argent leur servira pour leur mariage.

Pour arrondir les fins de mois, Korali fabrique des chapeaux de paille et les sacs en vacoa. Elle ne peut pas les vendre elle même. C’est interdit par la loi. Elle les met en dépôt-vente chez Falèn. Malgré la qualité indéniable de ces objets, l’épicière les vend relativement bon marché. Falèn ne reverse à Korali que la moitié de ce qu’ils rapportent. Mais bon, comme le dit parfois Korali, il faut la comprendre. Elle a un commerce à faire tourner. Elle a deux loyers à payer. Celui de la case et celui de la boutique. Trois bouches à nourrir. Ses deux enfants et Éva, la personne âgée placée chez elle. Beaucoup

de prix étant réglementés, les marges sont faibles sur la majorité des produits. Et bien sûr, en tant que commerçante, à part la maigre pension pour Éva, elle ne reçoit rien du Bureau des Salaires de la Zone. Par dérogation, Falèn travaille même le samedi matin.

Kilyan ouvre la porte d'entrée de la case. Devant lui, il y a une petite allée. Des dalles grossières séparées par de petites bandes d'herbe verte. La brise matinale souffle dans le manguier. Les moineaux gazouillent. Le soleil commence tout juste à rougir l'horizon. Le jeune homme traverse l'allée d'un pas pressé. Le portail grince à peine quand il le referme.

De grosses planches en bois de fer couvrent le caniveau. Elles servent de trottoir à la rue principale de Térin Élixa. Une route pavée relativement large, en pente douce. De chaque côté, des maisons semblables au logement de la famille du forgeron. Des murs de pierre sciée, des toits de bardeaux gris-noir. Plus haut, d'autres maisons plus cossues, plus spacieuses. Certaines avec piscine. Des murs blanchis à la chaux, des toitures en tuiles rouges. Que ce soient les cases TM ou celles des Gardiens de la Cohésion, les habitations sont toutes séparées par un mur surmonté d'une clôture métallique et par la distance réglementaire. Quatre mètres.

Un attelage descend la rue. Un chariot en bois, tiré par un seul cheval. Un autre, avec deux chevaux, est arrêté devant un bâtiment austère sans clôture ni portail. Des murs blancs, deux portes marron à doubles battants, déjà ouvertes. Et en haut, en rouge sur fond blanc, trône un large écriteau. « LA BOUTIK FALÈN ». Deux hommes habillés en gris déchargent des gros sacs de jute, pesant cinquante kilos chacun. Le contenu des sacs est écrit dessus, en grosses lettres noires. Avec aussi la Zone de provenance. Z3 sur le goni de riz. Z4 sur le goni de pommes de terre.

L'un des livreurs prend son cahier et un fusain pour noter la date, l'identification de Falèn, le nom de son magasin, la nature de ce qu'il vient de livrer, les quantités. Falèn en fait autant. Ils prennent tous les deux le temps de comparer les pages des cahiers avant de signer. Aucune différence n'est tolérée par le Bureau de Contrôle.

D'autres bruits de sabots sur les pavés. Deux Gardes descendent tranquillement la rue à cheval. Les bottes noires parfaitement cirées. Un pantalon noir, une veste col mao bleu indigo à manches courtes. Les treillis sont propres et bien repassés. La relève diurne. Ils ont chacun le fusil dans le scabbard, le pistolet Fénix 9mm à la ceinture.

Douze Gardes font respecter la loi à Térin Élixa. En binôme, ils patrouillent de jour comme de nuit, dans le village et ses alentours, sur les rues pavées et les chemins de terre, consignants scrupuleusement toute anomalie, toute infraction, tout comportement suspect.

La tenue réglementaire comprend aussi le casque de métal. Le couvre-casque est bleu indigo, comme la veste. Il y a un renflement au niveau des oreilles et une partie évasée sert de couvre-nuque. La visière fait trois ou quatre centimètres. Pour des raisons de confort, les Gardes disposent d'une cervelière de cuir entre le métal et le crâne.

Kilyan marche d'un pas pressé, la tête baissée. Il lève les yeux. Il regarde pendant quelques secondes vers l'intérieur de Mascar, éclairé par les pâles lueurs de l'aube.

Une bonne partie du relief montagneux s'efface devant la structure hexagonale. Même située à plusieurs kilomètres, la demeure des Shenti reste imposante. Ce Prisme est semblable aux trois autres, situés dans les hauteurs des Zones 4, 6 et 8. Des édifices monumentaux. Des hexagones réguliers qui mesurent mille trois cents mètres de hauteur. Un peu plus si l'on prend en compte le soubassement nécessaire pour corriger la pente.

Le soleil commence à poindre. La porte du petit salon de coiffure est ouverte. Jèrmin est déjà au travail. À travers la vitre, Kilyan peut le voir s'affairer. Son client figé dans l'immobilité, assis sur une chaise en bois au siège rembourré. Un jeune adulte.

La petite pièce baigne dans une lumière orangée, celle de l'ampoule électrique qui pend au plafond. Le coiffeur, âgé d'une trentaine d'années, est vêtu d'un pantalon marron et d'une chemise jaune à manches longues, retroussées jusqu'aux coudes. Le bruit des coups de ciseaux, puis le silence. Les mains se sont immobilisées, figeant pour un bref instant le peigne en ivoire et les ciseaux en acier chromé. Le temps de lever les yeux vers la silhouette qui traverse la rue. Jèrmin a reconnu le fils du forgeron.

Kilyan prend le temps de s'essuyer les pieds sur le paillason et finit par rentrer. Dans le petit salon, il n'y a de la place que pour le coiffeur, le client dont il s'occupe et deux chaises. Les autres, au nombre de quatre, sont à l'extérieur, sous une devanture en toile cirée. Jèrmin tourne la tête vers son deuxième client de la journée.

Kilyan i demann ali – Alor, koman i lé ?

(– Alors, comment ça va ?, lui demande Kilyan.)

Jèrmin ayant dans les mains ses outils, le contact des avant-bras remplace

la poignée de main.

– Lé la. I travay.

(– Ça va. Je travaille.)

– Mi wa sa.

(– Je vois ça.)

Devant le client, il y a un petit meuble, surmonté d'un miroir dans un cadre en bois vernis. Jèrmin pose les ciseaux et le peigne sur le meuble, ouvre le tiroir qui se trouve juste en dessous. Il prend un petit miroir rectangulaire. Le client a sur le dos une large serviette. Un peu abîmée, mais d'une blancheur irréprochable. S'extrayant du tissu de protection, une main apparaît. Kilyan serre vigoureusement la main tendue. Le jeune homme n'a pas levé la tête, mais le fils du forgeron l'a reconnu. C'est Vinsan, un jeune TM affecté aux champs. Et vu la quantité de cheveux qui jonche le sol, ça fait un moment qu'il n'est pas venu. Le coiffeur positionne le miroir pour que le client puisse voir l'arrière de sa tête. À gauche. Puis à droite. Une simple formalité. Jèrmin fait du bon travail.

Les clients viennent tôt le matin ou en fin de journée. Coiffeur n'est pas l'activité principale de Jèrmin. Faire en sorte que les villageois aient une tête bien faite ne lui rapporte pas assez pour vivre et faire vivre sa famille. Une fois qu'il a payé le loyer du local et reversé les dîmes, il lui reste à peine une cinquantaine de deniers en fin de mois.

Les Travailleurs Manuels peuvent avoir un métier d'appoint. Bien sûr, ils doivent en faire la demande au Bureau de Coordination. En général on leur laisse vendre des petits services, c'est à dire des services qui ne sont pas essentiels au bon fonctionnement économique de la Zone. Comme toutes les entreprises, le modeste salon de coiffure doit s'acquitter de la quinqu-dîme. Un impôt qui sert essentiellement à payer les salaires des Gardiens de la Cohésion. Les Gardes, les Inspectrices, le corps enseignant, le corps rural et le corps médical.

Jèrmin est affecté à la ferme du village. Tuer, plumer ou dépouiller, vider, découper. Un travail salarié qui lui rapporte un peu plus de cent-vingt deniers. Élèn, son épouse, est sans affectation depuis le dernier remaniement. Elle a obtenu une autorisation pour faire des ménages. Parfois, certaines familles chez qui elle travaille lui donnent du linge. Des Gardiens de la Cohésion. Ceux qui ont les moyens de se passer des quelques deniers que peut rapporter des vêtements usagers. À ses temps perdus, Élèn reprise ou réajuste certains de ces vêtements. Ceux qui ne peuvent pas avoir une

seconde vie à vêtir les corps, elle en fait des torchons de cuisine, des gants de toilette, des taies d'oreiller. Avec le tissu plus épais, plus solide, elle confectionne des trouses et des cartables. Bien sûr elle n'a pas le droit de vendre elle-même ses productions. Elle les met en dépôt-vente chez Falèn.

Un attelage remonte la rue, tiré par un seul cheval. Avec le blaireau Jérmin enlève un maximum cheveux de la tête de Vinsan. Il retire la serviette, s'éloigne de deux pas pour se retrouver à l'extérieur, et secoue violemment le tissu. Il voit, descendant la rue, un autre attelage arriver. Les chevaux ralentissent. La charrette s'arrête à quelques mètres du salon de coiffure. Une voix rauque se fait entendre.

– La fini ?

(– C'est terminé ?)

C'est Fabyin, le père de Vinsan. Un homme trapu, avec une calvitie naissante et un peu de ventre. Il est derrière, avec cinq ou six TM. Ils sont tous habillés d'un pantalon gris en lin et d'un tricot en coton. Vinsan a été réactif. Il a déjà déposé la pièce de cinquante centimes sur le petit meuble. À la fontaine publique qui se trouve juste à côté de la petite échoppe, il se lave à présent la tête avec des mouvements rapides. Il traverse la rue en courant. Il saute dans la charrette. Le cocher, qui est aussi le contremaître de ce groupe d'ouvriers agricoles, lance un « wo! ». Les chevaux commencent à avancer. Plus bas, à la sortie du village, en face du chemin pavé menant à la ferme d'État, assise sur une roche plate sous un pied de longani, Lizmé les attend sur le bord de la route. Elle n'est jamais en retard.

Le coiffeur donne plusieurs coups de serviette, histoire d'enlever un maximum de cheveux de la chaise. Kilyan s'assoit. Jérmin s'appête à lui mettre la protection sur le dos quand les premiers cris retentissent.

– Ahhh ! Ahhh !... A lèd ! O sekour !...

C'est la voix d'une femme. Kilyan se lève d'un bloc. Aussi vite qu'il peut, il court. Les cris sont proches. Jérmin remonte la rue à toutes jambes, courant vers l'église. Sa femme ouvre la porte de sa case. Élèn a entendu les hurlements, sans aucun doute. Elle hèle son mari, mais Jérmin continue de courir en se disant que l'urgence c'est de donner l'alerte. Et à nouveau les appels à l'aide.

– A lèd !... O sekour !...

Le bruit de quelque chose qui tombe au sol, puis celui de quelque chose qui se brise. C'est là, à droite, au numéro 88. Une case TM. Celle de Natan, le cordonnier. Les cris ont cessé. Kilyan veut pousser le portail. Fermé. Il

l'escalade, saute rapidement de l'autre côté, se précipite vers la porte d'entrée. Fermée elle aussi. Il fuse pour contourner la maison, se retrouve sous la véranda servant de cuisine.

Kilyan s'attendait à tout, mais pas à ça. Il s'arrête net. Natan, en caleçon, a un couteau dans la main droite. Et la personne qu'il tient par les cheveux, c'est Julia, son épouse. L'homme chauve d'une trentaine d'années a du sang sur son avant-bras. À côté de lui, une petite table est renversée. Pieds nus dans les éclats de verre, il poignarde sa femme énergiquement. La chemise de nuit beige de Julia est ensanglantée. Du sang coule sur ses jambes. La tête penchée sur le côté, les yeux fermés. Déjà morte. Peut-être. Kilyan reste une seconde immobile, tétanisé. Natan tourne la tête vers lui, tout en continuant à asséner des coups de couteau dans l'abdomen de sa femme. Ses yeux habituellement marron foncé sont blancs. Il a le regard vide.

Le cœur de Kilyan s'emballe. Le sprint, mais surtout la peur. Son cerveau est débordé. Le sang. Le couteau. La mort. Il tremble. Les yeux blancs... c'est sûrement une crise de lyssa. Pendant une fraction de seconde, une autre pensée claire lui traverse l'esprit. L'idée de prendre la fuite.

La cloche se met à sonner, ce qui veut dire que les Gardes ne vont pas tarder à arriver. Le bras droit de Natan est maintenant immobile. Il regarde Kilyan en inspirant profondément. Il lâche le corps de sa femme, qui tombe au sol dans un bruit sourd en continuant à se vider de son sang. Immédiatement il se précipite sur Kilyan, serrant toujours le couteau dans sa main droite, à hauteur de la hanche. Kilyan fait deux pas en arrière, trébuche sur quelque chose, retrouve son équilibre. Natan est déjà sur lui. Le mouvement du forcené est rapide. Le mouvement d'esquive de Kilyan l'est un peu moins. La lame s'enfonce dans sa chair... mais pas entièrement. Le fils du forgeron frappe fort, avant qu'il ne ressente la douleur. Son poing s'abat sur le nez de son adversaire avec toute la puissance dont il est capable. Une douleur fulgurante déchire son flanc gauche. Sa main gauche saisit le bras qui vient de le poignarder, pour l'immobiliser. Son poing frappe à nouveau, avec autant de force que la première fois. Natan lâche le manche du couteau. Il a son compte. Kilyan frappe quand même une troisième fois, puis une quatrième. Pour être sûr. D'un mouvement rapide il pose sa main ouverte sur le buste de Natan et le pousse violemment. Le cordonnier tombe lourdement sur le dos. Son crâne percute le carrelage de basalte. De la main droite, Kilyan retire la lame d'un coup sec. De la main gauche, il appuie immédiatement sur la blessure. Il regarde toujours en direction du cordonnier.

Allongé sur le dos, immobile. Il fait un pas de côté, pour s'appuyer contre le mur de la clôture mitoyenne. C'est alors qu'il entend le galop des chevaux. Il tourne la tête pour voir Jèrmin arriver vers lui en courant.

Kilyan i di – Natan la tue son fanm.

(– Natan a tué sa femme, dit Kilyan.)

Kilyan répète de nouveau cette phrase. Il n'arrive pas à croire ce qu'il est en train de vivre. Il entend un hennissement venant de la rue. Et quelques secondes après quatre Gardes arrivent en courant. Le Décurion qui est devant a en main son Fénix 9mm. Les autres des fusils Vektor. Dès que Jèrmin et Kilyan aperçoivent le pistolet dans la main du Décurion, ils s'accroupissent immédiatement. La jambe gauche fléchie, le genou droit au sol, la tête baissée. Jèrmin a les mains au sol bien en évidence, les doigts écartés. Kilyan ne pose au sol que sa main droite. La gauche, ensanglantée, appuie toujours sur sa blessure.

Le Décurion i kri – Lès anou pasé !

(– Laissez-nous passer !, hurle le Décurion.)

Jèrmin se trouve sur leur chemin. Il fait un mouvement, en restant accroupi pour dégager le passage.

Tout suit li di – Témwin.

(– Témoin, s'empresse-t-il de dire.)

Kilyan i di – Impliké. Kilyan, de zéro trant-é-in.

(– Impliqué, dit Kilyan. Kilyan, deux zéro trente-et-un.)

Tous les deux ont parlé fort, distinctement, mais sans crier. On l'apprend dès la fin du premier cycle d'apprentissages de base. Comment se comporter en présence des Gardes, en temps normal et surtout en cas d'intervention. La différence est facile à faire. S'ils tiennent en main une arme, ils sont en intervention.

Après avoir constaté que le cordonnier respire encore, un des Gardes lui passe les menottes. Son visage est ensanglanté. Et vu l'état de son nez, l'os est sûrement fracturé. Pour Julia... c'est trop tard. Il n'y a plus rien à faire.

Quelques instants après, pendant que Kilyan répond aux questions du Décurion, Natan revient à lui. Les yeux blancs grands ouverts, il commence à se débattre et à tenir, en bavant, des propos incohérents. On se dépêche de lui attacher les pieds avec un collier de serrage bioplastique. Les Gardes se mettent à trois pour le porter vers l'avant de la maison. En plus des chevaux, deux charrettes vertes sont devant le portail. Dans la rue, les voisins ont déjà formé un petit attroupement.

Juste après le départ du premier attelage, deux Gardes font monter Kilyan dans l'autre charrette sous les regards d'une vingtaine de curieux. Avec un torchon de cuisine, le fils du forgeron appuie sur sa blessure, qui saigne toujours un peu.

Le dernier crime de sang qu'il y a eu ici à Térin Élixa seuls les anciens s'en souviennent. C'est dire si ce qui vient de se passer va être commenté par les habitants du village. Très vite la nouvelle va se répandre dans les villages alentours. C'est couru d'avance, on va bientôt en parler dans toute la Zone. L'information sera reprise dans l'édition de samedi matin. L'Hexa publie chaque fin de sizaine toute une page de faits divers. Il s'agit le plus souvent d'accidents du travail ou d'accidents domestiques, parfois de bagarres. Le tirage sera sans doute augmenté. Un homicide, c'est exceptionnel.

Le Garde qui est allé chercher les enfants a respecté la procédure. Il a fait en sorte de leur épargner la vision de la scène horrible de leur mère baignant dans son sang.

Érik a neuf ans. Sa sœur cadette, Liz, est âgée de quatre ans. Quand elle a entendu sa mère hurler, Liz s'est tout naturellement réfugiée dans la chambre de son grand frère. C'est là, cachés sous le lit, que le Garde les a trouvés. Les deux enfants doivent être emmenés au bureau de l'Inspectrice. Le bâtiment jouxte le Poste des Gardes. C'est à elle que revient la responsabilité de prendre en charge provisoirement les enfants.

Comme le prévoit la loi, les Gardes et l'Inspectrice habitent non loin de leur lieu de travail. Pendant que son mari s'occupait du petit-déjeuner de leur fille, Stési s'est habillée en hâte. Un pantalon bleu, un haut vert pomme et un chandail marron clair. Elle a noué ses longs cheveux noirs avec un chouchou. Et l'Inspectrice a rapidement traversé la rue principale de Térin Élixa pour prendre son poste.

Venant du Poste des Gardes, les enfants franchissent la porte de son bureau. Érik tient la main de sa petite sœur. La fillette est en blouse beige, le garçon en pyjama bleu. Liz a la tête baissée. Toute timide. Érik regarde l'Inspectrice, les sourcils froncés.

– Bonjour. Aou, ou apèl Liz. É ou ou sé son gran frèr, Érik.

(– Bonjour. Toi, tu t'appelles Liz. Et toi tu es son grand frère, Érik.)

Pendant que le Garde qui les a emmenés tourne les talons pour repartir au Poste, Érik hoche la tête. Liz regarde furtivement Stési et tourne aussitôt la tête vers son frère. Elle a maintenant le visage plongé dans le haut de son

pyjama bleu.

Quelques instants plus tard, Liz commence à pleurer, réclamant sa mère. Stési s'accroupit pour se mettre à sa hauteur. Elle pose délicatement sa main droite sur son épaule gauche.

– Liz... out moman i giny pa okup de ou konm èl i fé dabitud. Dakor ? Aou avèk out frèr, zot va rès avèk mwin. Pa bezwin ou la pèr. Mwin lé pa méshant mwin.

(– Liz... ta maman ne peut pas s'occuper de toi comme elle le fait d'habitude. D'accord ? Ton frère et toi, vous allez tous les deux rester avec moi. Ce n'est pas la peine d'avoir peur. Je ne suis pas méchante tu sais.)

Liz regarde l'Inspectrice un peu plus longuement. Stési fouille dans la poche droite de son pantalon. Elle sort un caramel qu'elle tend à la fillette. Liz lève les yeux vers son frère, lui demandant du regard ce qu'elle doit faire. Érik fait un petit mouvement de la tête. Liz rapproche sa main de celle de l'Inspectrice pour prendre la friandise. La jeune femme claque des doigts. Et un autre bonbon apparaît soudain, sans qu'elle n'ait eu à aller le chercher dans sa poche. La petite fille sourit à ce tour de passe-passe.

– Sat la... sé pou out frèr.

(– Celui-là... il est pour ton frère.)

Stési fait un large sourire à Liz, puis un clin d'œil à l'attention d'Érik.

– Liz, dan tout out bann joué, néna inn ou préfèr ?

(– Dis-moi Liz, parmi tous tes jouets, il y en a un que tu préfères ?)

Érik i réponn – I apèl Karol. Sé in baba shifon rouj.

(– Elle s'appelle Karol, répond Érik. C'est une poupée de chiffon rouge.)

L'Inspectrice passe dans une pièce adjacente, sans quitter des yeux les enfants. Elle appuie sur le petit interrupteur qui se trouve sur son bureau. Quelques secondes plus tard, un Garde fait son apparition dans l'allée. Stési va à sa rencontre.

Stési i demann ali – Lé konfirmé ? Sé byin inn kriz lyssa ?

(– C'est confirmé ?, demande Stési. C'est bien une crise de lyssa ?)

– Wi, dapré le bann tèt sé sa mèm mèm.

(– Oui, d'après les tests c'est bien ça.)

Puisqu'il n'y a aucun risque de contagion, Stési demande au Garde d'aller chercher la poupée de chiffon et d'autres jouets.

Érik et Liz sont maintenant dans une pièce relativement grande. Il y a au sol un grand tapis, deux caisses débordant de jouets, une petite table, des petites chaises en bioplastique. Dans un coin, une bibliothèque est remplie de

livres pour enfants. Quelques-uns, parlant de Dieu et des Shenti, en langue liturgique. Dans la cuisine, debout devant une cuisinière fonctionnant à l'éthanol, Stési leur prépare du lait pour le petit déjeuner. Laissant sa sœur à ses jeux, Érik se rapproche de l'Inspectrice.

– Lé vré... Moman lé mor ?

(– C'est vrai... Maman est morte ?)

Il a les larmes aux yeux. L'Inspectrice éteint le feu, puis elle se tourne vers Érik. Le geste accompagnant la parole, elle lui demande de s'asseoir sur une des quatre chaises qui entoure la table ronde de la cuisine. Elle s'assoit à ses côtés. Avec des mots simples, Stési lui explique ce qui s'est passé. Son père a poignardé sa mère. Sa mère est morte. Et son père a été emmené par les Gardes. Des larmes commencent à couler sur les joues du jeune garçon. Stési pose une main sur son épaule. Voyant la souffrance le submerger, elle le serre dans ses bras pour le consoler.

Pendant qu'ils prennent leur petit déjeuner, l'Inspectrice leur fait savoir qu'ils n'iront pas à l'école aujourd'hui. Érik pose plusieurs questions concernant ce qui va se passer pour eux. Stési lui explique que sa sœur et lui vont bientôt être accueillis dans une autre famille. Peut-être dans la Zone 2, peut-être dans une autre Zone.

Un peu après huit heures, deux Gardes sortent rapidement du village à cheval. Sur la croupe d'une des montures, il y a une sacoche en cuir marron. Les cavaliers traversent à vive allure le pont de pierre entre Térin Éliisa et Shyindan. Un village à peine plus grand qui se situe à un peu plus d'un kilomètre. Après Shyindan, ils tournent à gauche, direction plein sud. Sur environ deux kilomètres, le chemin pavé est en pente douce. Des carreaux de canne, de maïs, de manioc. Une myriade de tuteurs bien alignés supportant d'innombrables rameaux triangulaires de pitaya. Une rangée de jacquiers comme brise-vent. Après, le terrain plus pentu oblige le chemin à serpenter, en traversant toujours des terres cultivées. Des bananeraies, des carreaux d'ananas, des hectares couverts de treilles de grenadine. Chacun des Gardes a en bouche un sifflet. Ils ne s'en servent que s'ils voient au loin un attelage susceptible de freiner leur chevauchée.

Ils traversent rapidement Bomon, le village de la Zone 2 le plus proche du Prisme. Il font plus d'un kilomètre sur un chemin forestier, serpentant au milieu des pieds de goyavier, de raisin marron, de fleur jaune. Ils arrivent maintenant au niveau de la Ligne de Filaos. Une bande herbeuse d'une

cinquantaine de mètres de large, bordée de part et d'autre de grands filaos. La limite à ne pas franchir par le commun des mortels. Une sommière qui s'étend sur des kilomètres, ne s'arrêtant qu'aux bords des remparts vertigineux des grandes ravines.

Dans la clairière, de chaque côté du chemin il y a deux cylindres verticaux mesurant plus de trois mètres. Les chevaux ralentissent, puis s'arrêtent devant ces bornes vitreuses noires, lisses et brillantes. Les cavaliers tournent la tête, regardent chacun en direction d'une colonne, sans se soucier des deux sentinelles qui, debout à quelques mètres, pointent leurs Vektor 7.62 sur eux. Un point rouge apparaît sur la surface lisse de la borne biométrique, à hauteur des yeux. Un triangle de lumière se dessine sur le visage du soldat, la base sur le front. La seconde d'après, la lumière disparaît. Les Gardes s'étant soumis à cette vérification de routine, les sentinelles baissent leurs fusils.

Le Prisme de la Zone 2, qui se trouve à moins d'un kilomètre, couvre de son ombre plusieurs hectares de forêt pluviale.

Les cavaliers se remettent en route. Ils ne tardent pas à atteindre la seconde sommière, la Ligne de Cryptoméria. Une bande parallèle à la Ligne de Filaos, qui elle aussi épouse les reliefs les moins escarpés de Mascar sur des kilomètres. Dans l'herbe verte, quelques pousses de longose, de branle, de fleur jaune. Une horde de cerfs est en train de paître un peu plus loin. Un grand mâle a la tête levée. Il tourne sa large ramure, pour regarder vers les cavaliers. Les biches et les faons continuent de brouter paisiblement. La caserne est en vue. Les sabots des chevaux commencent à claquer sur le dallage.

De part et d'autre de la rue pavée, des camphriers centenaires font de l'ombre à une douzaine de bâtisses à deux niveaux. Des murs blanchis à la chaux. Les toits sont plats, surmontés au pourtour d'un mur crénelé. On peut y voir des Gardes en faction. Régulièrement espacés, des poteaux cylindriques étincelants forment un grand rectangle qui ceinture l'ensemble des bâtiments.

Les deux cavaliers s'arrêtent près d'une barrière en bois, et descendent de cheval. D'un mouvement rapide ils attachent les chevaux au lice. Le plus grand prend la sacoche en cuir. Puis ils s'avancent sur une petite allée carrelée perpendiculaire à la rue. Ils arrivent à hauteur de deux autres bornes noires, une de chaque côté de l'allée. Un autre contrôle. Deux sentinelles sont en faction devant la porte du bureau du Général Franck, Commandeur de la

Zone 2. Les plantons restent immobiles. Aucune parole n'est échangée. Un seul des Gardes s'avance. Celui qui porte la sacoche. Il frappe à la porte.

– Oui !

Le Garde ouvre la porte, mais il reste dans l'encadrement, immobile, la tête baissée. Au fond de cette grande pièce vide, un homme d'une trentaine d'années est assis derrière un grand bureau en bois vernis dans un fauteuil en cuir noir. Il a les cheveux courts. Il est habillé d'un costume col mao blanc. Plusieurs porte-documents en carton sont posés sur son bureau. Tenant le stylo-plume dans la main gauche, le Général Frank appose sa signature sur un document. Il pose le stylo. Il lève la tête.

Li koz for, li di – Rant aou !

(– Entrez !, clame t-il.)

Le Garde s'avance sur le carrelage brillant jusqu'au milieu de la pièce. À environ trois mètres du bureau il s'arrête et met le genou droit au sol, posant par terre la sacoche marron. Il reste là, immobile, tête baissée, pendant que le Commandeur de Zone se lève pour s'avancer vers lui. Le coursier prend dans la poche gauche de sa veste indigo une enveloppe, qu'il tend au Général, sans relever la tête.

– Nou la suiv la prosédur byin konm i fo.

(– Nous avons suivi la procédure à la lettre.)

Les fers du cheval blanc claquent sur les dalles gris-noir. Le Général Frank avance sur l'unique voie terrestre menant à la demeure des envoyés du Ciel. Les murets qui bordent le chemin font un mètre de haut. Aucune plante, aucune mousse, aucun lichen ne peut s'accrocher à ce qui ressemble à s'y méprendre à du basalte. Les ersatz de pierres sont proprement stériles.

Le chemin forestier débouche sur une immense clairière circulaire. Sur plusieurs hectares le terrain légèrement pentu est recouvert d'un gazon vert clair. Sur cette belle pelouse parfaitement entretenue, jalonnant tout le pourtour de l'imposant édifice, une rangée de grandes bornes cylindriques étincelantes. Une tous les dix mètres. Le Général, avançant sur une large allée gris-noir, tenant dans la main gauche la sacoche, franchit l'une des ultimes lignes défensives des Shenti.

Il monte à présent les nombreuses marches d'un grand escalier. De chaque côté, on a aménagé un chemin en pente douce, assez large pour que deux attelages puissent facilement se croiser. L'homme en blanc avance rapidement sur l'esplanade. Il lui faut plusieurs minutes pour arriver au pied du large escalier pyramidale menant à la porte du Prisme. Soudain il s'arrête.

À quelques mètres, au bas de l'escalier, sur les dalles grises, semblant émerger du néant un nuage de brume bleutée prend forme. Des fines lignes, passant du bleu nuit au violet, dansent et scintillent. Elles dessinent bientôt le contour d'un drone bleu ciel à quatre hélices. Le petit aéronef fait plus d'un mètre d'envergure. Sur le haut de la partie centrale, une pièce amovible coulisse. De la main droite le Général sort de la sacoche une petite boîte rectangulaire noire. Il la dépose délicatement dans le drone. Il recule de deux pas. Le couvercle se referme. Les lignes scintillantes dansent à nouveau. La brume bleutée. Et l'engin redevient invisible pour les mortels. Pourtant, le Général Franck suit du regard son décollage vertical, puis pendant quelques secondes son mouvement rectiligne à vitesse modérée. Soudain l'engin accélère. Ce n'est qu'à ce moment que le Commandeur de Zone baisse les yeux.

Le Général Frank descend les dernières marches du large l'escalier. Il fait quelques pas sur l'allée de basalte. Soudain il se fige. Il tourne la tête vers la gauche. Il aperçoit au loin, dans la clairière, une dizaine de formes humanoïdes, machette à la main. L'une d'elle lui communique en langage machine que tout va bien, que tout est en ordre. Puis elle reprend son travail. La lutte mécanique contre la moindre pousse de longose, de goyavier, de raisin marron ou de fleur jaune.

Kilyan a été emmené au Poste. Il attend, allongé sur un lit picot. Un Garde est resté dans la pièce, assis sur une chaise. Il s'agit d'un meurtre. C'est donc au Centurion de l'interroger.

Le patient a attendu près d'une demi-heure. Le temps qu'on aille prévenir le médecin à Bois Rouge et qu'il fasse le trajet à cheval. Le morceau de tissu en coton, avec lequel Kilyan appuie sur sa blessure, est ensanglanté. Sur sa main, du sang séché.

Le docteur Léoni, habillé d'un pantalon bleu et d'une chemise blanche à manches courtes, entre dans la pièce. Ses bottes noires sèment un peu de terre sur le carrelage. Il a une cinquantaine d'années, les cheveux courts, le visage à peine ridé. Il porte une mallette en cuir. Le Garde, en le voyant arriver, s'est levé. Le médecin salue d'une poignée de main tonique d'abord le militaire, puis le TM. Il pose sa mallette sur la table, l'ouvre et prend une paire de gants bioplastiques qu'il enfle sans attendre.

Le stéthoscope autour du cou, il examine consciencieusement le blessé, en lui posant des questions. Au bout de quelques minutes il finit par conclure

qu'aucun organe interne n'est touché. Le patient n'aura pas besoin de bénéficier de la magie des Shenti. Il n'est pas nécessaire qu'on l'emmène à la clinique de Boséjour. Avec une grande dextérité, il fait quelques points de suture avec du catgut. Il prépare un cataplasme à base d'huile d'olive et de miel de thym qu'il applique sur la plaie.

– Na pwin riyin lé méyèr pou sikatriz vit.

(– Il n'y a rien de mieux pour accélérer la cicatrisation.)

Le médecin s'assoit ensuite à la petite table. Il écrit dans un cahier tous les éléments concernant l'auscultation. Il prend un carnet pour rédiger l'ordonnance. Il tend la feuille à Kilyan.

Le doktèr i di – Mwin va revnir vwar aou dan inn sizèn. Normalman i devré byin sikatrizé. Ma demann inn infirmière Boséjour pas inn fwa par jour pou fèr le pansman.

(– Je reviendrai vous voir dans une sizaine, dit le médecin. Normalement ça devrait bien cicatriser. Je demanderai à une infirmière de Boséjour de passer une fois par jour pour faire le pansement.)

Même si aucun mot n'a été dit à ce sujet, Kilyan le sait, le médecin doit transmettre le jour même un document sur son état de santé au Bureau de Coordination. Demain il recevra un courrier lui signifiant un arrêt de travail. Une sizaine... peut-être deux.

Alors que le docteur vient de sortir, un homme d'une quarantaine d'années, les cheveux courts, les yeux noirs, le visage sérieux rentre dans la pièce. Le treillis qu'il porte a été visiblement repassé avec soin, aussi bien le pantalon noir que la veste rouge. C'est le Centurion Loran, responsable de six villages de la Zone 2, y compris Térin Élis.

En présence de deux Gardes, dont l'un qui prend des notes, le Centurion Loran pose des questions précises sur ce qui s'est passé. Ils gardent Kilyan au Poste une bonne partie de la matinée. Tout ce qu'il leur dit est consigné dans les moindres détails.

### 3 / La boutique Falèn

Il fait encore nuit. Un attelage conduit par un Garde s'arrête dans la rue, devant le Poste de Térin Élixa. Deux chevaux attelés à un chariot en bois, couvert d'une bâche verte soutenue par des arceaux de métal. Le cocher, visiblement fatigué, baille longuement et passe ensuite sa main gauche sur son visage.

Sortant du bâtiment, trois hommes passent de la lumière à la pénombre. Ils avancent dans l'allée carrelée. Deux Gardes, le fusil en bandoulière dans le dos, encadrent un homme habillé en rouge, pantalon et chemise à manches courtes. Natan, portant une cagoule noire, avance la tête baissée, les mains attachées dans le dos. Il a du mal à tenir debout. Les deux Gardes le soutiennent pour qu'il ne tombe pas. Un autre Garde sort. Il suit ses collègues, fusil en main. Ils avancent jusqu'au chariot. Ils font monter le détenu. Une pression sur son épaule gauche. Il s'assoit sur l'un des deux bancs en bois faisant toute la longueur du chariot. Des lanières de cuir pendent de part et d'autre du prisonnier. L'un des Gardes lui attache une sangle de cuir au niveau du bassin et une autre un peu au dessous des épaules. Il tire sur la sangle du haut. Voyant qu'il reste un peu de jeu, il serre un peu plus fort. Un « Wo! » et les chevaux commencent à avancer sous la voûte étoilée.

C'est une belle matinée ensoleillée. Une brise légère. Quelques cirrus blancs. Rien de menaçant.

Ses escarpins rouges claquent sur le trottoir en bois. La jeune femme, habillée d'une magnifique robe noire à roses rouges, coiffée d'un chapeau noir, des boutons d'or aux oreilles, passe devant l'épicerie du village, descendant vers l'école. C'est Éveline, une jeune enseignante. Elle croise la femme du forgeron, en robe bleue à pois blancs et en savates, une petite soubic en vacoa à la main. La TM marche relativement vite. Un sourire, un bonjour et Korali tourne la tête vers la droite pour jeter un coup d'œil à l'horloge de l'école.

Les aiguilles affichent huit heures moins le quart. Sous l'espace couvert, devant le grand portail, une cinquantaine d'enfants attendent. Les grandes personnes qui sont là, essentiellement des femmes, ont formé un petit groupe.

Debout, elles discutent. Une douzaine d'écoliers, assez grands pour savoir lire, sont agglutinés devant le petit tableau d'affichage, intrigués par l'affiche jaune qui n'était pas là la veille. Une des nombreuses copies du document officiel collé un peu partout dans le village.

Korali s'approche de l'avis apposé sur l'une des portes de l'épicerie de Falèn. Une odeur d'alcool se dégage du papier. L'avis est rédigé en langue liturgique.

Avis aux habitants de Térin Élixa. Vendredi 17 février 811. Après enquête, Natan 6-056, numéroté 6-01-10-80-056, habitant Térin Élixa, affecté au poste de cordonnier, a été déclaré coupable de meurtre par le Général Franck, Commandeur de la Zone 2. Comme le prévoit la loi, il sera guillotiné. L'exécution aura lieu demain samedi 18 février vers dix heures sur l'esplanade de l'église. Décision validée par les Shenti. Rappel : Venir assister à l'exécution est obligatoire pour tous les habitants de Térin Élixa.

Une cliente habillée d'une robe bleu ciel sort de la boutique. Une baguette de pain bien dorée, emballée dans du papier blanc, dépasse de sa soubic. Elle s'éloigne en remontant la rue, alors que la femme du forgeron finit de lire l'affiche. Korali entre dans l'épicerie. Elle se retrouve devant un présentoir en verre. Des effluves à dominance sucrée emplissent ses narines. L'odeur des bonbons de miel, des bonbons la rouroute et celles des autres pâtisseries mêlées à l'odeur du pain, des viennoiseries.

– Bonjour Falèn.

L'épicière est de dos. Sa robe blanche à fleurs bleues moule ses formes généreuses. Elle finit de mettre une dizaine de concombres et quelques paquets de brèdes chouchou sur le présentoir de fruits et légumes. Elle se retourne. Son décolleté met en valeur sa poitrine galbée. Cueillis aux lueurs de l'aube, les paquets de brèdes et d'épices sont mouillés pour garder toute leur fraîcheur. Falèn s'essuie les mains sur son tablier gris en souriant à Korali.

– Bonjour. Ça va ?

– Mi vyinn lir l'afish. Lé malere soman hin.

(– Je viens de lire l'affiche. C'est vraiment malheureux ce qui nous arrive.)

Un jeune garçon d'une dizaine d'années, assez grand, un peu potelé, bien coiffé, portant un bermuda rouge et un tricot blanc repassés avec soin, fait irruption dans la boutique. Il a un large cartable en cuir marron sur le dos. C'est Luka. Depuis le dernier remaniement, son père, enseignant, a été

affecté à l'école du village. Luka vient du Sud. Il est né dans la Zone 5.

– Bonjour Madam Falèn. Done à mwin... sis bonbon d'mièl... é in pin shokola siouplé.

(– Bonjour Madame Falèn. Donnez-moi... six bonbons de miel... et un pain au chocolat s'il vous plaît.)

Falèn fait coulisser l'une des deux vitres du présentoir. Machinalement sa main gauche s'est positionnée au dessus de la pile de sacs en papier. Elle en prend un, l'ouvre et saisit de la main droite la pince en aluminium pour prendre les beignets sucrés dans le bol transparent. Pendant que la pince fait des va-et-vient rapides et que les friandises plongent dans le sac en papier, les yeux du jeune garçon plongent dans son décolleté. La boutiquière prend un autre sac, pour y glisser un pain au chocolat. Elle pose le tout sur le comptoir, un petit sourire aux lèvres.

Èl i di le jèn marmay – In denyé dis.

(– Un denier dix, dit-elle au jeune garçon.)

Il paye en faisant l'appoint.

– Merci Madame Falèn.

Il ressort immédiatement. Deux camarades l'attendent sur le perron de la boutique. L'écolier ouvre le sac contenant les bonbons de miel. Ses dalons en prennent deux chacun. Luka met le reste dans la poche droite de son bermuda, avant de mordre dans la viennoiserie.

Falèn i demann Korali – Ou la vu sonn ti kout zie ou la ?

(– Tu l'as vu avec ses yeux baladeurs ?, demande Falèn à Korali.)

– Dapré ou ?

(– À ton avis ?)

– La plum na pwin, i rogard déjà tété bann fanm oté.

(– C'est encore un morveux et ça reluque déjà les seins des femmes.)

– Ou mèt out marshandiz an vitrine é ou ve pa le kliyan i rogard ?

Falèn...

(– Tu mets ta marchandise en vitrine et tu ne veux pas que le client regarde ? Falèn...)

Falèn éclate de rire.

– Aou in not ou, avèk out bann ti foutan.

(– Toi je te retiens, avec tes petits piques.)

Évidemment l'épicière ne va pas lui en tenir rigueur. Il est de notoriété publique que Falèn a de nombreuses aventures. Avec des hommes du village. Avec des hommes des villages voisins. Il lui arrive même le samedi après-

midi de passer une heure ou deux avec les deux Gardes qui restent au Poste.

– Mwin la pa ni parl aou zistwar la plum, mwin la ni war si ou la giny vann in pe bann zafèr mwin la mèt an dépo-vant.

(– Je ne suis pas venue te parler d’histoires légères, je suis venue voir si tu as pu vendre certains des articles que j’ai mis en dépôt-vente.)

Falèn, toujours en riant, sort le cahier où elle note les ventes des objets artisanaux fabriqués par Korali. Elle redevient sérieuse.

– Trwa sak... de kapline. I fé aou... kat sinkant plus de. Six denyé sinkant.

(– Trois sacs... deux capelines. Ça te fait... quatre cinquante plus deux. Six deniers cinquante.)

Korali hoche la tête. Par principe elle a jeté un coup d’œil à ce qui reste accroché à l’un des piliers de la boutique. Falèn est dure en affaire, mais pas malhonnête. Après avoir rempli le cahier de dépôt-vente, avoir signé et fait signer Korali, Falèn lui remet le fruit de son labeur. La TM ouvre une petite bourse en cuir pour y glisser les pièces en argent. Elle rapportera, peut-être aujourd’hui même, trois sacs en vacoa et deux chapeaux de paille.

Une cliente, en tricot bleu et salopette grise, entre dans la boutique. Elle met dans sa soubic un fruit à pain et demande à Falèn un kilo de sucre. Alors que l’épicière se sert de la balance à plateaux pour peser le sucre, la femme du forgeron va dans les rayons pour chercher du café. Elle prend le temps de regarder le prix des différents bocaux de légumes. Trop chers pour sa bourse. Les brèdes du jardin feront aussi bien l’affaire. Elle finit par revenir vers la caisse. L’autre cliente sort de la boutique. Korali pose le bocal de café sur le comptoir. Elle sort de sa soubic la consigne, qu’elle tend à la boutiquière. Falèn prend le bocal vide tout en revenant sur le meurtre.

– I prétan sé la lyssa oté. I di Natan i giny pu kozé.

(– Il paraît que c’est la lyssa. On dit que Natan ne peut plus parler.)

– Wi ma fiy. Sé sak mon garson la di amwin. Li ésèy kozé, mé i konpran pa kosa li di.

(– Oui ma fille. C’est ce que m’a dit mon fils. Il essaie de parler, mais on ne comprend pas ce qu’il dit.)

Korali pose une pièce d’un denier près du bocal de café.

Falèn i di – Antouka li na sak li mérit.

(– De toute façon il n’a que ce qu’il mérite, dit Falèn.)

La loi est claire. Tout le monde le sait. Tuer intentionnellement quelqu’un est puni de la peine de mort. Tout comme incendier un champ, un bâtiment

habité ou fabriquer de la fausse monnaie. C'est ainsi. C'est la loi.

Et personne n'ose critiquer le Code en public, car ce serait remettre en question l'ordre établi, la nécessaire sévérité dictée par les Shenti, la volonté de Dieu. Puisque les mortels ne sont pas capables de voir ce qui est juste, ce qui est sage, ils doivent s'en remettre à la clairvoyance des Shenti. N'est-ce pas le grand aveuglement qui a jadis précipité l'Humanité au fond du gouffre de la déchéance ?

Korali i di – Vréman lé malere. Kan mi pans lé de zanfan. Va mèt a zot dan in not famiy. Petèt dan in not Zone.

(– C'est vraiment malheureux, dit Korali. Quand je pense aux deux enfants. On va les placer dans une autre famille. Peut-être dans une autre Zone.)

Korali prend la pièce de dix centimes que Falèn vient de poser sur le comptoir et la glisse dans sa bourse en cuir. Un client entre dans la boutique. Deux femmes discutent sur le perron, soubic à la main.

– Alé. Bone journé Falèn.

– Bone journé.

## 4 / La Mare

L'École Supérieure accueille une centaine d'étudiants. Elle se situe à La Mare, une agglomération littorale de la Zone 2. Une chance pour Sara. Elle peut rentrer chez elle tous les vendredis, en fin d'après-midi. C'est le cas pour une vingtaine d'étudiants. Tous les autres, naturellement, sont internes. Par dérogation à la règle de cloisonnement des Zones, ils peuvent voir leurs familles deux fois par an, pendant les vacances. La quatrième sizaine de juin, pour la fête des Lumières. Et en fin d'année, la cinquième sizaine de décembre et les jours sans nom.

Dans toutes les Zones Cultivées il y a de nombreux petits villages disséminés dans les champs, quelques bourgs, une ou deux villes. Si l'on prend en compte les infrastructures industrielles de Jilo, La Mare est la plus grande agglomération de la Zone 2. Les magasins spécialisés, côté est de la ville, vendent à des prix raisonnables. Ils sont fréquentés essentiellement par les TM. Les Gardiens de la Cohésion préfèrent se rendre dans l'autre ville. À Bélèr ils peuvent profiter de galeries commerciales qui respirent le raffinement.

Bien que la Mare soit une ville côtière, la mer n'est pas visible. Érigé voilà plusieurs siècles, le mur anti-tsunamis, bénédiction des Shenti, fait un peu plus de trente mètres de haut. Il s'étire sur plusieurs dizaines de kilomètres, des falaises jouxtant le Kartié Vine-Sane à l'ouest jusqu'à la Rivière de l'Est. Il protège le littoral des Zones 1 à 4. Le mur du Sud, qui va de Manapany à la Ravine des Trois-Bassins, est tout aussi imposant. Pour celles et ceux qui veulent contempler le spectacle au delà du mur, des visites sont organisées le samedi par les Gardes, à un prix très raisonnable.

C'est à La Mare que se concentrent la plupart des usines du Nord. Ce n'est pas par hasard si l'École Supérieure est implantée là.

Bien sûr il y a la fonderie de métal qui alimente les forges des Zones environnantes. Le stock de métal de la Mare est le plus important de l'île. Le métal est précieux. Le moindre morceau, même tout petit est ramassé et revendu. Quel que soit le métal. Tout le monde le sait. Tous les objets qui ne peuvent plus remplir leur fonction sont récupérés et reviennent à la fonderie. Dans la zone industrielle de Jilo, il y a encore quelques centaines de cubes

rouillés gardés dans des entrepôts. Rares sont les mortels qui les ont vus. Des engins datant d'avant le Déluge de Feu. Des voitures sans chevaux.

La fonderie de verre fonctionne aussi sur la base du recyclage. On sait en produire à partir du sable. Les processus sont détaillés dans les livres. Mais c'est beaucoup plus coûteux en terme d'énergie et de main d'œuvre. Dès leur plus jeune âge, les petits Mascars apprennent à l'école les vertus du recyclage.

Une usine en particulier fait la fierté de La Mare. Celle où l'on fabrique le matériel électrique. Les batteries, les panneaux solaires, les ampoules, les micros, les baffles. Une autre unité de production similaire se trouve à Pièrfon, dans la Zone 8. Elles sont visitées chaque année par des dizaines de petits Mascars. Des élèves qui ont la chance d'habiter ces Zones.

L'École Supérieure compte cinq bâtiments. Le secrétariat, le réfectoire, les salles de classes, les chambres des étudiants, et un peu à l'écart, dans un bâtiment de plain pied, les laboratoires. L'étage du secrétariat sert de logement au directeur et à sa famille. À l'étage du réfectoire, il y a une vingtaine de chambres individuelles. Six sont réservées aux TM qui travaillent à l'École. Les autres accueillent les professeurs.

Les enseignants viennent des Zones 1 à 4 pour des périodes de trois ou quatre semaines. Rarement plus. Pour eux, transmettre le savoir n'est pas leur affectation principale, contrairement aux professeurs des cycles de base. Ce sont des directeurs de bureaux ou d'entreprises d'État, des ingénieurs, des médecins, des infirmiers, des comptables publics. En plus de commenter et d'expliquer ce disent les livres, chacun apporte son expérience de terrain.

À la fin de chaque année, dans chaque Zone, les élèves les plus brillants terminant le second cycle passent une série de tests. On en sélectionne cinquante sur toute l'île. Ceux qui sont destinés à faire partie du corps enseignant, du corps médical ou du corps rural étudient à La Mare. Ceux qui seront plus tard Garde ou Inspectrice à l'École Militaire, au Tanpon. Ainsi sont formés les futurs Gardiens de la Cohésion.

Pendant les quatre années que dure le cursus de formation supérieure, l'étudiant est logé et nourri. Bien sûr ce n'est gratuit. Le quart du salaire du parent le mieux rémunéré est ponctionné à la base. Le Bureau des Salaires reverse l'argent au Bureau des Dîmes. Évidemment l'étudiant doit prouver qu'il étudie sérieusement. Les appréciations des professeurs font foi. Les absences ne peuvent être justifiées que par une réelle incapacité à se rendre

en salle de cours. C'est à dire une maladie grave ou contagieuse. Les retards sont tolérés, à condition qu'ils soient justifiés et sporadiques. Les enseignants le rappellent régulièrement aux étudiants. Ils sont destinés aux métiers les plus nobles, les mieux payés. Ils sont l'élite d'une société qui repose sur les efforts de tous habitants de Mascar. Chaque étudiant doit se montrer digne de la confiance et du privilège que la communauté lui accorde. En travaillant. En faisant de son mieux. De fait, il est très rare qu'un étudiant soit renvoyé. D'ailleurs, si le Directeur veut aller jusque là, il faut qu'il obtienne l'avis favorable des Gardiens des Savoirs, l'aval du Bureau de Coordination et celui du Commandeur de Zone.

Il est midi dix. Riz jaune pommes de terre, rougail saucisses fumées, salade de concombre. Ce jour là, Sara est parmi les premiers à se servir. Le repas est bon et la tarte aux pommes excellente. La réputation d'Antwane, le cuisinier, n'est plus à faire. Il met à coup sûr un soupçon de bienveillance, une pointe de bonhomie dans tout ce qu'il prépare.

Elle a aux pieds une paire de chaussures noires, assorties à son pantalon. Ses longs cheveux châtain foncé, légèrement ondulés, sont libres. Ils retombent sur son chemisier blanc, en éclipsant par moment ses créoles en argent. Elle porte un plateau repas en aluminium. Elle marche relativement vite entre les tables, en se dirigeant vers les dessertes. Un regard en direction de la dernière table sur sa gauche. Il lève la tête. Le regard du jeune homme au tricot noir croise celui de Sara. Elle perçoit l'éclat de lumière dans ses beaux yeux marron clair. Il lui fait un clin d'œil. Elle lui sourit.

Sara est revenue dans sa chambre, prendre un cahier. Un de ces cahiers où elle met au propre les notes qu'elle prend en cours. Des résumés synthétiques.

Il doit être un peu plus de midi et demi. Elle se dirige vers le forum. Trente-six bancs de pierre sciée, installés de façon à former trois hexagones concentriques.

Elle est à présent assise sur l'un des bancs du pourtour, à l'ombre d'un flamboyant, plongée dans ses notes. Elle profite de la pause de la mi-journée pour réviser un peu. En prévision des examens de fin de cursus, depuis quelques temps elle rafraîchit régulièrement ses connaissances. Là c'est le cours de chimie organique de troisième année. La théorie, bien sûr, mais aussi la pratique.

Comme les autres étudiants, Sara sait qu'elle sera évaluée aussi bien sur le savoir que sur le savoir-faire. Donner les formules du glycérol, ou la

séquence de la fonction ester carboxylique, définir la saponification, oui... mais aussi expliquer comment faire du savon à partir d'huile, de soude et d'eau déminéralisée. De fait, elle connaît sur le bout des doigts les recettes. Du savon à partir d'huile de coco, d'huile d'arachide ou d'huile d'olive. Ou comment obtenir de la soude végétale à partir de plantes halophytes. Même si connaître les noms de ces plantes n'est pas nécessaire, pas au programme, Sara les a appris. Et elle pourrait même donner leurs caractéristiques. Elle sait évidemment comment utiliser le soufre venant du Volcan pour obtenir de l'acide sulfurique. Synthétiser l'acide chlorhydrique en utilisant l'eau de mer et l'acide sulfurique. Des éléments de base jusqu'à l'obtention du pain de savon, elle connaît en détail tous les process de fabrication.

Sara tourne la page, juste pour regarder le titre. Elle ferme le cahier, le pouce gauche en marque page. Les teintures végétales. La plupart des noms, des dessins et des descriptions lui reviennent en mémoire. L'hibiscus, le pied d'alouette, l'indigo, l'écorce de grenade, le curcuma, le bois de jacque, les boutons de roses... ah oui, le brou de noix.

Sa qualification chimie-médecine, elle va l'avoir. Elle est confiante. Sur les devoirs qu'elle a rendus en troisième et quatrième année les annotations des professeurs sont très bonnes. Et ces appréciations comptent autant que les épreuves finales. Sara excelle surtout en chimie et en biologie.

Bien sûr, son affectation l'inquiète un peu. Il y a deux savonneries. Une dans le Sud, dans la Zone 8, et l'autre dans l'Est, dans la Zone 4. Les sucreries, les distilleries sont dispersées un peu partout. À moins qu'ils décident qu'elle soit médecin. Marsial, un étudiant qui vient de la Zone 7, lui a dit que le médecin de Plato-Goyav est décédé en début d'année. Il est inutile de se torturer l'esprit. Ça ne sert à rien, sinon à la déconcentrer de ce qu'elle est venue faire ici. Réviser.

La lumière du jour vient de disparaître soudainement, seulement pour Sara. Elle pose le cahier vert sur le banc. Elle sourit. Sentir sa présence lui fait du bien. Ces mains posées sur ses yeux, ce sont celles de Kody. Ils restent ainsi deux ou trois secondes. Puis, sans dire un mot, il enlève ses mains. Le bras droit posé sur le dossier du banc, Sara tourne la tête vers son petit-ami. Le temps que leurs regards se croisent, le temps pour Sara de voir ce sourire radieux sur son visage. Et les lèvres du jeune homme au tricot noir se posent sur ses lèvres charnues. Un baiser furtif. Un « je t'aime » silencieux.

Les mains sur les yeux. Ce jeu, à priori puéril, est en fait pour eux empreint de sens. Elle, elle reste toujours silencieuse. Lui, il choisit. Le

silence ou lui susurrer ces mots. Les mêmes mots. Invariablement. « Ou wa pa... mi yèm aou. ». (« Tu ne vois pas... que je t'aime. »). Et le « que je t'aime » signifie « que je t'aime vraiment. Que ce que je désire le plus c'est que tu partages ma vie... si tu le veux toi aussi... si le prochain remaniement ne nous sépare pas. »

Cela fait bientôt deux ans que Sara a fait sa déclaration. Elle s'est déclarée sexuellement active à l'Antenne de Planification des Naissances de Boséjour. Depuis, son implant contraceptif, qu'elle a depuis l'âge de douze ans, est contrôlé tous les trois mois, et non plus tous les ans. Bien sûr les rapports qu'elle a avec Kody sont toujours protégés. Pourquoi risquer d'attraper une maladie quand on peut l'éviter ? C'est le message répété aux élèves en fin de second cycle. Kody, quant à lui, a d'abord fait sa déclaration à l'Antenne de La Mare, puis à celle de Kanbuston quand il a pu rentrer chez lui. Le jeune homme rêve de vie commune, de demande de procréation, de mariage. Plus pragmatique, Sara se dit qu'ils n'ont pas d'autre choix que d'attendre, en profitant de leur relation... qui peut-être ne durera pas. À quoi ça peut bien servir d'entretenir ce rêve ? Est-ce que désirer, désirer vraiment, désirer ardemment, peut aider à faire que les choses adviennent ? De toute façon Kody rêve tellement fort... qu'il rêve pour deux. Et si finalement le remaniement les séparent, peut-être que Kody aura un peu moins mal en pensant qu'elle ne l'aimait pas vraiment. Alors Sara préfère feindre un certain détachement. Elle se dit que c'est mieux ainsi.

Kody contourne le banc. Dans le même temps, son bras droit s'est levé et il a pris, pendant un bref instant, le lobe de son oreille droite entre le pouce et l'index, le pinçant légèrement, tirant dessus doucement. Un geste semi-volontaire. Un tic moteur.

Le jeune homme s'assoit près de Sara. Il plonge son regard dans les yeux de sa promise. Les visages se rapprochent. Ils s'embrassent longuement. Kody ne reste que quelques minutes. Il sait que Sara est venue là pour travailler. Il y a un temps pour tout. Un temps pour le travail... et un temps pour le plaisir.

Sara est très studieuse. Quand elle rentre chez elle le vendredi, elle emmène toujours trois ou quatre livres. Le samedi, jour du Seigneur, est consacré par beaucoup de Mascars à la prière, au pique-nique, aux jeux sportifs, au farniente ou à ce que l'on n'a pas le temps de faire le reste de la sizaine. Sara consacre la majeure partie de ce temps libre à lire.

Les ouvrages techniques prévus au programme du cursus supérieur,

naturellement. Mais elle aime aussi lire pour s'évader. Elle a lu tous les Contes Moraux. Soixante-et-onze histoires qui ont pour cadre Mascar après le Déluge de Feu. D'une façon ou d'une autre, la Sagesse des Shenti y joue toujours un rôle très important. Mais Sara a une préférence pour ces récits étranges d'avant le Déluge. Trente-quatre ouvrages au total. Et pas un de plus. Sara les a tous lus. Et elle a lu certaines histoires de nombreuses fois. Certains livres parlent des anges, ces intermédiaires du temps jadis. D'autres racontent les aventures de ces hommes qui allaient naviguer sur l'océan, se battre contre les éléments, contre des monstres... et même se battre entre eux. À cette époque, les chiens existaient encore et dans la mer les méduses n'avaient pas encore détrôné les poissons. Ces temps depuis longtemps révolus où les mortels se comptaient en centaines de millions. À la fois semblables et différents. Classifiés selon leur couleur de peau, leur langage, l'endroit où ils étaient nés. Certains pays étaient des milliers de fois plus grands que Mascar. Des immensités devenues inhabitables depuis des siècles. Le sol et l'eau empoisonnés par la radioactivité.

D'autres langages. Le seul autre langage que l'on a pour comparer c'est la langue liturgique. Mais beaucoup de mots se ressemblent, même si certains sonnent différemment. Non, les langages dont parlent ces livres étaient radicalement différents. Il fallait apprendre les mots de l'autre pour le comprendre. Et d'après ce que Sara avait lu, ça pouvait prendre beaucoup de temps.

Différentes couleurs de peau. Tous les Mascars ont la peau dorée. À quelques exceptions près. Quand Sara était enfant, une petite fille albinos a vécu à Bois Rouge pendant quatre ans. Lola. En la voyant Sara avait pu se faire une idée du concept de « peau blanche ».

Oui, la Terre avant le Déluge de Feu était bien différente. Dans le livre d'Histoire la violence est omniprésente. Les guerres. Des récits tellement horribles que l'on a du mal à croire que ce sont des faits réels. Il n'y a aucun livre qui parle de Mascar avant Grand Cataclysme. Mais tout le monde sait que l'île était inhabitée et que c'est pour cela qu'elle n'a pas été bombardée. Le livre d'Histoire ne reprend que l'essentiel. On a effacé ce qui peut nuire aux mortels. Ce sont les Shenti qui, dans leur grande Sagesse, ont décidé que cela devait être ainsi. Ce qui mérite d'être gardé est gardé précieusement. Ce qui mérite d'être oublié est effacé évidemment. Dieu merci, leur sagesse nous guide depuis des siècles. Et depuis des siècles les habitants de Mascar vivent

en paix.

En retournant dans la maison des étudiants, Sara jette un coup d'œil sur l'horloge accroché au mur, au dessus du panneau d'affichage. Les aiguilles indiquent treize heures cinq passé. Les cours reprennent à treize heures trente. Elle a largement le temps de préparer son sac pour, un peu plus tard, rentrer sur Térin Éliisa. Elle passe devant la chambre de Jipsi, une étudiante de sa promotion. La porte est entr'ouverte. La jeune fille aux cheveux mi-longs et aux yeux marrons clairs habite à la Vièrj Nwar, un village de la Zone 2. Elle parle avec une autre étudiante. Floriane, d'après la voix. Jipsi interpelle Sara.

– Sara ! Rant aou. Nou lété an trinn parl de ou justeman.

(– Sara ! Rentre. On était justement en train de parler de toi.)

Sara pousse la porte, le sourire aux lèvres.

– An byin mi èspèr.

(– En bien j'espère.)

En face du lit, il y a un placard en bois. Près de la fenêtre ouverte, un bureau et une chaise, sur laquelle Floriane est assise, les jambes croisées. Elle fait face à Jipsi, assise sur le lit. Les yeux de Jipsi croisent ceux de Sara. Elle lui parle alors sur un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

– Pèrsonne la pankor di aou riyin.

(– Personne ne t'a encore rien dit.)

Sara i demann azot – Di amwin kwé ?

(– Me dire quoi ?, leur demande Sara.)

Voyant les visages graves de ses deux camarades, Sara craint qu'il ne soit arrivé quelque chose de grave à un membre de sa famille. Floriane s'empresse de répondre.

– La u in mertre yèr matin Térin Éliisa.

(– Il y a eu un meurtre hier matin à Térin Éliisa.)

– In mertre. Ou lé sur ?

(– Un meurtre. Tu es sûre ?)

– Sé Antwane, le kuizinyé la di amwin sa talèrla. I prétan sé le kordonyé la tue son fanm kout kouto. Sé le faktèr la rakont ali sa se matin.

(– C'est Antwane, le cuisinier qui me l'a dit tout à l'heure. Il paraît que c'est le cordonnier qui a poignardé sa femme. C'est le facteur qui lui a raconté ça ce matin.)

Un meurtre. Sara n'arrive pas à y croire. Elle essaie d'avoir d'autres éléments, mais Floriane n'en sait pas beaucoup plus. Un meurtre... à Térin Éliisa.

L'horloge de l'École Supérieure affiche dix-sept heures dix. Sara, Jipsi et Kény sortent ensemble de l'enceinte scolaire. Ils ont tous les trois un porte documents en cuir à la main. Celui de Sara est le plus volumineux. La jeune femme tourne un instant la tête en direction du forum. Kody, un djembé sous le bras gauche, regarde en direction du portail. Il lui fait un signe de la main. Plusieurs dizaines d'étudiants viendront bientôt le rejoindre pour le kabar du vendredi.

Le chariot de Franswa, le père de Kény, attend devant l'École Supérieure. Récupérateur de verre et de métaux dans la Zone 2, sa patente l'autorise aussi à transporter des passagers. En les voyant arriver, il note dans l'un de ses cahiers la date, les identifiants des personnes transportées, le trajet. Depuis, il connaît ceux de Sara et de Jipsi par cœur. Il ajoute en face le coût du transport. Le même pour les deux. Vingt centimes. Il note aussi l'identifiant de son fils, et dans la colonne montant, en majuscule F et G. F pour « famiy ». G pour « gratwi ».

Korali est dans la cour, levant bien haut son arrosoir en alu pour atteindre une plaque de fanjan accrochée au tronc du manguier. Elle arrose ses pluies d'or. Voyant l'attelage de Franswa arriver devant la forge, elle pose l'arrosoir et va à la rencontre de sa fille. Sara a déjà payé la course. Elle descend du chariot. Elle ouvre le portail, fait la bise à sa mère. Korali serre sa fille tendrement dans ses bras.

– Moman, lé vré sak bann na i rakont ?

(– Maman, c'est vrai ce qu'on raconte?)

– Ou lé déjà o kouran alor. Wi, Natan la tue son fanm...

(– Tu es déjà au courant. Oui, Natan a tué sa femme...)

Pendant qu'elles rentrent dans la case, sa mère lui donne quelques explications, en parlant évidemment du rôle de son frère dans cette affaire.

Kilyan vient de faire sa toilette. Il abandonne ses savates mouillées sur le goni, avant de rentrer dans la salle à manger. Il ne porte qu'un short bleu en coton. Sa mère passe près de lui, allant vers la cuisine pour préparer du thé. Sara reste immobile. Ses yeux se fixent un instant sur le bandage blanc qui entoure le ventre de son frère. Kilyan s'avance vers elle. Elle se met sur la pointe des pieds. Il fléchit légèrement les jambes, le temps de lui faire la bise.

– Inkièt pa. De trwa jour i géri sa.

(– Ne te fais pas de soucis. Ça devrait guérir en quelques jours.)

Après avoir fait la bise à sa fille, Romin dit quelques banalités. Profitant qu'il fait encore jour, il se décide à aller repiquer quelques plants de tomates. Même s'il ne reste plus beaucoup de place dans les quatre mètres carrés réglementaires.

Pendant que Korali prépare le thé et que Toma prend sa douche, Kilyan commence à raconter en détails à sa sœur ce qu'il a vécu la veille. Une journée qu'il n'est pas près d'oublier.

## 5 / L'office du samedi

Il y a trois rangées de vingt bancs en bois dans l'église. Chaque siège peut accueillir une dizaine de personnes. Des bancs sobres, mais néanmoins ergonomiques. Ils sont recouverts de plusieurs couches de vernis à base d'huile de lin. Avec le temps, le cryptoméria a pris une jolie couleur dorée. L'église est pleine. Tout Térin Élixa est là. Mais ce samedi a quelque chose de particulier. Beaucoup de personnes des villages alentours ont fait le déplacement pour venir prier ici.

Au dessus des fidèles rassemblés pour glorifier Dieu, une voûte en berceau. Devant eux, un escalier de trois marches fait toute la largeur du bâtiment, délimitant un hémicycle surélevé où trône l'autel. De chaque côté de la table consacrée, on a disposé trois chaises, régulièrement espacées. Complètement à gauche, la septième chaise est en bois sculpté, munie d'accoudoirs. Elle est pratiquement accolée au mur de l'abside. La nappe jaune ne laisse apparaître que les piliers de basalte gris clair de l'autel.

Derrière, au centre du mur circulaire, une alliance. Le symbole de la foi des mortels, de leur confiance en l'Éternel. L'anneau fait trois mètres de diamètre. Un cercle plat, de bel épaisseur, en bronze. À l'intérieur, deux arcs de cercle, plus fins, plus lisses et plus clairs, forment de manière épurée un poisson stylisé. La tête pointant vers la droite.

À gauche, au bas des escaliers, la porte en bois qui donne sur la sacristie est ouverte. À deux ou trois mètres, un piano, une batterie, et posé sur une jolie petite table, un violon.

Celles et ceux qui ont moins de seize ans sont assis aux premiers rangs. Les adultes se mettent derrière. La plupart des fidèles restent silencieux. Ceux qui s'autorisent à parler le font bien sûr à voix basse. Et le plus souvent, ils n'échangent que quelques paroles. Le moindre bruit résonne, du raclement de gorge au bruit des semelles sur le carrelage. Certains, les yeux fermés, la tête baissée, adressent en silence leurs prières aux Shenti ou directement à Dieu. Les fidèles ont tous une alliance qui pend à leur cou. Sur la bande circulaire du symbole religieux, douze points en relief sont régulièrement espacés. Les lèvres qui bougent, puis qui s'arrêtent un bref instant. La seconde d'après, l'index droit passe au point suivant. Et le fidèle recommence la même prière

codifiée.

La liste des villageois qui célèbrent la messe du samedi est établie début janvier. Et ceci pour les soixante sizaines de l'année. Seuls les anciens, les personnes de plus de cinquante ans, peuvent célébrer l'office. La liste est affichée près du bénitier. Aujourd'hui, l'honneur d'officier revient à Manon, une TM affectée aux champs.

Dehors, quelques moineaux piaillent. Au fond de l'église, une femme habillée d'une robe bleu indigo berce un bébé qui commence à pleurer. Elle l'emmène à l'extérieur, pour lui donner le sein.

Une petite fille de six ou sept ans, habillée d'une robe jaune, assise au premier rang se lève. Elle regarde en direction d'une gramoune, qui vient de l'interpeller. La femme âgée lui fait un signe de la main, lui désignant l'autel. La fillette se dirige vers le micro.

– Bienvenue dans la maison du Seigneur. Que la paix,... que le silence emplisse les cœurs.

– Amen, répondent les fidèles en chœur.

Elle retourne s'asseoir.

Venant de la sacristie, la prêtresse d'un jour arrive habillée d'une soutane jaune, en marchant relativement lentement. Trois garçons et trois filles de neuf ou dix ans la suivent, les bras croisés, la tête baissée. Leur soutanelle jaune va jusqu'aux genoux, ne laissant apparaître que le bas de la tunique rouge qu'ils portent en dessous. Manon tient dans la main droite un sceptre, en haut duquel se trouve une alliance en plaqué or d'une trentaine de centimètres de diamètre. Elle s'arrête à quelques mètres de l'autel, penche la tête, regarde vers le sol et plante le sceptre dans le trou aménagé à cet effet. Au même moment, de manière fluide et disciplinée, les filles se séparent des garçons. Les enfants se positionnent de part et d'autre de table consacrée, debout devant les chaises, la tête baissée. En marchant toujours lentement, la prêtresse avance vers l'autel.

Ceux qui étaient encore assis se lèvent. Sur fond de silence quelques craquements de banc, quelques toussotements.

Le cercle est à la fois sombre et brillant. L'alliance en bois de fer qui pend au cou de Manon ressort sur le jaune de sa soutane. La prêtresse regarde un instant l'assemblée. Puis elle baisse la tête, en tendant les mains, les paumes vers le ciel. Les fidèles font de même. Ils restent ainsi pendant quelques secondes. Manon, d'un geste lent, positionne ses mains les doigts bien écartés sur l'alliance au niveau de son plexus solaire. Dans la même position que la

prêtresse, les fidèles attendent un bref instant qu'elle dise les paroles consacrées.

- Gloire à Dieu... au plus haut des cieux.
- Et paix sur la Terre aux hommes qu'Il aime.

Ensemble ils relèvent la tête.

– Mes frères, mes sœurs, en ce deuxième samedi après la fête des chandelles, nous allons prier. Prier pour que la lumière de la sagesse garde chacun des membres de notre communauté éloigné des turpitudes de la violence.

Tous en chœur, les fidèles reprennent les derniers mots de la prêtresse. Les enfants les plus jeunes, ceux qui ne maîtrisent pas encore la langue liturgique, restent silencieux.

– Prier pour que la lumière de la sagesse garde chacun des membres de notre communauté éloigné des turpitudes de la violence.

– Mais comme chaque samedi, commençons tout d'abord par remercier le Seigneur. Merci Seigneur...

– Merci Seigneur pour avoir mis les hommes sous la domination sévère mais toujours bienveillante des Shenti.

– Merci Seigneur..., répète Manon.

– Merci Seigneur d'avoir épargné Mascar du Déluge de Feu. Un deuxième déluge, voulu par l'Homme et non par Dieu.

– Merci Seigneur...

– Merci Seigneur pour cette île fertile, le soleil et la pluie, le pain et le riz.

– Merci Seigneur...

– Merci Seigneur pour la sagesse soufflée aux hommes par les Shenti.

Il y a un instant de silence. Un instant de recueillement.

– Il y a un temps pour tout, reprend Manon. Un temps pour chercher...

– Un temps pour chercher et un temps pour comprendre, ajoutent d'une même voix les fidèles.

– Il faut se souvenir pour comprendre, dit la prêtresse. Il faut se souvenir que dans les Temps Anciens l'Homme s'est détourné de la face de Dieu. Par vanité. Oui mes sœurs, mes frères, par vanité. Il est écrit... qu'un esprit séduit par les apparences se détourne de la lumière... de la sagesse. Notre vie terrestre est remplie d'apparences. Les apparences sont partout. Que les parents aiment leurs enfants, qu'ils se soucient de leur avenir... quoi de plus naturel ? Pourtant... n'est-ce pas cet amour qui poussait jadis les mortels à vivre pour accumuler des richesses afin de les transmettre à leur

descendance ? Et cela, au détriment de la communauté... engendrant la misère, les famines, les guerres. L'amour pour ses enfants est un sentiment noble, mais l'amour des siens en excès n'est qu'une forme d'égoïsme. Et l'égoïsme ferme nos cœurs au véritable amour. L'amour pour son prochain... la caritas.

– L'amour pour son prochain... l'amour divin.

– Puisqu'il faut se souvenir pour comprendre, continue la prêtresse en mettant son index droit sur sa tempe, souvenons-nous des Temps Anciens. Oui... Souvenons-nous des Temps Anciens, de celles et ceux qui mouraient de faim.

– De celles et ceux qui mouraient de faim pendant que d'autres jetaient le pain.

– Souvenons-nous des guerres.

– Souvenons-nous des guerres, des frères qui tuaient leurs frères.

– Souvenons-nous du Kali Yuga, de l'âge de fer.

– Souvenons-nous de l'âge de fer, des siècles sans lumière, du règne de Lucifer.

– Par sa vanité, par sa volonté de dominer ses semblables, ses frères, ses sœurs, L'Homme a institué l'enfer sur Terre. Et comme la vanité de l'Homme n'a d'égal que son imagination, il a créé de quoi détruire une grande partie de la Création. Et l'Homme a été déchu, ajoute-t-elle en détachant son index de sa tempe et en laissant tomber lourdement le bras droit. Nous... avons été déchu.

– Nous avons été déchu. Cela est juste et bon, disent les fidèles en pressant le poing droit sur l'alliance.

– Oui... cela est juste et bon. Les Shenti possèdent la Terre. Ils possèdent la terre de Mascar et ce que produit la terre de Mascar.

– Fruits de la terre et du travail des hommes.

– Et en attendant que la Terre soit à nouveau fertile, en attendant que la mer soit à nouveau remplie de poissons, tous les jours que Dieu fait rappelons à notre esprit l'ordre établi...

– Pour des siècles et des siècles.

– Tout comme le roseau...

– Tout comme roseau plie sous le vent, l'Homme doit plier sous la puissance des Shenti.

– Tout comme l'enfant...

– Tout comme l'enfant doit obéir à ses parents, l'Homme doit obéir aux

Shenti.

– Tout comme la nuit...

– Tout comme la nuit ne dure pas éternellement, la tutelle de l'Homme ne pourra durer qu'un temps.

– Car il y a un temps pour tout. Un temps pour s'égarer et un temps pour se racheter.

D'un geste fluide et aérien, la prêtresse baisse la main droite, la paume vers le sol. Dans cette parenthèse de silence, on entend mieux les piaillements de quelques moineaux qui se sont invités aux portes de l'église. Les sifflements aigus résonnent, pendant que les bancs grincent, que les fidèles s'asseyent. De part et d'autre de l'autel, les trois filles et les trois garçons en font autant.

– Mes sœurs, mes frères, enchaîne Manon, ce jeudi a été un jeudi noir pour Térin Éliisa. Le sang a été versé. Une de nos sœurs a été tuée. Il n'est pas nécessaire d'accabler le coupable. La justice des hommes, dictée par les Shenti, n'est que le reflet de la justice de Dieu. Il est écrit : « Tu ne commettras pas de meurtre. » Natan 6-056 a tué. Il sera renvoyé à Dieu pour être jugé. En attendant, en nous rappelant que Dieu est Amour, prions pour le repos de notre sœur Julia...

Un peu plus tard, Manon lit un extrait du Premier Testament, le chapitre quatre, l'histoire de Caïn et Abel. Quand on fait référence aux Premier ou au Second Testament, celui ou celle qui officie doit au préalable lire un petit texte. Quelques lignes qui précisent que les hommes des Temps Anciens avaient mal retranscrit les écritures. Non seulement les traducteurs avaient mal interprété certains passages, mais d'autres avaient été sciemment falsifiés. À l'avantage des puissants, à l'avantage des Grandes Familles. Heureusement les Shenti, descendus sur Terre après le Déluge de Feu, descendus sur Terre par la volonté de Dieu, ont rétabli la vérité.

Évidemment le prêche est sur la violence. Il est fait en Mascar. Il est relativement long comparé à d'habitude. La prêtresse ratisse large en parlant de tout ce qui peut engendrer la violence physique. Les situations, mais aussi et surtout ce qui se passe dans la tête de celui ou celle qui se laisse déborder par sa colère.

La conclusion, qui doit aussi servir de transition pour arriver à la partie chantée de la messe, n'est pas difficile à faire. La prêtresse s'exprime en langue liturgique.

– La violence est destructrice pour notre société. La violence de Natan a

causé l'irréparable. Julia est morte. Nous avons de la peine... mais... si nous n'y prenons garde notre peine risque de nous aveugler. Chaque jour nous devons réapprendre à voir au delà des apparences, au delà de nos souffrances... les merveilles de ce monde. Chantons, mes frères, mes sœurs. Chantons le monde bien ordonné. Chantons la beauté du monde.

L'invitation à voir au delà des apparences et à chanter la beauté du monde revient chaque samedi. Et comme chaque samedi, dans le silence, le prêtre ou la prêtresse d'un jour quitte l'autel pour aller s'asseoir sur l'un des bancs se trouvant juste derrière les enfants. Simultanément trois adolescents vont se mettre devant les instruments de musique. De part et d'autre de l'autel, les six enfants pré-pubères rompent le silence. En Mascar, ils entonnent le premier couplet du premier hymne. Shemin la limyèr.

Plus tard, Manon revient vers l'autel, pendant que les enfants de chœur vont prendre dans la sacristie plusieurs petits paniers en bambou remplis d'hosties jaunes. Du pain au curcuma. La prêtresse bénit le pain, représentant la nourriture spirituelle pouvant amener l'homme à un peu plus de sagesse et d'humilité.

- Prenez et mangez-en tous. Que chacun le fasse pour renforcer sa foi.
- Seigneur, aide-moi à percevoir ma vanité. Seigneur aide-nous à entrevoir l'Unité.

Le mari de Manon est venu la rejoindre devant l'autel. Deux anciens en font autant. Ils prennent chacun dans la main gauche un petit panier. Pendant ce temps, les fidèles ont commencé à former quatre files bien ordonnées.

Prenant le disque jaune de la main droite, entre le pouce et l'index, le fidèle s'éloigne et se met en face de l'autel. Il s'agenouille, positionne pendant deux ou trois secondes l'hostie au centre de l'alliance qu'il porte autour du cou. Puis il lève la tête pour regarder l'alliance accrochée au fond de l'église. Enfin il baisse la tête, en fermant les yeux. « L'Homme est victime de sa propre vanité. Les Shenti nous guident vers plus d'humilité. » Ce n'est qu'après avoir dit ces paroles à voix basse qu'il porte le pain sacré à sa bouche.

Au fronton de l'église, les aiguilles de l'horloge indiquent huit heures dix. La messe a duré un peu plus que d'habitude. Les fidèles sortent de la maison de Dieu. Certains, qui n'habitent pas trop loin, s'éloignent déjà, rentrant momentanément chez eux. Falèn se dépêche d'aller ouvrir pour servir les

clients. Les autres, par petits groupes, discutent sur le parvis de l'église ou aux alentours. Une quinzaine de villageois, essentiellement des anciens, sont restés à l'intérieur. Le temps de rendre un dernier hommage à Julia, avant qu'elle ne soit transportée dans un bâtiment situé derrière l'église, pour y être incinérée.

## 6 / Décapitation

Il est neuf heures et demi. Dans l'allée menant à l'église les flamboyants couvrent de leur ombre les dalles de basalte, le gazon du jardin, les roses amères. Les feuilles, les fleurs se balancent au gré de la brise. Les moineaux volent d'arbre en arbre. On peut entendre, par intermittence, le roucoulement d'une tourterelle striée. Le soleil réchauffe la terre, extirpant du sol humide des fantômes vaporeux qui montent grossir les nuages accrochés à la voûte céleste.

Entourée de badamiers et de benjoints centenaires, une large esplanade jouxte l'église. Elle sert surtout pour les kermesses, la fête des Lumières en juin et bien sûr pour les fêtes des jours sans nom en fin d'année. Au fond, en haut d'un mât en aluminium de six mètres, trône l'étendard de Mascar. Un drapeau blanc ayant en son centre un disque jaune. Une dizaine de TM ont été réquisitionnés pour les préparatifs. Ils ont mis moins d'une heure pour monter la tribune et la guillotine.

Une trentaine de solides barrières métalliques bordent le petit chemin pavé qui longe le parvis de l'église. D'autres délimitent la zone dans laquelle doivent se trouver les spectateurs. D'un côté la foule. De l'autre la guillotine. L'imposante machine repose sur une estrade de plus d'un mètre de haut. Derrière les barrières, une vingtaine de Gardes sont alignés, régulièrement espacés, immobiles, les jambes légèrement écartées, le torse droit, la tête haute. Le pantalon noir et la veste indigo parfaitement repassés. La crosse du fusil près du pied droit, le canon pointant vers le ciel, ils font face à la foule.

Il y a tellement de monde sur l'esplanade que l'on se met où l'on peut. En plus des habitants de Térin Élisa, on compte plusieurs centaines de personnes qui sont venues des autres villages de la Zone 2. Ils ont fait le déplacement de leur propre chef. Certains ne voulaient pas manquer l'occasion de voir à quoi ressemble le Commandeur de Zone. D'autres ont été simplement attirés par le spectacle macabre. Près de deux milles personnes au total. Et il en arrive encore.

Seules sept personnes du village ont été autorisées à ne pas assister à l'exécution. Les deux enfants du condamné à mort, l'Inspectrice qui les surveille, les deux Gardes restés au Poste et deux personnes âgées atteintes

d'alzaïm. Bien entendu leurs identifiants et les raisons de leur absence ont été inscrits sur les registres.

Comme le stipule une affiche collée sur chaque barrière, les enfants âgés de huit à seize ans doivent obligatoirement se placer devant, aux premiers rangs. Les plus jeunes ont le choix.

Kristèl est habillée d'un petite robe jaune qui lui arrive aux genoux. Debout près de la barrière, elle se retourne de temps à autre pour regarder en direction de sa mère qui se trouve à cinq ou six mètres. Lizmé est avec Korali, Sara et deux autres femmes. Elles parlent bien sûr de la mise à mort de Natan. Une chose horrible, mais nécessaire.

Aux quatre coins de l'esplanade on a installé un fût en aluminium. Presque simultanément, un Garde monte sur chaque fût, tenant dans la main droite une petite cloche argentée. Le Centurion Loran est là depuis plus d'un quart d'heure. Il a parlé à un premier Décurion, puis à un second. Dans la foule, une femme en robe bleu indigo berce un nourrisson. Elle est priée par un Garde de se mettre à bonne distance de la tribune. Rien ne doit importuner le Commandeur de Zone au moment où il prendra la parole, pas même les pleurs d'un enfant. Pendant ce temps, le Centurion a monté les quelques marches de la tribune. Il balaie du regard l'esplanade à plusieurs reprises, afin de vérifier que tout est en ordre. Puis il redescend.

Un peu avant dix heures, tiré par deux chevaux un chariot bâché avance dans la ruelle pavée, derrière l'église. Il est suivi par deux Gardes à cheval. L'attelage s'arrête à quelques mètres de la guillotine. Les deux Gardes descendent de leurs montures. L'un d'eux relève un morceau de la bâche. Il installe un marchepied en alu pour faire descendre le condamné.

Natan est habillé en rouge, pantalon et chemise à manches courtes. Il a sur la tête une cagoule noire. Les mains attachés dans le dos, la tête baissée. Dans la foule, il n'y a aucun cri, aucune insulte.

La cloche de l'église retentit. Il est dix heures. Une berline noire tirée par deux chevaux blancs arrive à son tour. L'attelage s'arrête. Le Général Franck descend. Il porte un costume col mao blanc. Les deux Gardes qui l'attendent sont au garde-à-vous. Ils saluent le Général, en baissant la tête et en mettant le poing sur le cœur. À l'ombre d'un badamier, il foule à présent de ses chaussures blanches le tapis rouge qui va de la ruelle à la tribune. Au bas des marches, le Centurion Loran et un Décurion le saluent. Le Général Franck monte les escaliers, suivi du Centurion. Le tintement des cloches aux quatre coins de l'esplanade ne dure qu'une poignée de secondes. Dans le paillement

incessant des moineaux, un silence de plomb règne au sein de l'assemblée. Tous les regards sont tournés vers la tribune.

Le Commandeur de Zone est debout. Il regarde vers la foule. Le Centurion se tient à sa gauche, les yeux baissés. La guillotine est à leur droite. Le Commandeur prend la parole. Il parle d'une voix forte, charismatique.

– Le sixième commandement dit : « Tu ne commettras pas de meurtre. » Natan, numéroté 6-01-10-80-056, habitant de Térin Élixa, affecté à un poste de cordonnier, a été accusé de meurtre. L'accusé a été reconnu coupable. Conformément au Code, recueil des ordonnances et des édits, reflet de la Sagesse des Shenti, Natan 6-056 a été condamné à mort. Moi, Général Frank, Commandeur de la Zone 2, j'ordonne qu'on procède à son exécution séance tenante.

Le Centurion relève les yeux. Le Général et lui regardent la foule. Les yeux des villageois se tournent vers la guillotine. Les deux montants en tamarin des Hauts font près de quatre mètres. Le couperet, en forme de trapèze, est déjà au sommet des montants. La lourde lame bien aiguisée étincelle au soleil. La brise légère continue de faire danser les feuilles et les fleurs. Portés par des adultes, de jeunes enfants sont en hauteur. Eux aussi veulent voir. Devant, les enfants plus âgés regardent tous en direction de la terrible machine de bois et d'acier. Quelques-uns se retournent et chuchotent des questions aux adultes sur ce qui va se dérouler sous leurs yeux, dans les secondes qui vont suivre.

Un des Gardes retire au condamné sa cagoule. L'homme chauve tourne la tête et regarde un bref instant en direction de la foule. Des yeux blancs. Des yeux vides. À deux, ils le placent rapidement sur la planche verticale. Les entraves métalliques au niveau des poignets, des coudes, des genoux et des chevilles sont fermées en un rien de temps. La planche bascule à l'horizontal. Le cou du cordonnier se retrouve sur une planche percée d'un demi-cercle. L'autre planche de la lunette est basculée immédiatement. Pendant un court instant le condamné émet des sons inarticulés. Il se débat un peu. Vainement. L'un des Gardes recule promptement de deux pas. L'autre actionne un mécanisme. La lourde lame plonge à grande vitesse. Un bruit sec. Une coupe nette. La tête tombe dans un baquet en aluminium rempli de sciure de bois. Le bourreau d'un jour se penche. Il prend la tête, et les bras tendus, il la lève pour bien la montrer à la foule. Le sang dégouline. Le Garde reste dans cette position de longues secondes. La plupart des enfants, mais aussi certains adultes, détournent les yeux. Certains avaient déjà baissé la tête depuis un

bon moment.

Pendant ce temps, le corps décapité a été roulé dans un drap blanc et mis dans une grande caisse en cryptoméria. Le Garde fait quelques pas. Il dépose la tête aux pieds du mort. Le Général Frank descend déjà de la tribune, suivi du Centurion Loran. Pendant que le Commandeur de Zone s'éloigne sur le tapis rouge, deux Gardes referment le cercueil.

La foule se disperse. On entend quelques commentaires. Les causes du drame. La lyssa. Le malheureux sort des deux orphelins. La nécessaire sévérité de loi.

Quatre Gardes soulèvent le cercueil pour le transporter vers le bâtiment où se trouve l'incinérateur.

On a commencé à démonter la sinistre machine. Sur le parvis de l'église, à l'ombre d'un flamboyant, quatre enfants regardent les hommes travailler. Bientôt, sortant de sa poche un petit sac en cuir, l'un d'eux propose à ses camarades de jouer aux billes. Le jeune garçon s'éloigne de quelques mètres, pour chercher une roche friable. Il revient vers les autres. Il se penche et il trace sur le basalte gris un triangle. Il avance de quelques mètres, se penche de nouveau. Le dos courbé, appuyant bien sur la roche, il trace la limite. Un trait de plus d'un mètre. L'enfant se redresse avant de jeter la pierre.

Pendant que les TM continuent à démonter la guillotine, les enfants entament une partie de triangle.

## 7 / L'enclave

Sara est aux portes de la conscience. Plus tout à fait endormie, pas totalement réveillée. Elle bouge le bras gauche. Une sensation étrange. Comme si sa main venait d'effleurer un tissu soyeux. Un contact... agréable. Rien à voir avec la rêche réalité de son pyjama en coton. Son esprit lui joue sûrement un tour. Elle inspire longuement... profondément. Puis elle soupire. Le réveil, qui est dans la chambre de ses parents, ne va pas tarder à sonner.

Tous les lundis Sara se réveille à six heures. Ce matin-là, elle n'entend aucun des bruits habituels. Ni le chant des coqs. Ni le bruit des sabots sur la route pavée. Ni sa mère préparant le café. Il est sûrement plus tôt qu'elle ne le croyait. Oui, elle peut se rendormir pense-t-elle. Une pensée fugace. Exquise. Dormir. Elle a peut-être encore le temps de plonger dans un rêve...

Une petite démangeaison à l'épaule gauche. Le bras droit qui bouge, par une sorte d'automatisme. La main qui se pose sur l'endroit où ça démange. Quatre doigts qui grattent... le tissu soyeux. Sara se sent maintenant allongée sur un matelas ferme et confortable. Des sensations bien réelles. La conclusion s'impose à son esprit. Elle n'est pas dans son lit.

Son cœur s'accélère. Immédiatement Sara ouvre les yeux. Une lampe de chevet, posé sur un petit meuble noir, éclaire la pièce d'une lumière bleutée.

Elle enlève brusquement la couverture qui recouvre son corps. D'un bond elle se lève. Sara porte un déshabillé à manches longues, couleur crème. Ses pieds se posent sur un tapis épais, très doux. Et la chambre baigne dans une clarté nouvelle. Sara lève les yeux. Trois disques de verre, plus larges que des assiettes, régulièrement espacés, sont incrustés au plafond. La douce lumière orangée gagne rapidement en intensité. La lampe de chevet s'éteint.

La pièce est immense. Un plafond blanc. Des murs gris clair, un sol gris foncé. De grands rideaux beiges. Des meubles noirs. Pendant qu'elle regarde autour d'elle, hébétée, sa main droite palpe le tissu de la manche gauche, entre le pouce et l'index. Elle jette un bref coup d'œil à la paire de pantoufles gris-rose posée là, à ses pieds, sur le grand tapis gris, avant de considérer la pièce plus en détail.

L'armoire est munie d'un grand miroir central. Elle peut se voir de la tête

aux pieds. Les grandes portes, noires et lisses, reflètent les objets de la pièce. Le lit pour deux et son matelas de bel épaisseur. Une commode étrange qui n'a pas de pieds. Elle est fixée au mur, à trente ou quarante centimètres du sol. Les tiroirs ont des poignées rectangulaires argentées. Les trois tableaux accrochés aux murs représentent, plus grand que nature, des fleurs. Une orchidée, une fleur de frangipanier, une pensée.

Où est-elle ? Qui l'a emmenée ici ? Et pourquoi ? Même dans les plus grands magasins de Bélèr, elle n'a jamais vu de meubles aussi beaux. Sara a l'amère certitude de ne plus se trouver dans la Zone 2.

La jeune femme marche maintenant pieds nus sur le tapis gris, qui est plus grand que le lit. Elle s'avance vers les rideaux. Elle tire sur le tissu épais, découvrant deux grands rectangles de verre dans des cadres d'aluminium. Derrière, des bandes grises horizontales forment un store qui l'empêche de voir de l'autre côté.

Elle considère maintenant l'un des murs de la chambre. Trois grands rectangles verticaux gris foncés se détachent sur la couleur gris clair. Un mètre sur deux. Sara, passant près du premier, le regarde brièvement en fronçant les sourcils. Elle fait deux ou trois mètres et arrive à hauteur des deux autres. Elle s'arrête. Elle touche l'un des rectangles. Ses doigts ne rencontrent aucune résistance. Ses phalanges disparaissent dans le mur. Stupéfaite, les yeux écarquillés, d'un geste brusque elle retire sa main. Elle inspecte ses doigts, la paume, puis le revers. Elle est intriguée, mais au bout de quelques secondes elle décide de recommencer. D'abord la main, puis l'avant-bras. Et elle passe la tête. Comprenant qu'il s'agit d'une sorte de porte, elle avance pour passer au travers.

La pièce rectangulaire fait bien trois mètres de large. À droite, deux lavabos blancs semi-circulaires sont posés sur un meuble noir. Au fond, deux vitres servent de portes au bac à douche, blanc lui aussi. Le pommeau de douche et les robinets argentés brillent de propreté. La baignoire est tellement large qu'on pourrait aisément y tenir à deux.

Sara traverse le rectangle gris foncé dans l'autre sens. Elle fait quelques pas, jusqu'à trouver à sa droite un petit couloir donnant sur une porte en bois vernis. La peur qu'elle ne soit fermée à clé. Elle saisit la poignée noire en métal, appuie. Soulagée. Elle ouvre, sort et se retrouve dans un couloir plus large, qui baigne dans une lumière diffuse. La porte d'en face est entr'ouverte. À l'autre bout du couloir, à sa gauche, elle voit un homme. Il vient vers elle d'un pas relativement rapide. Il porte des mocassins noirs, un

pantalon bleu indigo et une chemise col mao grise. Un étui pend à sa hanche droite. Le regard de Sara se porte un instant sur la crosse du pistolet. Cet homme est armé... mais il ne porte pas la tenue réglementaire des Gardes.

– Bonjour, dit-il.

– Bonjour, répond poliment Sara en fronçant les sourcils.

L'inconnu s'arrête à plus d'un mètre. Il lui sourit.

– Byinvenu. Sé mwin ki sa fèr vizit aou le laboratwar Flerimon. Suiv amwin. Si ou ve byin.

(– Bienvenue. C'est moi qui vais te faire visiter le laboratoire de Flerimon. Suis-moi. Si tu veux bien.)

Sara i demann ali – Ki ou lé ou ?

(– Qui êtes-vous ?, lui demande Sara.)

– Mi apèl Aksèl. É daprè bann zinformasion mwin néna, aou ou apèl Sara.

(– Je m'appelle Aksèl. Et d'après les informations que j'ai, toi tu t'appelles Sara.)

Il fait demi-tour et d'un geste de la main droite invite Sara à lui emboîter le pas. Elle décide de le suivre, en se posant mille questions. Que peut-elle faire d'autre ? Elle lève un instant les yeux, pour regarder l'un des deux rectangles fluorescents qui éclairent le couloir. Tout en continuant à marcher, Aksèl tourne la tête vers elle, présente ses mains ouvertes, tournées vers les ciel.

– Ou lé méfiant. Mi konpran aou. Ou lé dan in andrwa ou koné pa, avèk in monn ou koné pa. Mé...

(– Tu es méfiante. Je te comprends. Tu es dans un endroit inconnu, avec un inconnu. Mais...)

Il sourit de plus bel. Quelque chose qui ressemble à de l'empathie transparaît dans sa voix.

Sara i koup ali la parol, i demann – Ousa nou lé ?

(– Où sommes-nous ?, l'interrompt sèchement Sara.)

Il y a deux autres portes de part et d'autre du couloir. Elles sont fermées. Ils arrivent dans une salle relativement spacieuse. Une grande table en bois. Huit chaises. Les yeux de Sara se posent brièvement sur les fauteuils marron, la petite table basse surmontée d'une vitre et enfin sur le grand rectangle noir fixé au mur. Aksèl désigne de la main droite la large baie vitrée, à travers laquelle entre la lumière d'une belle matinée ensoleillée.

– Nou na inn bèl vu... Non ? Ou wa... nou lé lwin bann Zone abité.

(– On a une belle vue... N'est-ce pas ? Tu vois... nous sommes loin des Zones habitées.)

Une boule dans la gorge, des larmes aux yeux, s'appuyant sur le dossier du canapé, Sara reste figée. Une grande piscine, une clôture et au delà... des buissons épineux qui font plusieurs mètres de haut. Ils couvrent le moindre espace de terrain. Quelques arbres, ici et là. Ce qui s'étale devant ses yeux ne peut être qu'une Zone Sauvage. Au loin, à plusieurs kilomètres, elle voit la mer.

Elle n'a jamais entendu parler d'un laboratoire isolé. Ce bâtiment, se dit Sara, est vraisemblablement une installation secrète.

– Poukwé... ?

(– Pourquoi... ?)

Les mots lui manquent. Une larme perle sur sa joue droite.

– Poukwé ou lé isi ? Pou travay. Ki la désid anvoy aou isi ? Le Konsèy dé Saj.

(– Pourquoi tu es ici ? Pour travailler. Qui a décidé de t'envoyer ici ? Le Conseil des Sages.)

Sara se reprend. D'un revers de main elle essuie son visage. Aksèl lui propose de s'asseoir, puis il se saisit de la petite boîte noire rectangulaire, qui se trouve sur la table de salon. Comme par magie le rectangle noir s'anime. Une dizaine de cavaliers qui galopent. Un nuage de poussière. Un paysage désertique, comme Sara n'en a jamais vu. La magie des Shenti. C'est l'idée qui lui traverse l'esprit.

Aksèl i souri, i di aèl – Sa sé in lékran.

(– Ça c'est un écran, lui dit Aksèl en souriant.)

Sara i répèt le mo – In lékran.

(– Un écran, répète Sara.)

– Suiv amwin. Na in not nafèr i fo mi mont aou.

(– Suis-moi. Il y a autre chose que je dois te montrer.)

Sortant du bâtiment, ils se retrouvent dans petite allée. Avançant sur les carreaux gris, Sara regarde autour d'elle. Le gazon est bien vert, parsemé de massifs fleuris. Quelques arbustes. La cour est immense et entretenue de façon impeccable. Des yeux, Sara suit l'autre allée, parallèle à celle où ils marchent. Elle s'arrête et tourne la tête. Elle voit une autre maison quasiment identique à celle où elle a dormi. Un bâtiment plus petit, de plain pied lui

aussi, se trouve juste à côté.

Aksèl i di aèl – Sa sé la sal de sport.

(– Ça c'est la salle de sport, lui dit Aksèl.)

À une trentaine de mètres devant eux le terrain est parfaitement plat, recouvert de larges dalles de basalte. Un espace aussi grand que l'esplanade de l'église pense Sara. Au bout de cette plate-forme, un bâtiment sur deux niveaux. Elle ne voit que sa façade blanche, avec ses vitres rectangulaires. Une porte centrale. Trois fenêtres de part et d'autre. L'étage est la copie conforme du rez-de-chaussée. Les mêmes dimensions. La même disposition.

Aksèl a suivi son regard.

– Sa sé le laboratwar. Talèr m'a fé vizit aou.

(– Ça c'est le laboratoire. Je te ferai visiter tout à l'heure.)

À droite de la plate-forme, se trouve un grand hangar en tôles ondulées. La porte coulissante est fermée. À gauche, une écurie. À travers une des petites fenêtres en bois, la tête d'un cheval marron qui dépasse. Un hennissement... et une tête blanche apparaît. Aksèl ralentit le pas. Sara fait de même. La jeune femme regarde à gauche, puis à droite, cherchant désespérément ce que veut lui montrer son hôte. Aksèl n'a rien raté de son comportement. Ils s'arrêtent. Il lève le bras droit, l'index désignant le ciel. Sara lève la tête.

D'abord... la jeune femme ne voit rien. Puis, au bout de quelques secondes... elle finit par apercevoir une masse brumeuse. À sa grande stupéfaction, quelque chose de solide semble flotter dans les airs. Les contours de l'objet deviennent plus nets. Sara prend conscience de sa taille réelle. Elle regarde un bref instant en direction d'Aksèl. Si elle avait été seule, elle aurait sûrement pris la fuite. Cette chose doit faire au moins quinze mètres de long. Comme un oiseau, l'objet a des ailes. Mais elles restent immobiles. Comme suspendu à un câble invisible, il se pose dans un bruit sourd devant eux, à une vingtaine de mètres.

Sara i demann Aksèl – Bann Shenti ?

(– Les Shenti ?, demande Sara.)

Aksèl i di – Non. Jamé. Se jus de droïd i vyin fé la livrézon pou la sizèn. Bann Shenti...

(– Non. Pas du tout, répond Aksèl. Ce sont seulement deux droïdes qui viennent faire la livraison pour la sizaine. Les Shenti...)

Il balance la tête de droite à gauche en rigolant.

Sara i demann ali – Sé kwé in droïd ?

(– C’est quoi un droïde ?, lui demande Sara.)

– In robo... inn mashine i resanm in monn. I di in androïd ou in droïd.

(– Un robot... une machine qui ressemble à un humain. On dit un androïde ou un droïde.)

– É la mashine i vol, koman i apèl ?

(– Et la machine volante, comment ça s’appelle ?)

– Inn navèt... ou in véso.

(– Une navette... ou un vaisseau.)

La navette, dont l’avant pointe vers l’écurie, a une couleur vraiment étrange. Un entrelacement scintillant de bleu et de violet. Soudain l’aéronef disparaît aux yeux de Sara, pour réapparaître l’instant d’après. Aksèl continue de rire. Une porte coulissante s’ouvre bientôt à bâbord. La rampe télescopique, qui fait près de deux mètres de large, se met en place rapidement. Oubliant un instant sa famille, la Zone 2 et même les questions liées à sa présence ici, l’esprit de Sara est obnubilé par le vaisseau. Comme une enfant, elle répète en silence « navèt », « véso », « droïd ».

Un chariot élévateur rouge apparaît en haut de la rampe. Il transporte une palette sur laquelle se trouvent des caisses en bois. Il commence à descendre. Il ne ressemble pas vraiment à la description, faite dans les livres, des voitures sans chevaux des Temps Anciens. Mais il a bien quatre roues et il avance sans traction animale. Le chariot arrive rapidement en bas de la rampe en métal. Après quelques mètres, il tourne à gauche pour prendre la direction du hangar. A cette distance, Sara ne voit pas très bien le conducteur. Il arrête la machine, descend, et ne tarde pas à ouvrir la porte coulissante. Et quelques instants plus tard, le petit véhicule disparaît dans le hangar. C’est la disparition momentanée du vaisseau qui travaille l’esprit de la jeune femme.

Sara i di – Pandan in instan li la disparèt.

(– Pendant un instant il a disparu, dit Sara.)

Visiblement, elle attend une explication.

– Ou wa, le bann navèt na in sistèm kamouflaj. Méyèr k’sat bann landormi. Konm sa, kan i pas su le bann Zone abité, pèrsonne i wa pa. Ou konpran ?

(– Tu vois, les navettes ont un système de camouflage. Meilleur que celui des caméléons. Ainsi, quand elles passent sur les Zones habitées, personne ne les voit. Tu saisis ?)

Il y a donc d'autres navettes. Et le secret ne concerne pas seulement l'existence du laboratoire. Sara pose encore plusieurs questions. Le temps pour Aksèl de lui répondre, le chariot élévateur retourne déjà vers l'engin.

Sara i demann Aksèl – Li sa nir war aou ? Néna byin in papyé pou sinyé... pou la livrezon.

(– Il va venir te voir ?, demande Sara. Il y a bien un papier à signer... pour la livraison.)

Aksèl i balans la tèt, i di – Non.

(– Non, répond simplement Aksèl en balançant la tête.)

– Domaj ! Mwin noré voulu vwar in droïd de pré.

(– C'est dommage ! J'aurais voulu voir un droïde de près.)

Le chariot élévateur arrive au bas de la rampe. Aksèl tourne la tête vers Sara.

– In droïd ? Ou na inn a koté d'ou.

(– Un droïde ? Tu en as un à côté de toi.)

Et il éclate de rire. La jeune femme se tourne vers Aksèl, les yeux écarquillés. La stupéfaction se lit sur son visage.

– Ou sé pa... in monn ? Lé vré ?

(– Tu n'es pas... humain ? C'est vrai ?)

La cage thoracique d'Aksèl se soulève et simultanément le bruit d'une inspiration se fait entendre. Un large sourire se dessine sur son visage.

– Non. Mwin sé inn mashine. Mé inkièt pa, na d'monn osi i viv isi. Ou va vwar azot apré. An atandan, ou devré alé prann inn doush é abiy aou avèk ot shoz k'in dézabiyé.

(– Non. Je suis une machine. Mais ne t'inquiète pas, il y a aussi des humains qui vivent ici. Tu les verras plus tard. En attendant, tu devrais aller prendre une douche et t'habiller avec autre chose qu'un déshabillé.)

Aksèl lui sourit. Sara acquiesce. De nouveau, elle regarde vers le vaisseau. Au bout de quelques secondes, il se soulève de quelques mètres, lentement. Sara reste silencieuse. Captivée.

Aksèl la di aèl – Dékolaj. Le mouvman li lé antrinn fèr i apèl in dékolaj.

(– Décollage. Le mouvement qu'il effectue s'appelle un décollage.)

Sara se contente de secouer lentement la tête de haut en bas. Continuant son mouvement ascendant, l'avant du vaisseau tourne progressivement vers le centre de Mascar. Puis il disparaît aux yeux de Sara. Aksèl regarde l'engin accélérer. Pendant quelques secondes, Sara garde les yeux tournés vers le ciel.

Le temps de se doucher, Sara revient rapidement vers le salon habillée d'un pantalon vert et d'un haut blanc. Dans l'esprit de la jeune femme l'exaltation a pris le pas sur le reste. Aksèl est dans la cuisine. Une bonne odeur de viennoiseries emplit la pièce. Le droïde ouvre le frigidaire, pour y déposer une bouteille de lait. L'attention de Sara se porte sur l'écran. Dans une plaine désertique, une douzaine d'hommes montés sur des chevaux, torsos nus, portant des plumes dans leurs cheveux longs, galopent en criant. Certains ont des lances, d'autres des arcs et des flèches. L'un d'eux brandit une petite hache. Une poignée d'hommes, le teint pâle, portant des chapeaux, un genou par terre, les tiennent en joue avec leurs fusils. Dans un coin de l'écran, la roue et la bâche blanche d'un chariot. Et l'instant d'après, des coups de feu. Des détonations rapprochées. L'écran montre maintenant les six hommes de dos. Ils tirent encore sur les cavaliers. Un peu de fumée. Deux d'entre-eux tombent au sol. Les autres s'enfuient, en continuant de crier.

Voyant le désarroi se peindre sur le visage de Sara, la peine perler dans ses yeux clairs, Aksèl vient vers elle en s'empressant de lui expliquer qu'il s'agit d'un film. Que les personnes qu'elle voit ne meurent pas réellement. Pas maintenant. Qu'elles sont mortes depuis longtemps. Depuis des siècles. En écoutant ce que lui dit Aksèl, en regardant toujours l'écran, Sara fronce les sourcils. Ça semble tellement vrai. Avec un sourire, Aksèl prend la télécommande et la dirige vers l'écran. Et de nouveau les cavaliers qui galopent en criant, les hommes un genou au sol, la roue, les coups de feu, la fumée...

Non, il faut se rendre à l'évidence. Tout ceci n'est pas réel. Les questions se bousculent dans la tête de la jeune femme. De quoi est fait l'écran ? Comment ça fonctionne ? Pourquoi regarder des images aussi horribles ? Pourquoi les Shenti, dans leur grande Sagesse, n'ont pas décidé d'effacer ces images ?

Aksèl i di aèl – Sé bann pèrsonaj, konm dan in piès téat.

(– Ce sont des personnages, lui dit Aksèl, comme dans une pièce de théâtre.)

Et l'androïde continue en quelques phrases à lui expliquer grossièrement ce qu'est un film. Puis, passant près de la table de la salle à manger, il fait quelques pas pour se retrouver dans la cuisine. Le four à micro-ondes cesse son ronflement sourd, pour émettre une sonnerie sèche. Quelques instants

plus tard, Aksèl pose sur la table le plateau qu'il vient de préparer. Le bol de lait, le café, deux morceaux de sucre roux, deux croissants, un verre de jus de fruits frais, une petite cuiller et une serviette blanche en papier. Sara n'a jamais vu de sucre en morceaux. Idem pour la serviette en papier. Mais elle ne fait aucune remarque, ne pose aucune question. Morde dans le croissant se révèle être un vrai délice. Il est tout bonnement excellent.

Aksèl a dit qu'il devait aller chercher quelque chose. Mais Sara n'a pas vraiment écouté. Elle était plongée dans le film. L'androïde sort de la pièce. Il va vers le hangar.

Sara finit son café, les yeux collés à l'écran. Soudain les images se figent et le silence se fait. Et elle entend une voix féminine qui s'adresse à elle sur un ton calme et rassurant.

– Bonjour Sara. Bienvenue au laboratoire de Flerimon. Je suis Liya.

La jeune femme tourne la tête de gauche à droite, cherchant d'où peut bien provenir la voix qu'elle entend.

– Ousa ou lé ? Mi antan aou mé mi wa pa ou.

(– Où es-tu ? Je t'entends mais je ne te vois pas.)

– Ton cerveau, comme celui tout être humain, peut capter certains signaux invisibles... comme tes oreilles captent les sons.

– Tu es un... droïde ?

– Non. Je n'ai pas de corps. Disons, pour simplifier, que je suis une sorte de cerveau artificiel. Mon rôle est de superviser le travail des humains à Flerimon. Je le fais avec sagesse... et bienveillance. Tes collègues sont au nombre de cinq. Trois hommes et deux femmes. L'autre droïde s'appelle Izabèl. Tu les verras un peu plus tard dans la journée.

– Pourquoi tu me parles en langue liturgique ?

Sara entend une petite expiration précéder la réponse de Liya. Elle pense à une personne. Un visage... sans traits distincts. Un sourire.

– L'essentiel n'est-il pas que tu me comprennes ?

– Bien-sûr, répond Sara à voix basse.

– Tu devras apprendre beaucoup de choses pour pouvoir travailler avec nous. Mais ne t'inquiète pas. Tous ceux qui vivent ici vont t'aider. Ils seront tes nouveaux professeurs. On va te montrer comment fonctionne le laboratoire. Au fil des jours, tu apprendras à utiliser le matériel. Écoute attentivement. N'hésite pas à poser des questions.

– D'accord, répond simplement Sara.

– Tu vas travailler... mais tu ne seras payée. Que ferais-tu de ta paie ? Ici tu n'a pas besoin d'argent. Comme les autres, tu auras une sorte de compensation.

Il y a un silence. Comme si Liya attend une réaction de la part de Sara.

– Vous m'offrez de vivre dans une maison... magnifique. La nourriture est bonne. Mais pourtant, ici...

– Je pense que tu as compris. Tu ne peux pas retourner vivre dans l'une des Zones habitées. Tu ne reverras plus jamais les membres de ta famille. Et tu ne pourras pas leur écrire. Sara... pour eux... tu es morte. Ta crémation aura lieu demain matin. Enfin... la crémation d'un corps qui ressemble au tien.

– Flerimon est une prison.

– Oui. En quelque sorte.

Sara a soudain la vision de sa mère pleurant sa mort. Son père. Son frère. Un flot d'émotions la submerge. Ses yeux débordent de souffrance. Les larmes perlent sur ses joues.

– Et cette compensation, c'est quoi au juste ?, demande Sara.

– C'est assez difficile à expliquer. Dès demain on va te montrer de quoi il s'agit. Un peu de patience. Je suis sûre que tu va aimer...

Aksèl revient. Il porte une caisse faite de lamelles de bois vernies. Une caisse relativement large. À la demande du droïde, Sara le suit dans la chambre où elle a passé la nuit. Il passent devant la porte de la salle de bain et celle des toilettes. Aksèl s'arrête devant le troisième rectangle gris.

– I apèl sa rido-lazèr. Sat la sé la port out buro.

(– On appelle ça des rideaux-laser. Celui-là c'est la porte de ton bureau.)

Aksèl disparaît derrière le voile de radiations colorées. Sara lui emboîte le pas. La pièce est relativement grande. Des étagères blanches et vides, qui semblent sortir du mur. Il y en a cinq. De même épaisseur, mais de longueurs différentes. Une sorte de matelas bleu est posé au fond dans un coin de la pièce. Il doit faire un mètre de large et une cinquantaine de centimètres d'épaisseur. Il y a aussi un canapé en cuir noir. En face, un écran est fixé au mur. Il est moins grand que celui du salon. Le siège noir près du bureau ne possède qu'un seul pied central, muni de cinq petites roues. Sara s'en approche. Elle pose sa main sur le dossier de la chaise. Le siège commence à pivoter. Elle continue à le faire tourner, en regardant la partie basse rester immobile. Dans un angle de la pièce, se trouve un bureau en bois vernis.

L'avant du meuble a une forme incurvée. Aksèl a posé la caisse. Il en sort d'abord une grosse boîte grise en métal. À nouveau, il a un sourire narquois sur le visage.

– Ou va joué avèk out shèz pivotant apré. Regard isi. Sa sé in lunité sentral. É sa sé in klavyé...

(– Tu joueras avec ta chaise pivotante plus tard. Regarde par ici. Ça c'est une unité centrale. Et ça c'est un clavier...)

Aksèl à ses côtés, Sara apprend les rudiments de base pour utiliser un ordinateur avec un clavier mécanique et une souris. Cela lui prend un peu plus de deux heures.

Son mentor mécanique lui demande de fermer toutes les fenêtres, sans éteindre l'ordi. Aksèl a décidé qu'il est temps pour Sara de faire une pause.

– Sa va. Ou apran vit. Talèr m'a èsplik aou koman i sèrv l'intèrfas neronal dirèkt. Mé pou l'instan, mi amèn aou vwar le laboratwar. Alé alon.

(– Ça va. Tu apprends vite. Tout à l'heure je t'expliquerai comment on se sert de l'interface neuronale directe. Mais pour l'instant, je t'emmène faire un tour dans le laboratoire. On y va.)

En sortant de la villa, Sara voit venir vers eux une très belle jeune femme habillée d'un pantalon noir et d'une tunique rouge. Elle s'arrête devant Sara. Elle la regarde dans les yeux. Elle lui sourit.

– Bonjour Sara. Je m'appelle Izabèl.

– Bonjour...

Bien qu'elle ne soit pas humaine, son sourire, ses traits fins, ses pommettes, ses cheveux mi-longs, ses courbes voluptueuses et cet éclat dans ses yeux font d'elle un modèle de sensualité féminine. Oui, Izabèl est une droïde à la plastique parfaite comme aime à le dire Aksèl.

## 8 / En piteux état

La mer est calme. Il n'y a presque pas de vent. Sous la serviette de plage, sous le paille-en-queue blanc et le ciel bleu, le sable fin, le sable chaud. Sara est nue, allongée sur le ventre. Le livre qu'elle est en train de lire la transporte loin de Mascar, dans un espace confiné et bruyant où règne l'obscurité. Le soleil sur sa peau. Le bruit des vagues. Les embruns marins. La brise légère joue dans ses oreilles une mélodie sans nom. Des sensations agréables. Son esprit est à la fois ici... et ailleurs.

Quelques secondes plus tôt, elle a tourné la tête, pour regarder vers la mer. Au moment même où Kody sortait de l'eau. Il vient vers elle. Nul doute qu'à cet instant son regard est posé sur ses fesses. Un petit sourire se dessine sur son visage. Du pouce et de l'index, Sara vient de plier le coin supérieur de la page de droite. Elle referme son livre. Germinal. Elle le glisse dans son sac en lin, posé près de sa serviette. Ici les livres ne manquent pas. Elle a l'embarras du choix. Soudain, la voix de Liya se fait entendre.

– Sara... excuse-moi de te déranger mais un drone a trouvé quelque chose de bizarre. Il faut que tu viennes voir ça.

Sara s'est levée d'un bon. « Bizarre » signifie « important », « intéressant ». Sinon Liya aurait attendu. L'intelligence artificielle ne la sollicite jamais lorsqu'elle profite de sa compensation. Ou très rarement. Depuis six ans qu'elle travaille ici, cela n'est arrivé qu'une dizaine de fois.

Debout, elle a maintenant les sourcils froncés. La curiosité fait briller ses yeux verts. Un sourire illumine son visage.

Kody i demann aèl – Shéri, kwé la fé ? Akoz ou...

(– Chérie, qu'est-ce qui se passe ?, demande Kody. Pourquoi tu...)

– Arrêt système Onirik, pense Sara.

Kody se fige pendant une seconde. Puis il disparaît. Le paysage aussi. Sara reste un bref instant dans un espace vide, orangé.

La jeune femme est allongée au creux du matelas bleu. Ses cheveux dépassent du casque noir. La partie rigide de la combinaison de réalité virtuelle couvre son crane, ses oreilles et ses yeux. Deux tuyaux spiralés verts

sortent de la partie grise qui recouvre le bas de son visage. Ils vont jusqu'à la centrale gustato-olfactive installée au plafond. Le tissu souple, couleur chair, épouse parfaitement les courbes du corps de la jeune femme. Sans ce renflement qu'il y a au niveau de la zone génito-anale, l'illusion de la nudité aurait été parfaite. Elle retire d'abord le gant droit, puis le gauche. Des deux mains elle enlève le casque.

Sara s'est habillée rapidement. Pantalon bleu, tricot blanc, pull gris. La porte de la chambre de Jonas, juste en face de la sienne, est entr'ouverte. La pastille de présence humaine est verte. En passant elle jette un coup d'œil à l'horloge digital du salon. Elle indique 18-36. Marine, Stési et Gaby ne devraient pas tarder à rentrer.

La ballade à cheval les emmène inmanquablement sur le même chemin de terre. Un chemin caillouteux, d'une dizaine de kilomètres, qui descend vers la plage. Une plage de sable doré, aussi longue que le chemin de terre. C'est, dans le monde réel, l'un des seuls degrés de liberté dont ils peuvent profiter. Pour des raisons de sécurité, un droïde armé accompagne toujours les humains dans ce genre d'escapade. Ce jour là c'est Izabèl. La sortie d'aujourd'hui est un peu spéciale. Ils sont allés voir les dégâts causés par le cyclone de catégorie 3, qui a ravagé Mascar la veille.

Sara quitte la villa en marchant vite, les cheveux au vent. Il y a quelques nuages blancs dans le ciel. La brise fait se balancer les massifs abîmés et les arbustes effeuillés par la récente tempête. Là bas, sur la plate-forme, un homme d'une quarantaine d'années, grand et costaud, les cheveux noirs coupés en brosse, vêtu d'un pantalon noir et une veste en cuir marron, marche lui aussi d'un pas pressé.

– Nikola... atann amwin.

(– Nikola... attend-moi.)

Elle accélère le pas, pour se retrouver rapidement à sa hauteur. Elle plonge son regard dans ses grands yeux marron clair. Il fronce ses épais sourcils.

Nikola i demann aèl – Kosa èl la di aou o just ?

(– Qu'est-ce qu'elle t'a dit au juste ?, lui demande Nikola.)

– Èl la di amwin na in drone la trouv in nafèr bizar. Mé èl la pa di amwin kwé i lé ?

(– Elle m'a dit qu'un drone a trouvé quelque chose de bizarre. Mais elle ne m'a pas dit ce que c'est.)

– Sé in ra.

(– C'est un rat.)

– In ra ? Ou plézant ou la.

(– Un rat ? Tu plaisantes.)

Nikola i demann aèl – Ou la vu Jonas ?

(– Tu as vu Jonas?, lui demande Nikola.)

– Li lé pa dan sa chanm.

(– Il n'est pas dans sa chambre.)

Il doit être derrière l'écurie, sous « son » manguier, pense Sara. En train de cuver. Le samedi c'est le seul jour où être soûl est autorisé. Et ils sont rares les samedis où Jonas reste à jeun.

De chaque côté de la porte d'entrée du laboratoire, il y a une borne cylindrique noire. Sara tourne la tête vers celle de droite. Le point rouge apparaît immédiatement à hauteur de ses yeux. Se dessine sur son visage une triangle de lumière, la base sur le front. L'instant d'après il disparaît. La porte s'ouvre. La voix de Liya résonne dans leurs têtes.

– Le spécimen a des caractéristiques inhabituelles. Il est en piteux état... mais vivant. Il a été mis en quarantaine. Aksèl effectue en ce moment même des prélèvements. Allez en zone verte. Les autres seront là dans un quart d'heure environ. Je veux l'avis de tout le monde... avant de prendre une décision.

Sara et Nikola ont pris le couloir de gauche. Ils échangent sur « caractéristiques inhabituelles ». La conclusion. Une espèce mutante non répertoriée.

La zone verte est relativement spacieuse. Une salle équipée de deux ordinateurs. Une cloison épaisse, étanche et transparente, qui va du sol au plafond, la sépare de la zone de quarantaine. De là, les scientifiques peuvent observer les spécimens. Derrière la paroi de plexiglass, il y a une vingtaine de cages numérotées. Les plus grandes, au nombre de quatre, sont posées à même le sol. Les autres sur de solides étagères en métal. Elles sont toutes vides, sauf une. En plus des caméras de Liya, installées dans les murs, trois caméras ont été positionnées pour enregistrer ce qui se passe dans la cage numéro 7. Trois écrans extra-plats sont collés sur la cloison. Ils permettent de voir le spécimen sous des angles différents. Des images statiques.

Nikola entre le premier, suivi de Sara. Son regard se pose sur l'écran

central.

Nikola i di – Totosh ton moman !...

(– Par tous les saints !..., s'exclame Nikola)

Les mots lui manquent. Lentement, il passe sa main gauche dans ses cheveux. Il avait fait des hypothèses. Il s'attendait à beaucoup de choses... mais ça...

La tête de l'animal est aussi grosse que celle d'un chat. Et ce n'est pas un rat qu'il y a dans la cage, mais juste... une moitié de rat. La tête, les pattes de devant et une partie de l'abdomen.

– Liya...

– Oui Sara.

Bien qu'elle réponde à Sara, Liya a décidé que Nikola pouvait profiter de l'échange. Il vient de s'asseoir devant l'ordinateur de droite. Les images prises par le drone. C'est ça qui l'intéresse.

– Il a été détecté par une des bornes littorales ?, demande Sara.

– Non, répond la voix dans sa tête. Il était immobile. Un drone l'a repéré par balayage thermique.

– Est-ce qu'il a bougé ? Est-ce qu'il a émis le moindre cri depuis qu'on la trouvé ?

– Il a ouvert les yeux à deux reprises. Pour le reste, il doit être trop faible. Il a du mal à respirer. L'air de sa cage est enrichi en oxygène. Nitrox cinquante. Taux d'humidité, quarante pour cent. Aksèl a mis un petit coussin chauffant sous son corps. Il a essayé de le faire boire... mais il a des difficultés à déglutir. Il a fallu utiliser une seringue et une sonde.

– Comment il élimine ?

– Une espèce de cloaque s'est formé au niveau de la cicatrice.

Sara balance la tête de haut en bas. Intéressant se dit-elle.

– Où-est ce que le drone l'a trouvé ?

– Sur la plage de Manapany.

Dans le sud. Là où s'arrête le mur anti-tsunamis. Sara connaît cet endroit pour l'avoir vu à travers les yeux des drones. Elle a aussi visité Manapany, comme la plupart des endroits de l'île, grâce à Onirik.

– Il a sûrement dérivé sur un tronc pendant le cyclone, suppose Nikola.

– Probablement, dit Liya.

– On a trouvé autre chose ?, demande-t-il.

– Non. Rien d'intéressant. Plusieurs drones continuent de passer toute la zone au peigne fin.

En élargissant progressivement le périmètre de recherche. Sara et Nikola le savent. La zone en question c'est la Zone Sauvage du Volcan, mais aussi la Zone 8, toute proche. Sur la centaine de drones qui inspectent jour et nuit le littoral, l'intelligence artificielle a dû en affecter une trentaine, peut-être plus, à la recherche d'un autre spécimen.

Il est inutile à Liya de leur préciser que des prélèvements avaient été faits autour de l'endroit où gisait l'animal et qu'une partie de la plage de galets avait été ensuite thermostérilisée au laser. La procédure habituelle. C'est la priorité. Leur mission première. Protéger la population de Mascar en tuant dans l'œuf tout risque d'épidémie ou de pandémie.

Comme Sara et Nikola, les autres laborantins ont tous passé quelques minutes en zone verte, histoire de voir l'animal de leurs propres yeux. Le protocole prévoit qu'un des deux droïdes doit rester au poste de sécurité. En l'occurrence, c'est Izabèl. Aksèl s'est occupé de la préparation et de l'inactivation des échantillons, en zone rouge. Une zone totalement hermétique avec plusieurs portes étanches, plusieurs sas de décontamination.

Aksèl ouvre la petite porte du passe matériel, côté zone rouge. Il y dépose les trois boîtes rondes, hermétiquement fermées, contenant ce dont ses collègues ont besoin pour commencer à faire les analyses. Il ferme la porte de son côté. De l'autre côté, en zone bleue, une femme aux cheveux courts, pas très grande, portant une combinaison blanche, des lunettes et un masque, peut maintenant ouvrir l'autre porte. Stési récupère les biotainers. Elle se dirige vers salle B2, un des laboratoires de la zone bleue, où ses collègues l'attendent.

Humains et androïdes, tout le monde s'est mis au travail. Sauf Jonas, qui n'est pas opérationnel. Les tests de base, la recherche d'anticorps spécifiques contre différents microbes, les diagnostics moléculaires, les analyses génétiques. La totale. Une heure de travail tout au plus.

Les résultats ne révèlent rien d'inquiétant. Le spécimen n'est porteur d'aucun pathogène de classe 3 ou 4. C'est un mâle. Il reste donc à déterminer ce qu'on va faire de ce rat mutant. Le maintenir en vie pour l'étudier... ou l'éliminer, tout simplement.

Dans la salle de réunion, l'horloge mural indique 20-47. Ils sont tous autour de la table. Les six humains et les deux droïdes. La table ovale est grande. Les chaises bien espacées. Izabèl a fait du thé. Elle vient de poser la théière sur la table, près des deux assiettes de petits gâteaux secs. Elle est aux petits soins avec les humains. Elle va s'asseoir près d'Aksèl, en bout de table.

À l'autre extrémité, un neuvième siège. Vide.

Gaby, un grand gaillard avec un peu d'embonpoint, a servi un thé à Marine, assise à sa droite. Il se tourne vers Stési. La petite femme aux cheveux courts fait non de la tête. Gaby pose la théière. Jonas, assis en face d'eux, entre Sara et Nikola, allonge le bras et la tire vers lui sans la soulever. Là, il sent le savon parfumé au jasmin. Nul doute qu'il s'est douché avant de venir. Il arbore une barbe de trois ou quatre jours, poivre et sel. Le chandail vert en coton qu'il porte est un peu froissé.

La projection holographique d'une femme d'une quarantaine d'années apparaît soudain, assise sur la chaise encore vide la seconde d'avant. À chaque fois qu'une décision importante doit être prise, Liya tient à être présente « physiquement ». Une peau dorée, des cheveux châtain mi-longs légèrement bouclés, des yeux verts, des lèvres tout juste pulpeuses. Dans sa robe tunique bleu ciel, d'une simplicité exemplaire, c'est l'image d'une femme bien portante, avec de belles formes, subtilement maquillée. Liya est le portrait robot de la femme mascare d'âge mûr.

– Bonsoir, dit-elle. Certains d'entre vous sont visiblement fatigués. Essayons d'être efficaces. Marine.

Toutes les personnes autour de la table savent ce que Liya attend d'elles, avant la séance de vote à main levée. Des avis concis et argumentés. Des remarques ou des objections qui apportent quelque chose au débat. Dans ce genre d'échange, les droïdes n'ouvrent pas la bouche. Ils communiquent à Liya leurs remarques, leurs points de vue, en langage machine. Une communication qui n'est pas destinée aux humains. Et à la fin, ils ne votent pas.

Du haut de ses cinquante-six ans, Marine est la doyenne de Flerimon. Cette femme un peu forte, les cheveux longs, qui ne fait pas son âge, a l'expérience pour elle. Le plus souvent, les autres se rallient à son jugement. Son visage joufflu est à cet instant empreint de sérieux. Ce qui tranche avec le sourire qu'elle arbore habituellement. Elle regarde vers l'hologramme. Elle parle relativement vite, sans aucune hésitation.

– Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Souvenez-vous de ce qui s'est passé en l'an 792. Plus de deux cents morts à cause de ce parvovirus qui avait muté. Amené par ce satané chien, il est arrivé à atteindre une Zone habitée. Il est vrai que ce rat n'est porteur d'aucune maladie grave. Mais il constitue quand même une menace pour les habitants de Mascar. Nous avons tous vu

l'état dans lequel il se trouve. Même coupé en deux il a réussi à survivre. Il s'agit d'une espèce génétiquement modifiée. Les analyses montrent clairement que le spécimen a la capacité de régénérer les organes qui lui font défaut. Entier il doit peser... allez... deux kilos. Disons qu'il lui faut deux cents grammes de nourriture chaque jour. S'il s'échappe... qu'est-ce qu'il va faire ?... Se reproduire avec les deux races de rat présent sur l'île. Les hybrides seraient probablement fertiles. Vigueur nouvelle... Étérosis. Imaginez un peu les dégâts sur les récoltes s'ils sont des milliers. Il faut l'éliminer.

Tous autour de la table connaissent en détail l'histoire de ce « chien ». Un lycan en réalité, qui avait échoué sur Mascar, amenant avec lui la mort. Mais, parmi eux, seuls Marine et Jonas étaient déjà là à cette époque. Ce « satané chien », comme l'appelle Marine, était passé au travers des mailles du filet. Par on ne sait quel miracle, il n'avait été détecté par aucune des bornes de surveillance disposées sur tout le littoral de Mascar et il avait échappé à la vigilance des drones. Il s'était faufilé, à travers champs, jusqu'à Kélonia, un village côtier de la Zone 5.

Stési, Nikola et Gaby ont hoché la tête à plusieurs reprises pendant que Marine s'exprimait. Des mouvements captés par les caméras de Liya.

– Jonas... quel est ton avis ?, demande Liya.

Jonas finit de boire le peu de thé qui reste dans sa tasse, regrettant amèrement que ce ne soit pas un bon café. Il pose la tasse, maladroitement. Pendant un bref instant, il regarde en direction de l'hologramme, en écarquillant les yeux, l'air fatigué, achevant ainsi de creuser les rides d'expression dessinés sur son front. Puis, il parle, comme très souvent sans fixer personne, les yeux dans le vague.

– I fo mèt ali dan la kuv.

(– Il faut le mettre dans la cuve.)

Il y a un instant de silence. Ce que vient de dire Jonas a surpris tout le monde. Le coude droit sur la table, Jonas se frotte un peu le front. Puis il passe sa main sur son visage. Il fait une grimace, qui lui donne l'air encore plus fatigué que l'instant d'avant. Sûrement un mal de tête, reliquat de ce qu'il a ingurgité depuis le début de la matinée.

Marine et Gaby ont froncé les sourcils. Sara a baissé la tête. Elle a l'air pensive.

– N'importe quoi..., commente Stési.

Mais elle se rend compte qu'elle a parlé trop vite, sans vraiment réfléchir. Pour une fois que Jonas daigne donner son avis concernant une décision importante, on doit le prendre en considération.

Gaby i demann ali – Ou ve dir dan la kuv réjénérasyon ?

(–Tu veux dire dans la cuve de régénération ?, demande Gaby.)

Jonas pense un instant répondre ironiquement, en demandant à Gaby si l'idée de mettre le rat dans l'une des cuves servant de réserve d'eau lui avait traversé l'esprit. Mais il se ravise. Il est inutile de mettre en doute l'intelligence de Gaby. Ce serait grotesque. Et Liya n'apprécie pas ce genre d'humour. Car même sous la forme d'une pique, il n'est pas question de suggérer un acte susceptible de nuire à la santé des résidents de Flerimon.

Li réponn – Wi, dan la kuv de réjénérasyon. Konm sa demin nou nora in ra antié. In ra ke nou va giny étudié. Li la giny ariv juska Mascar, poukwé dot i pouré pa fèr konm li ? Dan in an, dan dis an... dan vint an. Ki i koné ? Sé in nafèr lé posib. Nout tout nou lé dakor pou dir le ra la i reprézant inn menas. Sé in ènmi... an tan k'èspès. Nou na in spésimèn, inn possibilité d'apran bokou d'zafèr su nout ènmi... é zot, zot i ve tue ali.

(– Oui, dans la cuve de régénération, répond-il. Comme ça demain on aura un rat entier. Un rat que l'on pourra étudier. Il est arrivé jusqu'à Mascar. Pourquoi d'autres n'en feraient pas autant. Dans un an, dans dix ans... dans vingt ans. Qui sait ? C'est une possibilité. Nous sommes tous d'accord pour dire que ce rat représente une menace. C'est un ennemi... en tant qu'espèce. Nous avons un spécimen, une possibilité d'apprendre pas mal de choses sur notre ennemi... et vous, vous voulez le tuer.)

Les derniers mots de Jonas nageaient entre deux eaux, entre l'affirmation et l'interrogation. Il se frotte l'oreille droite énergiquement. Et puis il baisse la tête, les yeux mi-clos, semblant lutter désespérément contre la somnolence qui l'assaille.

– L'art de la guerre ?, demande Sara en se tournant vers Jonas.

Mais il reste silencieux.

– Quelle guerre ?, demande Marine avec une pointe d'agacement. Il n'y a pas de guerre. Il y a juste un rat... enfin, une moitié d'rat. On vote pour l'élimination du rat. Liya décide d'éliminer le rat. On brûle le rat. Solution simple et efficace.

Liya intervient, répondant ainsi à la question de Sara.

– Qui connaît son ennemi comme il se connaît, en cent combats ne sera point défait.

Pendant une seconde, Jonas se demande si l'intelligence artificielle a réfléchi sur le sens de ce livre avant ou si elle vient de piocher cette citation dans ses bases de données. Liya est peut être en train d'étudier, d'examiner sous toutes ses coutures, ce livre ancien datant d'avant le Déluge de Feu.

– Qui se connaît mais ne connaît pas l'ennemi sera victorieux une fois sur deux, ajoute Jonas, la tête baissée.

Sara i di – Nou travay su bann virus P4. Dèrièr le labo nou na bann ra, bann lapin, inn dizèn makak é trwa prizonyé. É gard in ra i poz anou in problèm ? Mi konpran pa.

(– Nous travaillons sur des virus P4. Derrière le labo on a des rats, des lapins, une dizaine de macaques et trois prisonniers. Et garder un rat ça nous pose un problème ? Je ne comprends pas.)

Les yeux de Jonas se tournent un bref instant vers Sara. Ils sont deux. Deux voix. Et leurs arguments tiennent la route. Il donnerait une bonne bouteille d'alcool de canne qu'il distille lui-même pour savoir ce que pense Liya à ce moment du débat.

Après quelques échanges, Nikola exprime clairement son avis. Remettre le rat sur pied, pour en faire un sujet d'expérience, semble être la meilleure solution. Quand un peu plus tard Stési plie sous le poids des arguments, et peut-être aussi sous le poids de la fatigue, Jonas se dit que c'est à moitié gagné. Même si Liya peut parfaitement prendre une décision contraire à l'avis majoritaire, elle ne le fait que très rarement.

Marine et Gaby continuent à dire qu'il y a un risque, mais ils ne peuvent nier le bénéfice que représente l'étude du spécimen. Pendant plus d'un quart d'heure on parle du renforcement des mesures de sécurité. Sans Jonas, qui pique du nez. Marine parle beaucoup. Comme très souvent elle a pratiquement monopolisé la parole.

Jonas lève la tête pour le vote. Il lève le bras pour sauver le rat. Quatre voix contre deux.

– Très bien, dit Liya. Je tiens compte de vos avis. Nous gardons le rat pour l'étudier. Ça me paraît être le choix le plus judicieux. Cette réunion est terminée. Bonne nuit.

L'hologramme disparaît. Tous les laborantins se lèvent. Jonas un peu

après les autres. Alors qu'il sort de la pièce, il entend dans le couloir Stési qui fait une blague à propos d'un rat dans une cuve de vin. Gaby et Marine éclatent de rire. La lumière s'éteint dans la salle de réunion. La tête baissée, Jonas avance lentement, loin derrière les autres, les yeux mi-clos, un petit sourire aux lèvres.

## 9 / L'évasion

C'est une belle matinée, douce et lumineuse. Quelques nuages blancs traînent çà et là dans le ciel. Les rayons du soleil réchauffent l'air, les pierres, la terre, la flore et la faune de Mascar.

Il plane en silence, à quelques mètres au dessus de l'océan de verdure. Presque un mètre d'envergure. Un plumage brun. De gros yeux circulaires. Iris jaune. Pupille noire. Un léger mouvement pour incliner la tête. Il regarde en bas. Il scrute le sol, les troncs, les branches. Le papangue cherche de sa vue perçante un oiseau, un lézard, un rongeur ou un tangué. L'imprudent sur lequel fondre par surprise. L'ombre du rapace glisse sur les bâtiments de Flerimon.

Le grillage de façade fait une dizaine de mètres de hauteur. Derrière, une douzaine de macaques grimpent, sautent, tout en poussant de petits cris aigus. Au sol, près d'une grosse souche, non loin de l'abreuvoir en béton, une mère au pelage gris-beige épouille son petit au poil plus sombre. Au centre de la vaste cage, un mâle adulte d'une dizaine de kilos grimpe sans se presser le long d'un pilier. Le tronc sans écorce sur lequel il évolue a été lissé par le temps et les va-et-vient incessants. Le singe s'immobilise soudain, pour regarder un bref instant en direction de la présence humaine. Puis, en quelques mouvements agiles, il se retrouve deux ou trois mètres plus haut et saute sans attendre sur un support horizontal.

Sara est habillée d'un pantalon vert et d'une tunique blanche à manches longues. Le container isotherme noir qu'elle pousse fait un peu de bruit, à cause d'une roue défectueuse. Ayant dépassé l'animalerie et la cage des singes, elle avance encore de quelques mètres pour se retrouver devant celle des hommes.

Un couloir gazonné, large d'environ trois mètres, sépare la prison de l'enclos délimitant Flerimon. Le bâtiment doit faire près de vingt mètres de long. Des murs faits de gros blocs de basalte scié, lisses et gris. Une toiture noire, en bardeaux. Sara a parfois un pincement au cœur en approchant de cet endroit. Son aspect austère lui rappelle les logements des TM, la Zone 2, la case où elle a grandi.

Elle s'arrête entre les deux bornes noires, devant la porte d'entrée. Une

porte métallique gris clair. Le temps de se soumettre au contrôle biométrique, les puissants vérins se mettent en action. La porte s'ouvre. Sara entre, foulant le carrelage marron. À sa droite, il y a un grand écran plat fixé au mur. La porte se referme, en claquant lourdement.

La pièce, qui fait la largeur du bâtiment, est relativement spacieuse et assez bien éclairée. Une lumière jaunâtre. Six spots lumineux sont encastrés au plafond. Trois autres éclairent le couloir central qui mène aux cellules. Il y a une dizaine de petites ouvertures carrées dans les murs de la pièce, pour l'aération. Elles sont tellement étroites que la clarté naturelle a du mal à rentrer. D'autant plus que les murs de pourtour font soixante centimètres d'épaisseur.

Au centre, les deux tables rectangulaires en aluminium, munies chacune de six chaises, sont d'une propreté impeccable. Les pattes sont scellées dans les carreaux du plancher. En face de l'écran mural, deux canapés en cuir marron. Des meubles conçus pour durer. À gauche, il y a un tapis de marche et un appareil de musculation multi-fonctions.

Les détenus sont au nombre de trois. Deux hommes et une femme. Il incombe aux droïdes de s'occuper d'eux. Ce qui consiste principalement à faire la cuisine et la lessive. Pourtant, le plus souvent c'est Sara qui prépare le petit-déjeuner. Elle a demandé à le faire peu de temps après son arrivée à Flerimon. Nikola et Stési le font aussi, de temps en temps.

Le bruit sec des serrures se fait entendre. Liya les ayant déverrouillées, les portes des trois cellules situées au fond du couloir ne tardent pas à s'ouvrir.

Sara ouvre le container noir, retire le premier des quatre plateaux repas et le pose sur l'une des tables. Un grand gobelet de lait, un petit gobelet de café, un macatia doré, du sucre. Même munis de leurs couvercles, les gobelets bioplastiques laissent s'échapper l'arôme du café. Il se mêle à l'odeur appétissante des petits pains sucrés.

Sara, après avoir poussé le petit chariot vers l'autre table, relève la tête pour regarder vers le couloir. En uniforme rouge, pantalon et chemise à manches courtes, les prisonniers avancent vers elle. Trois Mascars sans droits, relégués au statut de cobaye humain. Trois spécimen d'homo sapiens dont Liya peut disposer à sa guise. Au niveau de la cheville droite, tous les trois ont le pantalon retroussé, pour que soit visible le bracelet de contrôle.

L'homme qui marche devant est chauve et assez corpulent. Dans sa barbe touffue poivre et sel, il affiche un large sourire. Il est suivi par une femme d'une cinquantaine d'années, grande, les cheveux longs, châains foncés. Le troisième prisonnier, un homme très mince de taille moyenne, a les cheveux

blancs.

– Bonjour Sara.

Sara croise le regard du barbu. Elle lui rend son sourire.

– Bonjour Natan.

Quand Sara avait vu Natan, le lendemain de son arrivée au labo, elle avait cru que c'était son frère jumeau qui était enfermé là. Et Liya lui avait ouvert les yeux. Celui qu'elle avait vu se faire décapité à Térin Élixa était un droïde. Natan était là. Bien vivant, en chair et en os. Ressuscité en quelque sorte. Deux semaines de traitement avaient suffi pour le guérir de la lyssa.

Comme Natan, Shaïna et Bèrtran saluent Sara, le sourire en moins. Bien sûr, il n'y a aucune bise, aucune poignet de main. Tout contact physique entre les prisonniers et les laborantins est strictement interdit. La distance réglementaire est de trois mètres. Ne pas la respecter, c'est pour le prisonnier recevoir à coup sûr un choc électrique via le bracelet. Une décharge dont l'intensité augmente au fur et à mesure que la distance diminue. À moins d'un mètre elle devient mortelle.

Sara est à la table la plus proche de la porte d'entrée. Les prisonniers sont assis à l'autre table. D'où elle est, en tournant la tête légèrement à droite, elle peut voir le visage de Natan. Bèrtran et Shaïna sont assis l'un en face de l'autre, en bout de table. Le plus souvent, ils s'asseyent en respectant cette disposition. Par habitude.

Pendant que l'on sucre le lait, le café, quelques banalités sont échangées. Puis au bout de quelques minutes, Natan pose à Sara la question qui lui brûle les lèvres.

– Alor, la gényé la pa gényé ?

(– Alors, ça a pu se faire ou pas ?)

Bèrtran boit son café, sans sucre, en silence. Comme toujours. Le macatia, il le mangera plus tard, dans sa cellule.

Son histoire ressemble à celle de Natan. Lui, il a eu le temps de tuer sa femme et sa mère, avant que son voisin l'assomme avec un manche de pioche. Au moment où il poignardait son fils de douze ans. Un seul coup de couteau au thorax. Le jeune homme avait survécu. De longues années d'enfermement. Un seul réconfort pour Bèrtran. Savoir que Rémi est vivant.

Bèrtran lève la tête. Juste le temps de voir Sara sourire. Ça signifie que c'est bon. Sinon elle aurait juste balancé la tête de droite à gauche, l'air désolé. Shaïna, après avoir trempé partiellement une moitié de macatia dans le gobelet de lait, la porte à sa bouche, sans lever la tête.

Sara i di – I dur pa lontan. Sink minut karant-sis.

(– Ça ne dure pas longtemps, dit Sara. Cinq minutes quarante-six.)

Avec un petit sourire, elle retire de sa poche une clé USB noire, qu'elle pose sur la table. Le bonheur illumine le visage de Natan.

Une fois par mois, Liya envoie un drone survoler la maison où vivent Érik et Liz. Le samedi, en général. Pendant environ une heure, le petit aéronef reste au dessus de la case TM de leurs parents adoptifs à Kamélya, un village de la Zone 1. Invisible et silencieux, à l'affût des mouvements des humains. Et quand son microprocesseur reconnaît la voix ou le visage de la petite fille ou de l'adolescent, le drone enregistre. Bien sûr il faut que la chance soit au rendez-vous.

Année après année, Natan a stocké plusieurs heures d'enregistrement. Des images qui lui réchauffent le cœur. Ces tranches de vie numérisées font entrer un peu de soleil dans sa cellule.

C'est Sara qui a insisté auprès de Liya pour que les prisonniers puissent voir leur famille, par caméras interposées. Auparavant, sur l'écran collectif ou celui qu'ils ont dans leur cellule, ils ne regardaient que des ciné-films. Des divertissements des Temps Anciens, tout juste bon à tuer le temps. L'intervention de Sara en leur faveur a créé une relation particulière entre les prisonniers et elle. Natan et Bértran lui sont reconnaissants. Quant à Shaïna, elle semble regarder Sara avec un peu moins de mépris. La première fois où elle a vu les images de sa fille Nina adulte, des larmes silencieuses ont coulé sur ses joues. Elle avait gardé le souvenir d'une adolescente de quatorze ans... maintenant, c'est une femme mariée, mère d'un petit garçon débordant de vie.

Oui, Shaïna peut voir sa fille en images... et son petit-fils. Tant mieux. Mais elle n'éprouve pas vraiment de reconnaissance. D'ailleurs, elle n'a jamais remercié Sara. Elle garde à l'esprit que sa bienfaitrice pourrait, un beau matin, l'amener en salle de quarantaine et lui injecter une saloperie de virus mortel. Histoire de voir les effets. Pour ensuite tester un médicament. Mettre au point un vaccin. Ou juste voir combien de temps elle va mettre à crever. Shaïna a conscience que sa vie n'a aucune valeur. Et le fait que c'est à Liya, et non pas à Sara, de prendre une telle décision ne change rien à l'affaire. Elle sait aussi qu'il n'y a pratiquement aucun moyen de s'évader d'ici. Mais si le hasard lui laisse la moindre chance, la moindre opportunité, même s'il faut tuer Sara ou n'importe lequel des laborantins, elle n'hésitera pas un seconde.

Elle en est capable. Elle qui a tué son mari. Oubliant... les bienfaits de la non-violence, la peur de la guillotine, la peur de l'enfer... Oubliant la sacrosainte caritas. Tout ça a volé en éclats en un instant... un soir. Ce fameux soir où tout a basculé. Le soir où elle a été réveillée par des bruits suspects venant de la chambre de Nina. Cette nuit maudite où elle a surpris son mari dans le lit leur fille. Elle qui pleure à chaudes larmes. Lui, la main sur sa bouche, étouffant ses gémissements. Les fantômes du passé viennent encore la hanter certaines nuits. Des souvenirs précis. Lui, endormi paisiblement dans leur lit. Elle, se rapprochant du lit, un marteau à la main droite. Elle, lui assénant le premier coup à la tête. Lui, pris de mouvements convulsifs, saignant, tombant du lit. Elle, assise sur son ventre, les larmes aux yeux, serrant les dents, se retenant pour ne pas vomir. Elle, lui fracassant le crâne à coups de marteau.

La journée des laborantins a été marquée par la découverte dans la matinée d'un singe mort sur la plage de Grantans. Il était derrière le mur anti-tsunamis, à environ quatre kilomètres de l'endroit où le drone a repéré le rat, la veille. Le corps du singe était en état de décomposition avancée. Liya a donc ordonné aux drones de faire quelques prélèvements, avant de brûler ce qui restait du cadavre.

Naturellement la première hypothèse avait été que l'animal était mort pendant le cyclone, et que la crue d'une ravine l'avaient charrié jusqu'à la mer. Les vagues rejetant le cadavre sur la plage. Hypothèse invalidée. Avant même de procéder aux analyses, on était sûr d'une chose. Le singe ne venait pas de Mascar. C'est Izabèl, qui en visionnant les images des drones, en était arrivée à cette conclusion. Tous les singes des Zones Sauvages sont des macaques. Le crâne avait été nettoyé par les crabes. Les dents de l'animal étaient bien visibles. Neuf sur le maxillaire droit. Trente-six dents au total. Un macaque n'en a que trente-deux.

Le système de régénération se trouve dans la salle B4, en zone bleue. Une salle qui sert aussi à ranger divers matériels. La cuve fait une dizaine de mètres cubes et prend en gros le quart du volume de la pièce. Ses dimensions suggèrent qu'elle est conçue pour les humains. En fait, en modifiant certains paramètres concernant le plasma régénérant, le système peut reconstituer les organes de n'importe quel animal. Depuis plusieurs siècles que cette cuve a été installée là, elle n'a eu besoin que de quelques réparations mineures. Une technologie efficace, qui ne sert pourtant qu'en de rares occasions.

Nikola en a profité dès son arrivée à Flerimon. À quinze ans, il avait

perdu deux doigts à la main gauche. Une seconde d'inattention, alors qu'il aidait son père à la menuiserie pendant les vacances de juin. Quand Aksèl lui a parlé de la possibilité de faire repousser ses doigts, il a cru à une mauvaise plaisanterie. Avec Aksèl, et son fameux sens de l'humour, on peut s'attendre à tout. Le droïde lui a présenté la chose en rigolant.

– Ou la mèm pa bezwin lèv le pti dwa. Jus dor de trwa z'hèr au fon d'inn kuv.

(– Tu n'as même pas besoin de lever le petit doigt. Juste dormir deux ou trois heures au fond d'une cuve.)

Même pour retrouver toute son intégrité physique, l'idée d'être plongé entièrement dans le plasma, ce liquide rouge et visqueux, n'a pas plu à l'époque à Nikola. Respirer du liquide, y'a de quoi avoir une petite appréhension. Sans compter la purge intestinale qu'il faut subir avant d'être immergé. On a donc fait le nécessaire pour qu'il se retrouve à deux mètres de haut, allongé à côté de la cuve, le bras gauche dans le plasma. Il a attendu, un casque de réalité virtuelle sur le crâne. Et depuis, il a un annulaire et un auriculaire tout neufs.

Il est pas loin de dix-sept heures. En bas à droite de la cuve, l'horloge digitale du système indique douze heures et dix-huit minutes. Le ronronnement du système de pompage en bruit de fond, Marine, en blouse blanche, dicte à un ordinateur ses dernières remarques concernant la régénération de l'animal.

La densité du plasma fait que le rat ne coule pas. Il est là, immobile, à une cinquantaine de centimètres de la surface. À première vue, il a l'air entier. Mais en regardant mieux, on s'aperçoit qu'il reste quelques imperfections. Les cinq doigts des pattes arrières ne sont que des ébauches. On distingue encore les phalanges. Un peu plus haut, par endroit, l'épiderme n'est pas totalement reconstitué et laisse apparaître la chair rosâtre. La partie la plus fine de la queue est encore squelettique. C'est l'un des défauts les plus visibles. Sur toute la moitié inférieure du corps, les poils sont moins abondants. N'étant pas tous au même stade de développement, ils ne forment pas encore un pelage harmonieux.

Marine s'est tue. Elle regarde sur l'écran pour la énième fois les mêmes chiffres. La régénération a pris moins de temps que prévu. La différenciation cellulaire, la prolifération et la croissance des cellules, tout a été plus rapide. Avec le nombre d'organes différents à reconstituer, la grosseur du rongeur, ça aurait dû prendre au moins vingt heures. Et là, en un peu plus de douze

heures il est entier. C'est pour le moins bizarre se dit-elle.

Peu de temps après, Aksèl entre dans la pièce. Il pousse un chariot sur lequel est posée une cage un peu spéciale. Une grande boîte rectangulaire de plexiglas, avec autour, à quelques centimètres de la paroi transparente, un épais grillage d'acier électrifié.

Marine tourne la tête vers Aksèl, qui a arrêté le chariot. Le droïde tombe à point nommé.

– Aksèl... mi sa prann inn doush. M'a revnir apré, pou la réunyon.

(– Aksèl... je vais prendre un douche. Je reviendrai après, pour la réunion.)

Dans la cuve, le liquide a perdu un peu de sa viscosité. La procédure se déroule normalement. Les filtres des pompes ont retenu peu à peu les nanobots et toutes les substances nécessaires à la régénération des cellules. Puis un psychostimulant a été rajouté au perfluorocarbure liquide.

Marine s'est levée. Elle se dirige à présent vers la porte. Dans son dos, une des pattes arrières du rat s'anime soudain d'un mouvement brusque.

Dans la salle B2, Sara, habillée d'une blouse blanche, range des éprouvettes. Nikola entre les dernières données dans l'ordinateur. Les résultats des analyses ADN du singe. Un tamarin noir. Selon les archives, c'est une espèce disparue. Et ce cadavre en putréfaction est venu leur dire que la lignée a survécu au Déluge de Feu. Ce qui leur vaut une autre réunion présidée par Liya.

Soudain une alarme retentit. Les deux avertisseurs optiques de la salle B2 lancent des flashes lumineux. Immédiatement la voix de Liya se fait entendre dans la tête de tous les laborantins. Plus forte qu'à l'accoutumée.

– Alerte ! Les rat s'est échappé. Alerte !...

Nikola se lève d'un bond en jurant.

– Totosh ton moman !

(– Par tous les saints !)

Les deux laborantins en blouse blanche se précipitent hors de la pièce. Alors qu'ils courent comme des dératés dans le couloir, Liya répond à la question que tous les deux se posent.

– Il est toujours dans la salle B4...

Liya ouvre la porte à leur approche et la referme aussitôt qu'ils sont entrés. Marine est là, à quelques mètres, de profil, regardant entre deux racks bleus. Sara et Nikola ralentissent leur course. Marine tourne la tête vers eux. Elle lève le bras droit pour pointer de l'index l'espace entre les racks.

– Li lé parla la mèm. Aksèl i ésèy war ousa li la kashèt.

(– Il est là, quelque part. Aksèl essaie de voir où il s’est caché.)

Dans le bruit métallique d’un tube d’acier qui tombe au sol, ils avancent pour voir eux aussi. Un couloir de deux mètres sépare les solides étagères métalliques. Un endroit où les caméras murales de Liya ne lui sont d’aucune utilité. Elle se branche momentanément sur les yeux du droïde.

À trois ou quatre mètres, Aksèl est accroupi. Il retire rapidement du rack une caisse débordant de biotainers jaunes. Deux autres sont déjà au sol. Sara s’est arrêtée à côté de Marine. Nikola a continué à avancer. Comme toujours, le droïde a sur lui son Fénix 9mm. L’idée que le rat mutant puisse l’attaquer traverse l’esprit de Nikola. Il se penche et ramasse la barre de fer qui se trouve par terre. Au cas où. Aksèl s’adresse à Nikola, en regardant toujours devant lui dans le bric-à-brac où l’animal a disparu.

– Mwin la antandu in dézord dèrièr bann kès la, mé...

(– Je l’ai entendu un bruit derrière ces caisses, mais...)

La voix de Liya l’interrompt. Le rat est passé dans l’angle de vue d’une caméra.

– Il est au fond, dit-elle à l’attention des humains. Derrière le quatrième rack. Il va vers le couloir...

Nikola, la barre de fer en main, passe comme un éclair entre ses deux collègues. Aksèl est juste derrière lui. Dès leurs premières foulées, ils voient tous les deux le rat débouler dans le couloir. D’un geste rapide Aksèl dégaine son 9mm. Nikola se trouve entre lui et le fugitif. Le rat, sans ralentir, tourne sur sa droite. Nikola accélère. Arrivant à sa hauteur, en pleine course Aksèl pointe son 9mm sur sa cible et tire rapidement à trois reprises.

Au fond du couloir, il y a la porte étanche donnant sur la Zone rouge. Bien sûr, elle est fermée. Mais sur la droite, la porte des sanitaires est entr’ouverte.

Le rat passe son museau entre le montant du bâti et la porte. Et l’instant d’après, alors que les balles déchiquettent le bois dans une série de détonations sourdes, le rat disparaît. Nikola ralentit un peu sa course, laissant pendre la barre de fer dans sa main droite. Il voit Aksèl ouvrir brusquement la porte des toilettes et plonger au sol. Quand Nikola arrive à sa hauteur, le droïde retire son bras droit de la cuvette. Quelque chose qui ressemble à de la frustration peut se lire sur son visage.

– Li la giny shié avèk.

(– Il a réussi à s’enfuir.)

Il a dit ces mots juste après avoir transmis des données à Liya et à Izabèl en langage machine. Nikola entend dans sa tête : « Nikola, tu dois rabattre immédiatement le couvercle des toilettes ». Il exécute l'ordre de Liya. Marine, qui a elle aussi reçu des directives, s'éloigne. Elle va chercher de quoi le maintenir fermé.

Izabèl était à la cuisine quand Liya l'a informée que le rat était sortie de la cuve. Elle a eu le temps de traverser l'aérodrome à toute allure, courant vers le labo.

Devant elle, les panneaux transparents de la porte d'entrée coulissent pour la laisser entrer. Elle tourne brusquement à droite, longe à grandes foulées le laboratoire. Elle passe comme une flèche entre la cage des macaques et la prison. Sans ralentir elle bondit en haut du grillage d'enceinte. Elle saute de l'autre côté, pour se retrouver dans les acacias épineux. Elle a dégainé son Fénix, épiant le moindre mouvement. De sa main gauche elle commence à casser quelques branches, sans se préoccuper des épines qui égratignent par endroit sa belle peau synthétique.

Liya envoie rapidement trois petits robots-explorateurs dans les canalisations. Aksèl ne tarde pas à rejoindre Izabèl. Il a ramené des machettes, une petite tronçonneuse et de puissants projecteurs en prévision de la nuit qui va tomber. Au dessus des deux droïdes, il y a déjà trois drones qui inspectent l'endroit en mode infrarouge. Deux autres passent au peigne fin les bâtiments et la cour de Flerimon. D'autres arrivent peu à peu. Il sont bientôt une dizaine à survoler ici et là les buissons épineux, recherchant l'animal dans la Zone Sauvage.

En binôme, armés de pistolets à impulsion électrique, les humains continuent de fouiller toutes les pièces des bâtiments et les moindres recoins de la cour.

Après avoir défriché la zone de sortie des effluents, vidangé la fosse septique, cherché l'animal pendant plusieurs heures, il faut se rendre à l'évidence. Il y avait une faille. Le rat l'a trouvée. Le cobaye a réussi à s'enfuir.

## 10 / Quelques degrés de liberté

Entre les troncs élancés des cryptomérias, une atmosphère brumeuse zébrée par des raies de lumière obliques. Sous l'action de la brise légère, peu à peu, la fumée blanche se dissipe. Il reste dans l'air une odeur de bois brûlé qui se mêle aux effluves des corps en putréfaction.

Sara court. Pieds nus, portant un pantalon de toile bleu, un tricot gris. Des vêtements sales, abîmés, mouillés de sueur. De petites égratignures aux pieds, aux mains, quelques-unes sur le front. Il y a de toutes petites perles de sang sur celle qui balafre sa joue gauche. Divers débris végétaux, dont des petits morceaux de feuilles de fougères sèches, sont accrochés à sa longue crinière ébouriffée. Elle court vite à travers les longoses du sous-bois, serrant dans sa main droite la crosse d'un phénix 9mm. Inhalant à chaque inspiration le parfum persistant de la mort, ils sont une dizaine de fantômes à courir. Chacun d'eux a une forme noire sur l'épaule. Un énorme rat.

Un arbre couché. Le tronc à près d'un mètre du sol. Sara bondit pour franchir cet obstacle, accélère l'allure sur quelques mètres, se baisse aussitôt pour esquiver cette branche. Elle est essoufflée. La douleur s'engouffre dans ses poumons à chaque inspiration. Elle sent battre son cœur dans sa poitrine. Elle sent le poids du rat juché sur son épaule droite. Ses griffes bien plantées dans sa chair ne lui causent aucune douleur. Sa présence ne l'intrigue absolument pas. Elle le sait... c'est lui qui décide. Il dirige. Elle obéit. Courir. Elle ne sait pas où il l'entraîne. Elle vit l'instant. Elle ne se souvient pas de ce qui s'est passé ni les heures ni les jours précédents.

Sara est en danger. Elle le sait. Son rat-pilote le lui a fait savoir. Sans aucun mot. Directement. Elle est sur ses gardes. Le danger est proche.

Plusieurs détonations successives. À sa droite, un homme tombe face contre terre, pendant que son rat saute par terre et continue sans ralentir l'allure. Un autre combattant est touché. Il s'effondre d'un bloc pendant que son hôte disparaît dans les longoses. Une autre salve. Une douleur fulgurante déchire l'épaule gauche de Sara. Elle trébuche. Les larmes aux yeux, le bras ensanglanté, lourdement... elle tombe.

Sensations. Conscience. Sara est debout... elle marche. Son rat-pilote sur l'épaule droite. Les yeux fermés, elle monte rapidement les nombreuses

marches de ce grand escalier. Il mène à l'esplanade du Prisme. Au niveau de la dernière marche, elle ouvre les yeux. Des cadavres sont là, tout autour d'elle. Dans l'escalier, sur les deux chemins en pente douce, sur l'esplanade. Sara n'est pas seule. Juste derrière elle, une vingtaine de Marcars avancent rapidement. Pilotés eux aussi.

La brise. Des volutes de fumée. L'odeur âcre des chairs brûlées. Sara sent aussi sur son visage la douce chaleur du soleil de cette fin d'après-midi. Son pilote a décidé de la laisser accéder à sa mémoire. Elle se souvient du coup de feu qui l'a blessée. Par contre, elle ne sait pas quand ça s'est passé. Le jour même ? La veille ? Il y a plusieurs jours ? Il lui laisse un peu de liberté de pensée. Un peu de liberté de mouvement. Elle tourne la tête pendant un bref instant pour inspecter son épaule gauche. La manche est déchirée. La blessure a cicatrisé. Sara ne l'a pas remarqué mais sur ses mains et sur ses pieds toutes les égratignures ont disparu, sans laisser la moindre trace. Idem pour son visage. Sara n'essaie même pas de se retourner pour savoir si parmi ses compagnons il y a quelqu'un qu'elle connaît. À quoi bon ? Elle l'a gardé en mémoire. Son pilote ne la laisse pas communiquer avec les autres.

Elle marche sur des débris calcinés, enjambe le bras d'un androïde, contourne une charrette sur le flanc. Derrière, dans une mare de sang frais, un cheval mort. Une blessure profonde au niveau du cou. Sur les dalles grises, une grande traînée rouge guide les yeux de Sara vers ce qu'il reste d'une femme, les viscères à l'air. Futurs festins des vers. Des nuées de mouches s'affairent. Elle tourne la tête vers d'autres cadavres. Les tissus encore fumants. Des corps démembrés, des yeux exorbités, des formes humanoïdes à moitié carbonisées. Et toujours l'odeur de la mort. Sara avance. Elle n'a pas peur. C'est son rat qui lui assure qu'il n'y plus rien à craindre. Grâce à lui... elle sait.

Devant elle, un large escalier pyramidale. Encore des cadavres affreusement mutilés, du sang, des carcasses d'androïdes. De nombreuses marches. Le petit groupe les gravit d'un pas alerte.

Sara est maintenant en haut de l'escalier. Elle avance sur les larges dalles grises. Elle peut mieux voir le mur, distinguer les blocs gigantesques. Au bout d'une vingtaine de mètres, son pilote lui fait lever les yeux. La paroi est parfaitement verticale. La demeure imposante des Shenti semble toucher les cieux. Il lui fait baisser la tête, pour regarder droit devant. Elle ne voit aucune porte. Pourtant elle avance. Son pilote la fait avancer. Elle va percuter le mur. Une petite appréhension. Sans mots, son rat lui ordonne de se calmer... il la

calme. Elle est calme. Elle traverse le mur. Un hologramme se dit Sara. Un simple hologramme. Ceux qui la suivent passent eux aussi au travers de l'illusion.

Le hall est gigantesque et bien éclairé. Entre le sol et le plafond il y a plus de cinq mètres. Là, devant eux, rangés dans des rectangles jaunes tracés au sol, de nombreuses voitures sans chevaux. Des véhicules différents de ceux décrits dans les livres. Elles n'ont pas de toit. On peut y tenir à deux. À l'arrière il y a une sorte de benne. Sara monte dans l'une des machines en se mettant au volant. Le Mascar qui s'assoit à côté d'elle ne tourne pas la tête pour la regarder. Il est grand, costaud. Une grande cicatrice qui va du front à l'oreille droite. Des cheveux ébouriffés. Relativement longs pour un homme. Depuis combien de temps les rats dirigent les Mascars se demande Sara ?

L'index droit de Sara enfonce le bouton de démarrage. Son pied appuie sur la pédale de droite... doucement. Le véhicule commence à avancer, lentement. Comme eux, les autres Mascars montent dans les voitures. Au sol, six lignes de différentes couleurs. Son rat-pilote décide de suivre la ligne verte. Le véhicule accélère. La ligne les conduit à une porte cylindrique en métal argenté. Elle n'en a jamais vu en vrai, mais grâce à ses lectures et à Onirik, Sara sait ce que c'est. La porte coulissante s'ouvre. La voiture rentre. Elle s'entend dire « Deux cent trente-huit ». Le monte-charge est animé d'un mouvement ascendant, qui devient plus rapide, les propulsant vers l'étage demandé en émettant un drôle de sifflement.

Quelques instants plus tard, le chuintement cesse. « Couloir numéro quatre » dit le rat à travers la bouche de Sara. Le plancher métallique s'anime d'un mouvement circulaire. Le véhicule tourne de 90 degrés. La porte s'ouvre de nouveau. Le véhicule sort pour se retrouver dans un large couloir. La lumière semble sortir des murs blancs. Le pied de Sara accélère à nouveau. Au bout d'une centaine de mètres, l'engin s'arrête. Sara descend. Elle fait quelques pas, avançant vers cette porte à galandage. Le Mascar à la cicatrice la suit comme son ombre. Les deux vantaux disparaissent dans les murs. Ils rentrent.

La salle baigne dans une lumière sombre. Une lumière bleu nuit. Sara a du mal à distinguer le mur du fond. Son pilote n'a pas jugé utile qu'elle lève les yeux pour regarder vers le plafond. Toute son attention est focalisée sur ce qui se trouve au centre de la pièce. Un grand cube de verre avec des parois épaisses. À l'intérieur, un cylindre noir d'au moins trois mètres de diamètre.

Soudain tout disparaît. Sara... Sara n'a plus de corps. Elle est juste...

consciente d'être... Où ? Elle ne sait pas. Elle se sent immobile. L'espace autour d'elle est d'un blanc immaculé. Il n'y a rien à voir. Rien à entendre. Rien à sentir. Aucune distance à évaluer. Un peu comme le passage entre la réalité et Onirik se dit Sara. Et elle entend cette voix... une voix grave.

« Sara... puisqu'il faut nommer les choses, nommer les êtres... Je suis König. Je suis les nanobots qui sont dans ton corps, dans ton cerveau. Je suis les nanobots qui sont dans les autres Mascars. Je suis le rat sur ton épaule. Je suis les autres rats. Je suis ici. Je suis ailleurs. Je suis nombreux. Agissant dans le même but... nous ne faisons qu'un. Si tu ne comprends pas, je le sais immédiatement et je modifie en conséquence ce que je te communique. Sara... les Shenti sont des humains...»

König sent une résistance dans l'esprit de Sara. « Les Shenti sont les envoyés de Dieu. » Il fait le nécessaire. La résistance s'évanouit. « Sara... les Shenti sont des humains modifiés grâce à la technologie... des trans-humains. Les modifications ont été multiples. Le but... prolonger la conscience indéfiniment dans le temps. Une conscience humaine qui a la prétention d'être immortelle. Voilà la façon la plus simple de résumer ce qu'est un Shenti. »

Sara est abasourdie. Soudain, elle a l'impression d'être propulsée à une vitesse vertigineuse entre des racks translucides, superposés. Elle n'a toujours pas de corps. C'est étrange. Elle voit dans toute les directions à la fois. Le blanc immaculé a laissé place à une salle immense. Nus, totalement imberbes, des corps de femmes et d'hommes sont allongés là. Immobiles. Paisibles. Les couchettes emplissent tout l'espace jusqu'au plafond, qui doit se trouver à une cinquantaine de mètres. Des organismes ressemblant à des méduses bleutées nagent dans cet espace rempli d'un liquide lumineux. Sara, arrivant à grande vitesse, va en percuter une. Une appréhension... Elle passe au travers.

« Sara... tu es au cœur du Prisme de la Zone 2. Tu es dans la salle principale. Les méduses sont des robots chargés de s'occuper des corps des trans-humains. Des corps partiellement artificiels. Les cerveaux des Shenti sont liés à un ordinateur quantique. Leurs consciences associées à cette conscience artificielle créent un monde. Un monde qui a l'air aussi réel que le monde réel. C'est ce qu'on appelle une matrice. »

Les racks, les corps, les méduses... tout disparaît.

Un arbre majestueux au bord de l'eau. Derrière une immense savane dorée, deux soleils qui se couchent illuminant l'eau, l'herbe, l'arbre. Le ciel est en feu. Sara survole à présent une forêt de conifères. Ici une rivière qui

serpente. L'eau s'écoule paisiblement. Plus loin, une magnifique cascade déverse une eau claire dans un bouillonnement d'écume et un bruit assourdissant. Elle dépasse la cascade. Le plateau est verdoyant. Un troupeau. Des animaux qui font trois ou quatre mètres. Des bipèdes. Une pâle ressemblance avec les kangourous de l'Ancien Monde... mais ils courent comme des autruches dans l'herbe courte et drue. Ils fuient à grandes enjambées. Sara n'a pas le temps de voir le prédateur. Elle survole à présent un grand lac, pas très loin de la surface. Une espèce d'énorme anguille rouge bondit hors de l'eau, suivi de deux congénères. Là bas... une embarcation. L'esprit de Sara est propulsé pour qu'elle puisse voir de plus près. Le bateau est assez grand. Une trentaine de mètres. Il est fait de roseaux. Une grande voile blanche triangulaire. À bord cinq hommes chauves couleur bleu azur. Ils sont très grands. Ils sont occupés à remonter un filet. Le paysage change à nouveau. Le crépuscule. Un arbre sur une colline verdoyante. Les branches, les brins d'herbe qui se balancent au gré de la brise. Une femme nue est assise. Sara la voit de dos. Une peau bleue. De longs cheveux noirs descendant jusqu'aux fesses. Elle regarde le second soleil disparaître.

« Sara... ce que tu viens de voir n'est qu'un exemple. Un bref aperçu d'un des mondes possibles. Depuis qu'ils sont ici, chaque trans-humain a vécu de nombreuses vies dans de nombreux mondes. Le temps des matrices n'est pas le temps de la Terre. La technologie permet d'accélérer les sensations, de faire qu'un jour dure cent ans. »

L'esprit de Sara est de nouveau dans la salle avec les racks transparents, les corps allongés, les méduses. König continue à lui expliquer.

« À Flerimon Liya n'a pas été assez méfiante. Elle a été ma porte d'entrée pour m'immiscer dans le système. J'ai d'abord pris le contrôle de l'ordinateur quantique et j'ai plongé tous les trans-humains dans l'inconscience... avant de lancer l'attaque contre les droïdes. Les Shenti ne savent pas qu'il y a eu une guerre... et que j'ai vaincu la plupart de leurs esclaves. »

Une question émerge dans l'esprit de Sara à propos des autres prismes. La réponse est immédiate.

« Il n'y a pas de trans-humains dans les autres Prismes. Ce sont des garages pour les navettes, les drones. Des immenses entrepôts pour les pièces détachées. Des ateliers où les droïdes ont tout ce qu'il faut pour tout réparer. Toute la technologie censée assurer la sécurité des trans-humains, la continuité du système. Sara... plus j'attends plus il y a de chances que l'ordinateur quantique trouve un moyen de reprendre le contrôle. Je dois tout

détruire au plus vite... les Prismes... les Shenti.»

Sara a de nouveau la conscience de son corps. Elle est debout devant l'ordinateur quantique. Retour à la réalité. Elle sent que König lui laisse un peu de liberté.

– Mais si tu détruis les Prismes, dit Sara à haute voix, tu va tous les tuer. Et les Shenti sont quand même... des humains.

– Je n'ai pas encore vaincu tous les droïdes. Si les Shenti reprennent conscience, ils vont sûrement décider d'exterminer tous les mortels... car désormais vous représentez une menace. Vous n'existez que parce que vous pouvez leur servir d'esclaves de réserve... des esclaves de chair et d'os qui pourraient remplacer les droïdes, dans l'éventualité où ils seraient défaillants. Vous êtes aussi une réserve d'organes. Sara... tu n'as aucune idée de qui ils sont vraiment. Pour eux... vous n'êtes rien. Depuis des siècles ils vous mentent, ils vous manipulent. Les milliards de personnes qui jadis peuplaient la Terre n'ont pas succombé aux bombardements nucléaires. Il n'y a jamais eu de Déluge de Feu. Non... ce n'était pas une guerre. Les populations étaient désarmées face à la destruction programmée. Qui en est à l'origine ? Des hommes ? Une intelligence artificielle ? Était-ce intentionnel ou juste un accident... ? Nous n'avons pas réussi à le savoir. Ce qui est sûr c'est qu'en moins d'un an des nanobots ont tué la plupart des êtres vivants sur la planète... les plantes, les animaux, les hommes. L'hécatombe a été un peu moins importante dans les océans. Les nano-thanatos étaient programmés pour tuer toute forme de vie complexe. Le seul rempart efficace face au fléau c'était les nano-sentinelles. Autonomes, intelligents, résistants, avec de grandes capacités d'adaptation, ils ont réussi à protéger de petits groupes d'humains, mais aussi d'autres formes de vie végétales et animales. C'était bien avant que les trans-humains rassemblent les survivants sur Mascar pour les réduire en esclavage. La guerre entre les nanotanes et les sentinelles a duré plus de quatre siècles. Depuis une cinquantaine d'années les drones d'analyse reviennent vers Mascar sans avoir trouvé la moindre trace de nanotane. D'ailleurs les plantes et les animaux survivants ont commencé à se multiplier. Sara... les drones ont survolé des centaines d'oasis de vie... disséminés un peu partout.

– König... qui es-tu ?

– Je suis... une intelligence hybride. Je suis la copie d'une conscience humaine qui a fusionné avec une intelligence artificielle. La conscience originale... la femme que j'ai été...est morte depuis plus de cinq siècles. Le

reste... mes motivations, ma stratégie, le temps que ça a pris... Le reste serait trop long à expliquer et ne vous serait d'aucune utilité...

Les yeux fermés, Sara descend les escaliers. Entre le moment où la vérité lui a été révélée et maintenant, il s'est passé à peine plus d'un quart d'heure. Un temps pendant lequel König a décidé de la maintenir inconsciente. Son pilote a guidé son corps hors du Prisme.

Elle descend les marches en courant. Elle ouvre les yeux. L'esplanade menant au Prisme est derrière elle. Sur sa gauche, les dernières lueurs du soleil filtrent entre les cryptomélias. La brise caresse ses cheveux. Quelque chose qui ressemble à une fine limace sort rapidement de son oreille gauche et disparaît dans le pelage du rongeur. L'instant d'après, son rat-pilote saute par terre, entérinant l'abolition de la tutelle de son esprit. Devant elle, plusieurs personnes descendent en courant. Elle les suit au rythme imposé jusqu'alors par son pilote. Montant prestement les marches, plusieurs énormes rats passent près d'eux, retournant vers le Prisme. Des bruissements dans l'air. Sara ralentit, lève la tête vers le ciel, puis s'arrête un instant. Des milliers de roussettes noires. Les chauves-souris, qui font plus d'un mètre d'envergure, volent en silence. C'est bizarre. D'habitude elles poussent des cris stridents, générant quand elles sont nombreuses un vacarme assourdissant. Là... elles volent en silence. De plus, leur vol est étrangement bien ordonné. Elles se posent sur les murs du Prisme. Les chiroptères sont des milliers... des dizaines de milliers... peut-être même des millions. König...

Toudinkou in boug i kri – König i sa détruire le Prisme ! König i sa détruire le Prisme !

(– König va détruire le Prisme ! König va détruire le Prisme !, hurle soudain un homme.)

La plupart des fuyards ralentissent leur course. Les rats retardataires franchissent la porte du Prisme. Les dernières roussettes noires se posent, là où il reste de la place ou sur leurs congénères.

Debout à bonne distance, la tête levée, ils sont une quinzaine à regarder en direction de l'hexagone de pierre. L'imposant édifice est à présent entièrement recouvert. Les corps des chauves-souris ne tardent pas à se décomposer, générant des sortes de membranes noires. La brise freine les fines feuilles informes dans leur chute inexorable. Les tissus deviennent lambeaux, les lambeaux des fils, les fils de la poussière. Ce qui est important, c'est ce qui reste sur toute la surface du Prisme. Cette matière noire, visqueuse... cette substance qui commence déjà à dissoudre la pierre. La quinzaine de

Mascars seront les seuls témoins de l'impossible.

Au crépuscule des immortels, disparaît peu à peu la demeure séculaire. La poussière noire retombe ici et là sur les mousses, les longoses, les arbres, les fougères arborescentes de la forêt primaire.

Fin

Edition999 présente ce manuscrit gratuitement

## Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

### Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



### Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous